5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 ARRÊT ST ELOI • 04 67 52 32 00 • WWW.CINEMAS-UTOPIA.ORG

LA GRÂCE

Écrit et réalisé par Ilya POVOLOTSKY
Russie 2021 1h59 **VOSTF**
avec Maria Lukyanova, Gela Chitava, Eldar Safikanov, Ksenia Kutepova…

C'est peut-être ça, la grâce : voir éclore un film qu'on n'attendait pas, comme surgi d'un ailleurs lointain et soudain révélé avec fragilité et évidence. Première fiction d'un cinéaste qui ne pensait pas le devenir, *La Grâce* est un film nomade tourné dans les marges d'une Russie rurale presqu'oubliée, imprimant sur pellicule les visages et les paysages délaissés d'une histoire officielle écrite par le pouvoir central. Pour cela, le film d'Ilya Povolotsky est, en soi, un acte politique. Il fait le portrait d'un père et de sa fille,

N°157 du 17 janvier au 20 février 2024 • Entrée : 6,50€ • 1re séance à 4€ • Abonnement : 50€ les dix places

LA GRÂCE

vivant sans attaches dans un van rempli d'affaires, parmi lesquelles du matériel de cinéma itinérant pour les projections qu'ils organisent et dont ils tirent de minces subsides. En suivant leur parcours, de campagnes en villages, le film fait état d'un territoire esseulé en évoquant la vie des habitants, du Caucase à la mer de Barents. Il fait aussi l'éloge de la marginalité à travers cette famille réduite à sa plus stricte présence, transportant avec elle le peu qu'elle possède. Pour ces deux-là, la route est une fuite en dehors de ce qu'offre le système, un subterfuge à la vie réservée à ceux qui s'arrêtent. Le film en fait aussi sa substance, comme si pour résister, le cinéma se devait de rester périphérique et témoigner de l'en-deçà des images dominantes.

Entre ce père et sa fille, peu de paroles. Celles du quotidien, et encore : la promiscuité de ce petit van n'en demande pas beaucoup. Seul le père conduit, mais la fille – toute jeune femme au teint pâle et aux reflets roux – est déjà largement assez débrouillarde pour assumer le reste seule. Faire du cinéma itinérant en Russie, c'est presque mener une vie de clandestin : il faut trouver de l'essence à vil prix sur le marché noir, tracer des itinéraires en contournant les contrôles de police (forcément à éviter), dégoter des cannettes de bières à vendre lors des projections… On entend parler géorgien ou kabarde et on se demande à quelle époque on est, mais c'est bien de la nôtre qu'il s'agit : si les projections ont encore ici du succès, c'est que ces campagnes ne sont pas encore envahies d'images du monde entier et qu'Internet n'arrive pas jusqu'à ces contrées reculées. Pour ce père et sa fille, rien n'a le temps de s'installer et les rencontres faites les soirs de projection se défont aussi vite qu'il faut repartir…
La mise en scène manie moins l'explication verbale que le façonnage du sensible : les plans-séquences sur les paysages de steppes ou les friches post-soviétiques inscrivent les personnages dans un monde au bord de l'oubli, d'une beauté âpre et rugueuse, et dont père et fille tirent encore quelques fugaces avantages. Mais aussi libres soient-ils dans cette déambulation, la question de la destination ne manque pas de se poser. Et c'est alors l'absence de la mère qui remplit ces immenses territoires. Le père la comble par la présence passagère de quelques femmes. Mais bientôt un jeune homme s'attachera à sa fille et, arrivés sur les rives septentrionales de la mer de Barents, se jouera l'histoire d'une émancipation aussi inévitable que redoutée.

Sublime dans ses textures et ses mouvements d'appareil, le film d'Ilya Povolotsky travaille ses personnages comme des figures, non sans rappeler l'héritage formaliste d'un certain cinéma russe, entre la « zone » stalkerienne d'Andreï Tarkovski et les spectres des films de Sharunas Bartas. Il rejoint surtout d'emblée une génération de jeunes cinéastes comme Kantemir Balagov *(Tesnota)* ou Kira Kovalenko *(Les Poings desserrés)* qui, en faisant le portrait de jeunes femmes affranchies, dessinent la possibilité d'une résistance par la marge. Voilà un geste courageux et salutaire, par les temps qui courent en Russie.

Testez gratuitement nos vélos dans nos 2 magasins

Cyclable Castelnau
3 place Charles de Gaulle
34170 Castelnau-le-Lez
09 74 04 17 70

Cyclable Montpellier Sud
290 avenue Théroigne de Méricourt
(port Marianne)
04 67 82 88 31

cyclable

CAFE ZAPATISTE

La démarche de l'association MutVitz 34, est de construire un échange avec la coopérative de producteurs zapatistes *Yachil*, située au Chiapas. Nous vous proposons de le faire ensemble en participant à l'achat collectif du café vert (bio).
Le café est ensuite torréfié localement. Tout le bénéfice est intégralement reversé aux organisations zapatistes.

Pour Montpellier, le cinéma Utopia est le distributeur.
Renseignements : 06.24.57.54.55
mutvitz34@laposte.net

Mettez votre PUB Dans la Gazette
montpellier@cinemas-utopia.org
04 67 52 32 00

SI SEULEMENT JE POUVAIS HIBERNER

Écrit et réalisé par
Zoljargal PUREVDASH
Mongolie 2023 1h38 **VOSTF**
avec Battsooj Uurtsaikh, Nominjiguur Tsend, Tuguldur Batsaikhan, Batmandakh Batchuluun…

Ce film mongol – le premier à être présenté en sélection officielle au Festival de Cannes – accomplit le petit miracle d'être lumineux et porteur d'espoir alors même qu'il décrit une réalité particulièrement difficile. *Si seulement je pouvais hiberner* fait un bien fou et on est prêt à parier que le bouche-à-oreille va fonctionner à fond !

Si seulement c'était possible… Ulzii est, dirait-on, un jeune méritant. Ado, aîné de la fratrie, il vit – survit plutôt – avec ses deux frères, sa sœur et sa mère dans une yourte des faubourgs déshérités d'Oulan-Bator, en Mongolie. Il excelle en mathématiques et pourrait remporter une bourse d'étude pour continuer sur cette voie mais à la maison, rien ne va. Le père est absent, la mère se noie dans l'alcool, la famille peine à se nourrir et n'a pas de quoi se chauffer. Les difficultés s'accumulant, Ulzii devient par la force des choses responsable du foyer – figure paternelle par défaut, tandis que la mère part en ville avec le petit dernier. Ulzii est alors tiraillé entre son rêve de décrocher sa bourse et la nécessité de nourrir sa petite tribu, se convaincant lui-même qu'il est difficile de réaliser ses rêves lorsqu'on n'a pas d'argent. Alors même que de lourdes responsabilités pèsent maintenant sur ses épaules, doit-il donner la priorité à ses études pour espérer s'en sortir un jour au risque de mettre en péril ses frères et sœur ? Heureusement, Ulzii peut compter sur le soutien indéfectible de son voisin, un vieil homme plein de sagesse. Il tisse avec lui une relation pudique, affectueuse, qui l'aide à reprendre confiance en cas d'inévitables coups de mou. La grande force d'Ulzii, c'est qu'il ne cède jamais au découragement. Autonome et solaire, il répond toujours présent. Il s'efforce de motiver la fratrie à étudier, comme lui, seul espoir de s'extraire un jour de leur triste condition. Il se démène allègrement du matin au soir pour résoudre tous les problèmes et mettre un peu de sourire au cœur de ses proches, en dépit des difficultés. C'est lui qui joue avec ses frères et sa sœur, lui qui leur ramène des gourmandises, lui qui les borde, les aide dans les devoirs…

En contrepoint des magnifiques paysages de Mongolie, on est immédiatement frappé par la dure réalité de sa capitale, Oulan-Bator – 1,5 millions d'habitants bien tassés, son bidonville où s'entassent les nomades, réfugiés climatiques des steppes, contaminés par une pollution qui accable évidemment prioritairement les couches les plus précaires de la population. Zoljargal Purevdash s'attache à ces exilés qui vivent dans le quartier des yourtes, confrontés à une misère quotidienne : difficultés à se nourrir, à se soigner, à se chauffer, avec des hivers à – 35°. Cette réalité, la réalisatrice la connaît bien puisqu'elle a grandi et habite toujours à Oulan-Bator. Elle a écrit son film à partir de ses souvenirs personnels mais aussi grâce aux témoignages des enfants de ces quartiers, qui interprètent leurs propres rôles. Le récit qui en résulte est d'une imparable sincérité.

Magnifiquement servie par une photographie subtile, qui fait ressortir les roses et les bleus sur une lumière blanche enneigée, l'histoire d'Ulzii touche bien au-delà de l'anecdote. Puissamment politique, simple et touchante, elle a la force du cinéma italien des années 1950 – on pense inévitablement au *Voleur de bicyclette* de Vittorio de Sica – sans doute parce qu'elle vient de la même urgence. Zoljargal Purevdash met beaucoup d'espoir, de douceur et de justesse dans son indispensable témoignage, sans jamais esthétiser la pauvreté. Chapeau l'artiste.

LES COLONS

(LOS COLONOS)

Felipe GÁLVEZ HABERLE
Chili 2023 1h37 **VOSTF**
avec Camilo Arancibia, Mark Stanley, Benjamin Westfall, Alfredo Castro, Marcelo Alonso, Adriana Stuven…
Scénario de Felipe Gálvez Haberle et Antonia Girardi

Que voilà un western inattendu. Beau – très beau – et fort – très fort. D'une force et d'une beauté qui vous enthousiasment (comment ne pas être enthousiasmé par un geste cinématographique aussi puissant et radical ?) autant qu'elles vous crucifient (comment n'être pas touché jusqu'au tréfonds de son cœur par un projet aussi puissant et nécessaire ?). Un western épique et rugueux qui, une fois n'est pas coutume, prend le genre à contre-pied et nous propose une « conquête de l'Ouest » (du sud-sud-ouest pour être précis), certes montrée du point de vue des colons mais racontée par les opprimés. Les « colons » du titre, ce sont José Menendez et ses sbires.
José Menendez a bel et bien existé. Surnommé le « Roi de la Patagonie », cet aventurier espagnol venu des Asturies au XIXe siècle est devenu en quelques années le richissime propriétaire de milliers d'hectares entre le Chili et l'Argentine pour y développer l'élevage, la production et le commerce de la laine. Il est resté dans l'Histoire comme l'artisan du développement économique de cette région désolée du bout du monde – à qui le monde moderne doit inconditionnellement, c'est bien le moins, vénération et reconnaissance. Des Palais, des voies de circulation, des rivières, des Musées lui sont dédiés – on reconnaît par là qu'il fut un illustre et formidable artisan du « Progrès » au sud de l'Amérique du Sud. L'Histoire officielle est, comme on sait, écrite par les vainqueurs. Celle du Chili n'a jamais fait grand cas des autochtones qui peuplaient et exploitaient ces terres avant qu'elles ne soient privatisées au profit d'un seul propriétaire – pour mettre en œuvre l'ambitieux projet de « civilisation » porté par la caste de possédants d'origine européenne, uniformément blancs, aux commandes du pays. Méthodiquement, le réalisateur Felipe Gálvez Haberle remonte le temps pour faire débuter son film au commencement ou presque. En 1901. Au temps « béni » des colonies.

José Menendez vient d'acquérir les vastes territoires de la terre de feu qui doivent étendre son « empire » jusqu'à l'Atlantique. De Tananarive à Alger, de Saigon à Jaffa, c'est avéré sous toutes les latitudes : une entreprise de colonisation s'appuie d'abord sur le droit – celui, inaliénable, du colon – à la propriété privée et à la sécurité. L'élément colonisateur commence donc par délimiter son territoire, le sécuriser, avant de le nettoyer de tous les éléments indésirables. Une petite armée d'ouvriers s'efforce, pour le compte de José Menendez, de tendre des barbelés pour clôturer d'immenses parcelles à travers des espaces battus par les vents qui s'étendent à perte de vue. Tandis que trois cavaliers – MacLennan, un ancien officier Anglais, Bill, un mercenaire Américain et Segundo, un métis Mapuche – sont choisis par l'homme d'affaires pour « vider » ses terres des populations autochtones et ouvrir la route vers l'océan.

Western sec et tranchant, *Les Colons* raconte par le menu le périple sanglant des trois hommes, le génocide des Indiens Selk'nam qu'ils mettent en œuvre pour parvenir à leurs fins. Les traques, les meurtres, les viols – mais aussi la fatigue, l'usure, le doute, le dégoût, la folie dans laquelle fait verser la barbarie sanguinaire : le film se partage en deux parties pour documenter dans le même geste et avec une rigueur implacable les faces sombres, peu ragoutantes, de l'Histoire et de l'Humain. Et comment, in fine, la société parvient à s'arranger avec tout ça. Un grand premier film en forme de réquisitoire implacable contre toute forme de colonialisme, signé par un cinéaste engagé et brillant.

MOI CAPITAINE

(IO CAPITANO)

Matteo GARRONE
Italie 2023 2h04 **VOSTF**
(woloff, anglais, français)
avec Seydou Sarr, Moustapha Fall, Bamar Kane, Afif Ben Badra…
Scénario de Matteo Garrone, Massimo Gaudioso, Massimo Ceccherini et Andrea Tagliaferri

FESTIVAL DE VENISE 2023 : LION D'ARGENT MEILLEUR RÉALISATEUR

On ne présente plus Matteo Garrone, l'un des plus talentueux réalisateurs du cinéma italien actuel, observateur lucide de son pays depuis son film le plus célèbre, *Gomorra* (2008), adapté du livre du journaliste Roberto Saviano, dont la précision implacable valut à son auteur l'immense respect de ses compatriotes, mais aussi une protection policière à vie, tant son enquête a « contrarié » quelques puissants mafieux. Matteo Garrone avait ensuite ausculté dans *Reality* (2012) un autre fléau, qui sévit partout mais tout particulièrement en Italie : l'addiction à la télé-réalité. Dans un pays qui a vu prospérer Berlusconi et son empire de télé-poubelle, le sujet était percutant.

Avec *Moi Capitaine*, le réalisateur s'empare d'un autre sujet italien essentiel : la pression migratoire via Lampedusa, la Sicile ou la Calabre – que l'extrême-droite a instrumentalisée dans sa course au pouvoir, concrétisée par la redoutable Giorgia Meloni, devenue Présidente du Conseil. Mais au lieu de se lancer dans un pensum sociologique ou misérabiliste, Matteo Garrone a choisi de montrer l'humain avant tout. Qu'est ce qui pousse de jeunes hommes intelligents à quitter leur famille aimante pour affronter un voyage dont les médias répètent à l'envie – et à raison – qu'il est on ne peut plus dangereux, dans l'espoir d'un avenir en Europe on ne peut plus incertain ? S'inspirant d'un fait divers bien réel – un adolescent sénégalais s'était retrouvé à prendre seul la barre d'un rafiot transportant des centaines de migrants jusqu'aux côtes européennes, d'où le « moi capitaine » du titre –, le film suit, depuis les faubourgs de Dakar, Seydou et Moussa, deux adolescents qui, bien qu'aucune guerre ou famine imminentes ne les menacent, se prennent à espérer un avenir meilleur, pour eux et leurs proches, et se persuadent que seul un exil vers l'Europe peut le leur apporter. Une aspiration qu'ont eue des millions de jeunes gens avant eux à travers l'histoire. Le film débute donc à Dakar et décrit la vie pauvre mais somme toute heureuse des deux amis, qui vont à l'école mais assurent en secret des petits chantiers pour réunir l'argent nécessaire au grand voyage : ils rêvent de grandes villes, d'argent facile et de football, évidemment…

Après cette introduction commence le voyage, au début joyeux et excitant quand un car rapide les emmène aux confins du Niger, puis de plus en plus dangereux, angoissant et cruel quand des hommes du désert vont leur faire traverser le Sahara, dans un premier temps à bord de pick-up lancés à toute allure, laissant tomber sans s'arrêter les passagers mal accrochés, puis à pied sous le soleil écrasant, jusqu'à la Libye. Et là ce sera la découverte de l'enfer, la cruauté et la cupidité de ceux qui ont compris que la misère du continent était une manne pour eux. La féroce réalité d'un pays où toute justice et toute police ont disparu, où seule la loi du plus fort et du plus riche domine.

Matteo Garrone, à travers le destin de ces deux amis qui ressemblent probablement à celui de centaines de milliers d'autres, réussit, sans effets inutiles, sans dramatisation ni pathos déplacés, à faire de ce voyage une épopée, qui voit deux garçons à peine sortis de l'enfance découvrir en quelques semaines le pire de l'âge adulte, avant de trouver en eux-mêmes le courage, la fraternité, la solidarité des persécutés. Et ainsi survivre à l'épreuve et en sortir grandis.

Séance unique le 16 février à 20h dans le cadre de la **semaine de l'agriculture paysanne** organisée par les étudiant·e·s de l'**Institut Agro Montpellier**. Cet événement coordonné au niveau national par les Ami·e·s de la Confédération paysanne a lieu chaque année dans des écoles et universités en France. La thématique abordée au cours de cette semaine est celle de l'accès de tous à une alimentation de qualité et durable. Une question d'actualité qui évoque à la fois la santé publique, la précarité alimentaire et la transition agroécologique des agriculteur·rices. Mais qui porte aussi une forte dimension locale avec l'expérimentation pionnière de sécurité sociale alimentaire (SSA) qui se tient à Montpellier.

LA PART DES AUTRES

Film documentaire de Jean-Baptiste DELPIAS et Olivier PAYAGE France 2019 55mn

Au début des années 60, une promesse a été faite aux femmes et aux hommes de ce pays : celle de les nourrir tous de manière satisfaisante. Cette promesse, le complexe agro-industriel construit pour moderniser l'agriculture ne l'a pas tenue. Aujourd'hui, c'est à un double appauvrissement que nous assistons, celui des producteurs et celui des consommateurs. Plus que jamais l'alimentation, qui est au cœur des échanges humains, possède cette capacité à inclure et à exclure. Elle trace une frontière intolérable entre ceux qui ont le choix et ceux pour qui l'alimentation est source d'angoisse et de honte.
La Part des autres pose le regard sur une multitude de situations vécues. Toutes ainsi réunies permettent de questionner le système agricole dans son ensemble, jusqu'à imaginer une sécurité sociale de l'alimentation.
Les pieds dans les champs céréaliers de Quentin ou la garrigue de Nathalie, au détour d'une discussion sur la bonne nourriture avec David, dans le quartier de Keredern à Brest ou auprès des bénévoles et dans les files d'attentes de l'aide alimentaire, La Part des autres nous montre une multitude de situations vécues. Ces situations réunies permettent de questionner le système agricole dans son ensemble, jusqu'à imaginer une sécurité sociale de l'alimentation…

Séance unique le dimanche 21 janvier à 11h proposée par Jean-Michel Gramond, président de l'association **Montpellier Cuba Solidarité**, en présence du réalisateur **Carlos Rodriguez** et des étudiantes de l'université Paul Valery parties en stage l'an passé à la TV Serrana. La séance sera suivie d'un brunch participatif. **Tarif unique 4€**

COURTS-METRAGES DE LA TV SERRANA

Au programme :

PAPALOTES (Ariagna FAJARDO 2011 14mn)
Pêcheurs, agriculteurs, ouvriers… voici un monde figé dans l'attente, traduit par des images d'une beauté sereine…

AL SUR, EL MAR (Ariagna FAJARDO 2012 23 mn)
Au sud de la Sierra, une famille vit dans des conditions qui rappellent les communautés primitives…

LOS ECOS Y LA NIEBLA (Rigoberto JIMENEZ 2004 18mn)
Une journée d'Antonio Civil, descendant d'Haïtiens, qui vit seul près du pic Turquino…

UN ORGANO ESCUELA (David MORALÈS 2011 12 mn)
A Niquero, la famille Moralès entretient la tradition de l'orgue de Barbarie. Les enfants viennent répéter à la sortie de l'école…

LE CAMION DE DANIEL (Carlos Rodriguez 2014 9mn)
Daniel assure les livraisons dans sa commune avec son drôle de Camion…

La TV Serrana, institution communautaire exemplaire, a fêté en 2023 le 30e anniversaire de sa création, dans la mythique Sierra Maestra. Plus de 800 documentaires restituent la vie quotidienne des habitants de ces montagnes, loin des circuits touristiques. Quatre étudiantes du département cinéma de l'université Paul Valéry tombées sous le charme de ces documentaires lors d'une rencontre, à l'université, avec deux réalisateurs de la TV Serrana, au mois de mars, viennent d'effectuer un stage dans cette institution. Elles témoigneront à l'issue de la projection, en compagnie du réalisateur Carlos Rodriguez, actuellement à Montpellier.

JEUNESSE

(LE PRINTEMPS)

Film documentaire de WANG Bing
Chine 2023 3h32 **VOSTF**

Après s'être confronté dans des œuvres magistrales au monde ouvrier du Nord-Est et du Nord de la Chine (on se souvient en particulier du monumental *À l'ouest des rails*, 2002), puis à la mémoire des camps de travail sous le maoïsme *(Fengming*, 2007, *Le Fossé*, 2008, *Les Âmes mortes*, 2018), le grand réalisateur chinois Wang Bing nous embarque avec *Jeunesse (Le printemps)* dans le monde des petits ateliers de confection de vêtements de la côte orientale chinoise, plus précisément dans la ville de Zhili (450 000 habitants), située à 150 kilomètres de Shanghai. Cette ville abrite 20 000 ateliers de confection de vêtements employant pas moins de 300 000 travailleurs temporaires ! Réputée pour sa spécialisation dans les vêtements pour enfants, la ville produit à elle seule deux tiers de la production nationale, soit 1,45 milliards de pièces de vêtements par an.

Mais oublions les chiffres vertigineux de l'industrie textile, reflet de la toute puissance commerciale de la Chine d'aujourd'hui, pour nous concentrer sur l'envers du décor, à savoir ces petites mains qui, de 8h à 23h, tous les jours (une soirée de repos par semaine à partir de 17h) s'affairent derrière leur machine à coudre, à des cadences terrifiantes, afin de tenir les délais de production. Dans *Jeunesse*, on plonge littéralement dans l'antre de ces ateliers de confection aux murs décrépits, éclairés par des néons sans vie, où travaillent sans relâche, dans le fracas des machines, plusieurs groupes d'ouvriers et ouvrières à peine sortis de l'adolescence. Le soir venu, abrutis de fatigue, ils s'entassent dans les dortoirs insalubres situés au-dessus des ateliers. Au petit matin, déjà ils calculeront combien de pièces ils pourront fabriquer dans la journée, et combien ils pourront gagner. Pourtant en y regardant mieux, dans les interstices de ce monde asphyxié de tissus et de béton, nappé d'un brouillard épais qui ne semble jamais quitter les rues de la ville, émerge la vie, comme un faisceau de lumière transperçant la nuit.
Tout à coup, et souvent dans un excès d'énergie et de fureur (de vivre), on blague, on se chamaille, on danse, on joue, on rigole et on se bagarre dans les ateliers. On écoute la musique très fort pour défier le bruit des machines et s'enivrer de pop chinoise aux paroles romantiques, réconfortantes, promesses d'un avenir meilleur. On se réunit et on s'organise pour tenter de faire fléchir les petits patrons de ces fabriques, irascibles et odieux, souvent peu scrupuleux quant aux conditions de travail imposées à leur main-d'œuvre. Dans le même temps, on tombe amoureux dans ces chambres de fortune, où la promiscuité entre filles et garçons réveille les désirs universels de l'adolescence.
Ainsi, malgré la fatigue infinie dictée par les rendements, les corps et les esprits entrent en résistance et s'affranchissent, même un court instant, de la répétition des gestes imposés par leur tâche, défiant ainsi la déshumanisation instaurée par le fonctionnement de ces cités-usines monochromes et carcérales, qui sont pourtant la seule opportunité de gagner rapidement de l'argent.
Dans ces ateliers, l'écrasante majorité des heures de la journée est passée à travailler. Les jeunes n'ont quasiment pas le temps de se reposer et ne peuvent pas quitter leur atelier. Les jeux, les flirts, les déconnades ou les affrontements, c'est leur stratégie pour supporter cette vie et alléger leur condition.

Fidèle à sa méthode d'immersion au long cours (le tournage s'est déroulé de 2014 à 2019), Wang Bing dresse le portrait de toute une génération – des « ouvriers-paysans » ou une « population flottante » comme on les appelle –, captant, avec un souci méticuleux du réel, une prodigieuse attention aux détails, l'intimité et la singularité de tous ces personnages, faisant de ce documentaire une œuvre majeure, solaire et engagée contre toutes les formes d'oppression.

Cycle Ciné Campus 2023, la programmation étudiante de l'**Université Paul-Valéry Montpellier 3**, après une année dédiée aux premières fois, cette année le fil conducteur sera de manière somme toute assez logique : **Les dernières fois !**
Séance unique le lundi 5 Février à 20h, en présence de **Stephan Urbinati**, expert en survie, instructeur, explorateur qui profite de ses voyages pour réaliser des longs-métrages documentaires via sa série de films *Légende*. La séance sera suivie d'un débat et d'une discussion autour de différents thèmes : Fuite et voyage ; Émancipation et rencontres ; Habitude et anxiété ; Effet négatif et positif de l'isolement… **4€ pour les étudiants**

CAPTAIN FANTASTIC

Matt ROSS USA 2016 1h48 **VOSTF**
avec Viggo Mortensen, George MacKay, Frank Langella…

Dans un coin sauvage des États-Unis, une famille vit en harmonie avec la nature. Ben et Leslie Cash ont tout quitté pour éduquer leurs six enfants dans ce qui leur semble être un cadre idyllique. Suite à un décès, ils vont devoir traverser les États-Unis et (re)découvrir le mode de vie occidental.
Matt Ross sort *Captain Fantastic* en 2016, un film symptomatique de son temps où les rapports à l'éducation, à la mort et à la santé physique et mentale liés à notre mode de consommation sont remis en question…
Le réalisateur fait débattre l'anticonformisme de cette famille avec nos façons de vivre actuelles.
Divisé en deux parties, le film montre cette communauté plonger dans le grand bain urbain après avoir immergé le spectateur dans un cadre inhabituel, celui d'une utopie au milieu des bois conçue à partir de *La République* de Platon .
On assiste à leur quotidien rythmé par de la permaculture, des entraînements sportifs, des lectures, des devoirs, des créations musicales…
L'œuvre retrace cette façon de vivre en plongeant le spectateur dans les environnements et les pensées des personnages. Une ambiance qui sera retranscrite durant la soirée avec des artifices sonores et visuels accompagnés d'activités liées à l'univers du film. Un film culte à voir ou revoir sur grand écran dans un cadre immersif.

Carte blanche à Jean-Baptiste Durand :
Séance unique lundi 12 février à 20h, suivie d'une discussion avec Jean-Baptiste Durand.

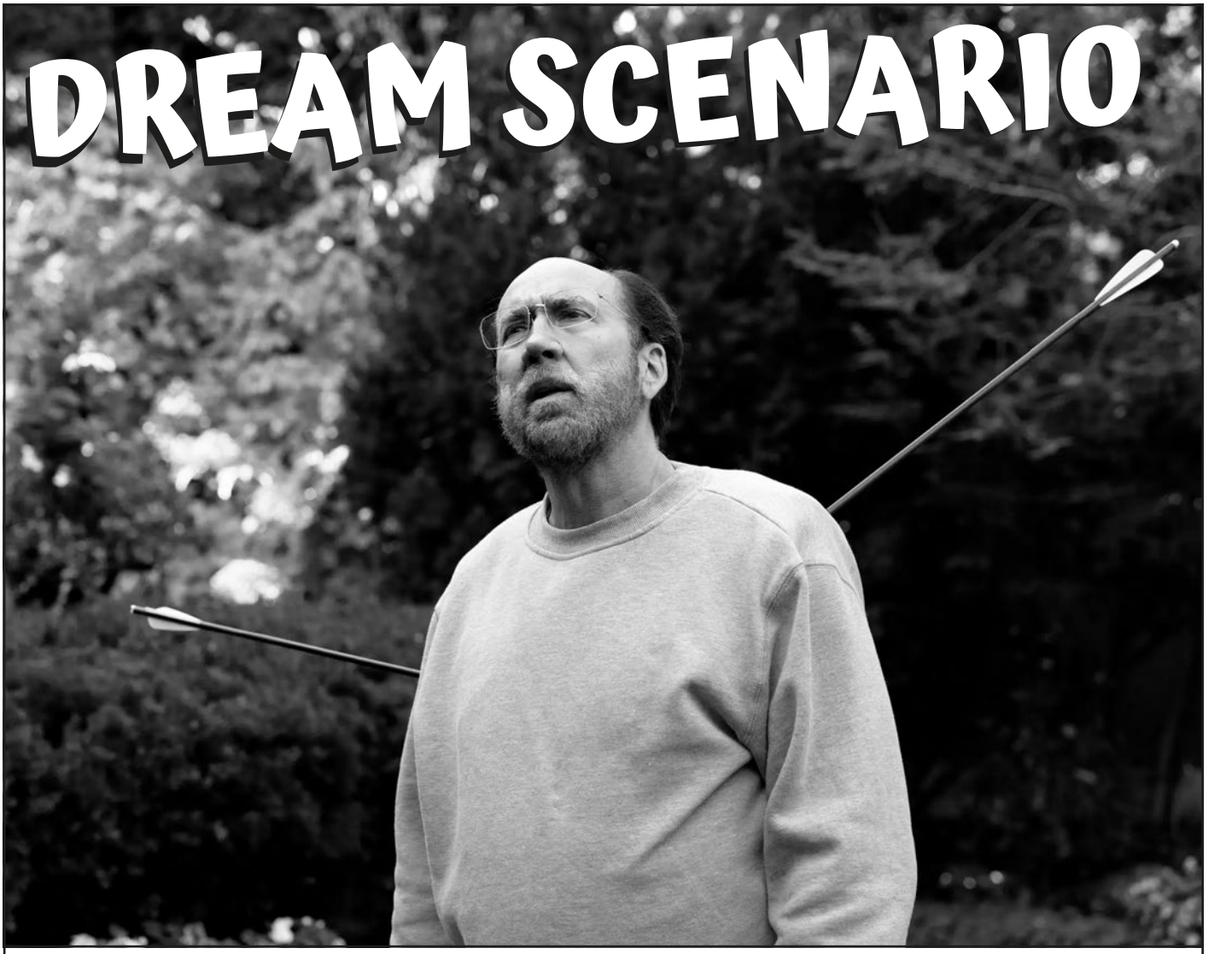
QUAND JE NE DORS PAS

Tommy WEBER France 2015 1h22
Avec Aurélien Gabrielli, Hortense Gélinet, Elise Lhomeau, Stanley Weber, Mohamed Kerriche

Quand je ne dors pas est l'exemple typique du cinéma *Do It Yourself*, petit budget de production, équipe réduite et presque familiale, éloge de la liberté induite par ces petits moyens, de même que celle d'un cinéma intime, audacieux. Antoine, son protagoniste, sujet et moteur de la fiction, est un jeune homme désœuvré, lassé de notre triste capitale et de l'oisiveté dans laquelle il s'est enfermé (au chômage, il passe ses journées à fumer des joints). Antoine décide un soir d'aller voir la mer depuis la Gare Saint Lazare – là où ses quelques euros pourraient l'emmener. Rien avant le lendemain 7h et un départ pour la côte normande. Un peu naïf il se met en tête, d'ici au petit matin, de réunir la somme nécessaire pour se payer son billet. Après un passage chez son dealer, pour qui il espère s'improviser vendeur, Antoine va passer la nuit, de rencontres en incrustes, de dragues en impostures, à brûler son spleen par les deux bouts, arpentant la nuit parisienne par l'intermédiaire de situations plus ou moins cocasses ou dangereuses.
Petit dans sa forme, *Quand je ne dors pas* se donne par ailleurs comme un film assez humble, malgré son questionnement presque existentialiste. Ce qu'il met en lumière, à travers le désarroi de son personnage, c'est l'errance d'une jeunesse qui ne trouve pas sa place dans une société aseptisée, qui n'a à lui offrir que des destins tous tracés. Antoine, musicien romantique (dont les chansons, presque parlées et aux textes amusants, constituent la bande son du film), idéaliste un peu naïf, ne propose comme alternative à sa déroute que d'aller voir la mer. Mais le geste est beau et touchant ; l'énergie, bien qu'on puisse trouver le propos simpliste, est communicative et enjolivée par le noir et blanc des images de la nuit parisienne. On peut même voir dans son anecdote et son propos la métaphore du cinéma qu'il défend : contre les évidences, qui se veut une alternative aux productions conçues en série, sans âme.

Marianne Fernandez *(Critikat)*

DREAM SCENARIO



Kristoffer BORGLI
USA 2023 1h41 **VOSTF**
avec Nicolas Cage, Julianne Nicholson, Michael Cera, Jessica Clement, Lily Bird, Star Slade, David Klein, Kaleb Horn…

Ce pourrait n'être que drôle, très drôle même, ce « scénario de rêve », s'il n'éveillait en même temps que l'hilarité un irrépressible (et délicieux) inconfort. Un malaise d'abord diffus qui, sans prendre tout à fait le pas sur la comédie loufoque, s'impose peu à peu comme un commentaire d'une rare acidité sur notre société moderne. Alors oui, on rit, beaucoup, ce qui n'est pas si fréquent, devant ce film-puzzle à tiroirs, écrit façon marabout'd'ficell'dech'val. Pour vous situer, on serait à mi-chemin entre la folie scénaristique de Charlie Kaufman (on pense à l'inénarrable *Dans la peau de John Malkovich*, grand succès de la fin du dernier millénaire) et la construction déjantée de *Everything everywhere all at once* (qui fit fondre les derniers neurones de bien de nos spectateurs au printemps). On rit mais de plus en plus jaune, de plus en plus aigre, au fur et à mesure qu'on se reconnaît, de près ou de loin, dans le portrait de ce prof tourmenté, de sa famille, de son entourage, de ce monde entier devenu fou – et qui semble bien décidé à entretenir cette folie, s'y claquemurer contre vents et marées, contre toute logique.

Mais ne nous emballons pas. Soit donc Paul Matthews, petit prof de biologie dans une petite fac de province, propriétaire d'une petite maison dans un petit quartier résidentiel, chef (mais si peu) d'une petite famille, et dont les petites ambitions scientifiques ont depuis longtemps été sacrifiées sur le petit autel de son petit confort bourgeois. Même s'il ne désespère pas, « un jour », d'écrire une petite monographie à partir de son sujet de recherche – mais rien n'est moins sûr. Il traverse avec une discrétion qui confine à l'effacement son existence grise, aux côtés d'une épouse et au contact d'enfants dont il ne connaît pas grand-chose des aspirations. Il n'est même pas l'objet de sarcasmes de la part de ses collègues. Si Paul Matthews n'existait pas, non seulement il ne faudrait pas l'inventer, mais il est certain que la marche du monde ne s'en trouverait d'aucune façon modifiée. Or il advient que Paul Matthews est soudainement reconnu. Chez lui, dans son amphi, dans la rue… Reconnu par des gens, des membres de sa famille (c'est plutôt normal) ou des inconnus (c'est plus improbable) qui l'ont croisé dans leurs rêves ! Pas vraiment rêvé de lui, juste croisé : Paul Matthews est là, comme un figurant parmi d'autres, peuplant les songes de ses contemporains. Il n'agit pas, il est, il passe. Et chose invraisemblable, cette reconnaissance devenant un sujet va transpirer dans le monde réel – et Paul Matthews accéder à la célébrité. Pour le meilleur (qui n'a pas rêvé de…) et, bien sûr, pour le pire.

Kristoffer Borgli, norvégien, avait pondu en 2022 *Sick of myself*, satire au vitriol, mal aimable, d'une société gangrenée par la culture du paraître. En traversant l'Atlantique il enfonce méchamment le clou – et offre incidemment à Nicolas Cage, abonné depuis des années aux nanardises plus ou moins sympathiques, un de ses meilleurs rôles. Voûté, emprunté, (enfin) dégarni, extraordinairement falot, il incarne à merveille l'oxymore sur pattes qu'est Paul Matthews. Tour à tour inconsistant, héroïque, minable, l'empathie effarée qu'il suscite est comme un miroir tendu, à peine grossissant. On se dépêche de rire du reflet qu'il nous renvoie, de peur de s'y reconnaître.

Séance unique le samedi 3 février à partir de 14h30, présentée par **Mario Adobati**, enseignant en études cinématographiques à l'Université Paul Valery. Le film sera proposé avec un entracte intermédiaire et une petite collation participative. **Tarif unique 10€** (ou 2 tickets d'abonnement).

LE TANGO DE SATAN

(SÁTÁNTANGÓ)

Béla TARR
Hongrie-Allemagne-Suisse 1994 7h30 (ouioui !)
Avec Putyi Horvath, Mihaly Vig, Laszlo Lugossy
D'après le roman *Sátántangó* de László Krasznahorkai

Dans un village perdu au cœur de la plaine hongroise, les habitants luttent quotidiennement contre le vent et l'incessante pluie d'automne. Dans la ferme collective démantelée et livrée à l'abandon, les complots vont bon train lorsqu'une rumeur annonce le retour de deux hommes passés pour morts. Bouleversés par cette nouvelle, certains habitants y voient l'arrivée d'un messie, d'autres celle de Satan…
Cette épopée en noir et blanc peut se lire comme une puissante allégorie de l'effondrement du communisme des années 90, un film apocalyptique sur la fin d'un modèle et… le réveil en forme de gueule de bois qui s'en suit.

Œuvre maîtresse de Bela Tarr, *Sátántangó* est une expérience cinématographique extraordinaire, tant par sa durée que par sa sensorialité, et, au-delà de toutes ces qualités esthétiques et formelles qu'on peut attribuer au film – celles-ci sont, de toute façon, indissociables du fond des choses – ce qui fascine dans le cinéma de Béla Tarr, c'est qu'il révèle un rapport au monde ambigu que l'homme a développé au fur et à mesure de son évolution. Celui-ci est aujourd'hui incapable de vivre dans le monde sans, d'une certaine manière, se placer en décalage avec la réalité en se construisant ses propres repères spatio-temporels. Plus que n'importe quel autre cinéaste, c'est l'ambiguïté fascinante de l'homme qu'il révèle, celle aussi du noble et de l'ordure qui tous deux l'habitent. Ironiquement, les personnages qui vivent dans ce monde souffrent cette perte de repères, alors que nous, spectateurs, y cherchons l'émerveillement.
N'ayons pas peur de dire que cette danse avec Satan est un pur chef-d'œuvre et qu'elle contient quelques-uns des plus beaux plans de l'histoire du cinéma !

La séance du mercredi 7 février à 20h30 sera présentée par Mario Adobati, enseignant en études cinématographiques à l'université Paul Valery, et suivie d'une discussion.

LES HARMONIES WERCKMEISTER

Béla TARR, Ágnes HRANITZKY
Hongrie-Allemagne-France-Italie 2000 2h25 **VOSTF**
Avec Lars Rudolph, Peter Fitz, Hanna Schygulla, Ferenc Kallai.
D'après le roman *La Mélancolie de la résistance* de László Krasznahorkai.

Dès le premier (très long) plan des *Harmonies Werkmeister*, on sait qu'on entre dans un monde autre que celui de notre quotidien. Un monde sur lequel règne son créateur, le cinéaste, qui dès lors développera sa fable jusqu'où il entend la mener. Et mener le spectateur vers une réflexion sur l'univers opaque où il vit, et les moyens que se donne le cinéma pour le représenter.
Dans la salle nue d'un café de village, un garçon met en place une étrange chorégraphie, désignant tour à tour les buveurs pour figurer des astres tournant autour du soleil, un homme aux mouvements patauds, agitant les doigts, pour figurer un improbable rayonnement. C'est le mouvement de l'univers ramené aux dimensions d'un cabaret au plancher gras martelé par des pas lourds. C'est l'étrange ouverture d'un opéra sur la condition humaine aujourd'hui.
Reste à se laisser porter…
Avec *Les Harmonies Werckmeister*, film poème aux trente-neuf plans-séquences adapté du romancier László Krasznahorkai, le cinéaste hongrois Béla Tarr atteint de nouveaux sommets de perfection filmique. Happé dès les premières minutes par ces images d'une beauté saisissante à la lisière du cauchemar, le spectateur pénètre dans un monde où l'horreur et la beauté coexistent dans un conflit permanent. À travers les errances de János, personnage aux airs de héros dostoïevskien, le film transcende la médiocrité du quotidien par le biais de sublimes envolés métaphysiques. Les longs et puissants travellings contemplatifs, la majesté du noir et blanc, la beauté des visages marqués apparaissent comme des tentatives d'une harmonie retrouvée à partir des vestiges du monde. Fable cosmique sur la condition humaine, *Les Harmonies Werckmeister* est également un réquisitoire virulent contre le pouvoir de la foule, pouvant être interprété comme une allégorie de la montée du fascisme et des horreurs de l'Holocauste, comme du climat de peur régnant sur le bloc soviétique.

CAPTIVES

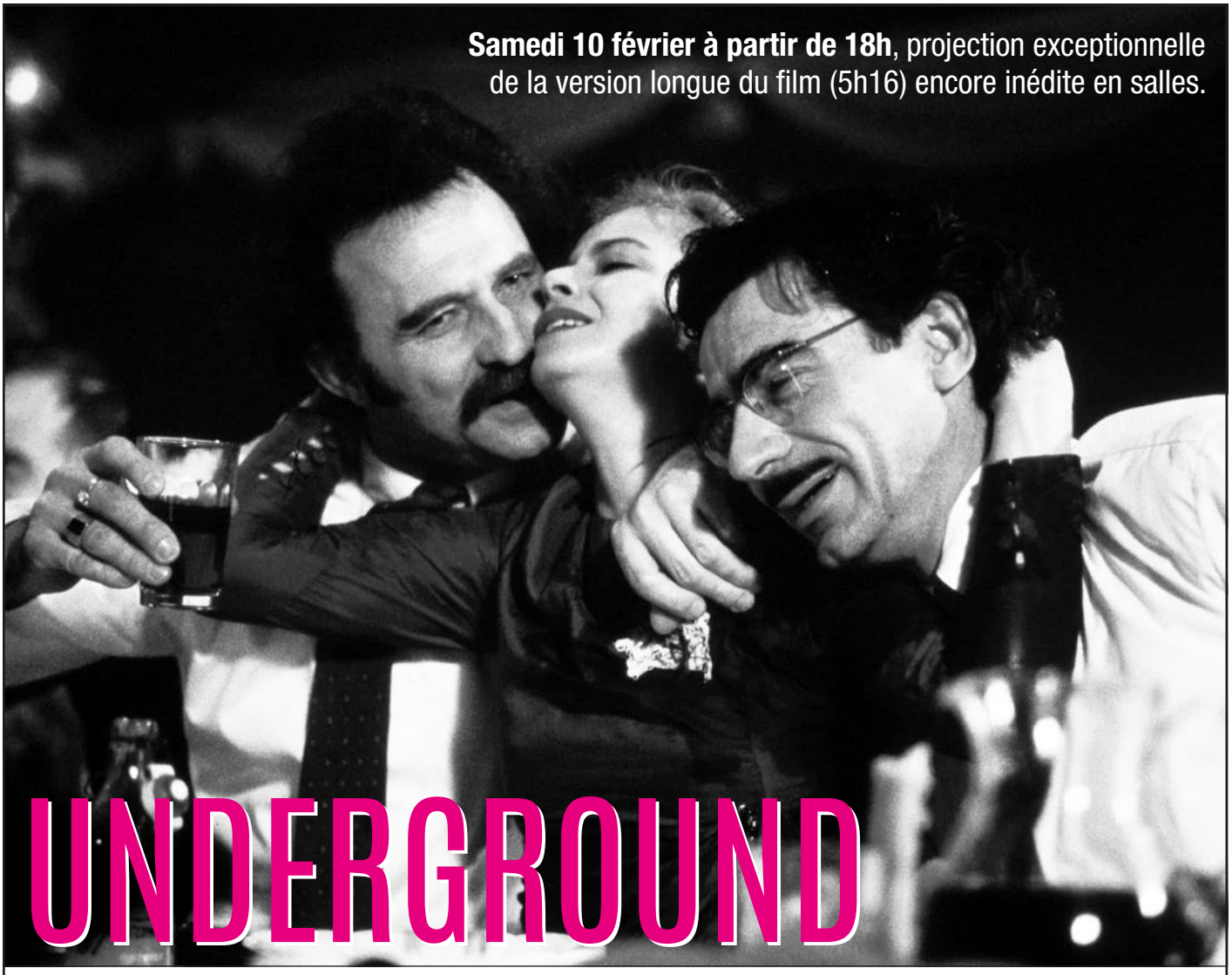
Arnaud DES PALLIÈRES
France 2023 1h50
avec Mélanie Thierry, Josiane Balasko, Marina Foïs, Yolande Moreau, Dominique Frot, Carole Bouquet, Solène Rigot, Candy Ming…
Scénario de Christelle Berthevas et Arnaud Des Pallières

« C'est si rare maintenant quand une femme a du tempérament, que quand une femme en a, on dit que c'est de l'hystérie. » Jules Barbey d'Aurevilly

L'écrivain cité ci-dessus, catholique réactionnaire et aristocrate dandy, n'en était pas moins un fin observateur de son époque, la deuxième moitié du XIXe siècle, dominée par une bourgeoisie décadente et patriarcale, qui n'aimait les femmes que soumises ou monnayables. Quand elles ne rentraient pas dans une de ces cases, elles étaient d'office qualifiées « d'hystériques », un concept largement popularisé par un pionnier de la psychiatrie, le docteur Charcot. Si on ne peut lui nier certaines avancées médicales, Charcot fut surtout durant quelques décennies le maître incontesté d'un lieu peu reluisant de plusieurs hectares au cœur de Paris : l'hôpital de la Salpêtrière, où furent internées des centaines de femmes, pour des raisons on ne peut plus hétéroclites, déficientes ou malades mentales, mais aussi prostituées trop remuantes, activistes politiques radicales ou simplement des femmes que leurs familles voulaient écarter pour des raisons peu avouables.

Captives met en scène ce lieu et ses pratiques à travers le regard d'une jeune femme, à la veille du XXe siècle, période de bascule où les règles de la Salpêtrière finirent par changer, heureusement ! Dès le premier plan, le ton est donné et le regard d'Arnaud Des Pallières (auteur entre autres du remarquable *Michael Kohlhaas* en 2013) s'impose : on voit en plan serré des mains élégamment gantées de maille, et au-dessus un poignet enserré par une chaîne. Fanni (Mélanie Thierry) s'apprête à être internée. On comprendra rapidement qu'elle s'est en fait infiltrée dans l'établissement pour retrouver une mère perdue et peut-être placée là une dizaine d'années auparavant – et cette recherche donnera au film une dimension de thriller. Fanni est accueillie par « La Douane », (Marina Foïs), sévère infirmière qui l'oblige à un déshabillage complet et à un bain glacé (un des remèdes prétendument bienfaisants de ce bon professeur Charcot) puis par Bobotte (Josiane Balasko), la surveillante générale revêche. Avant de découvrir ses compagnes d'infortune, parmi lesquelles une prostituée qui ne semble pas avoir toute sa raison (géniale Dominique Frot) et la pianiste Hersilie Rouy (Carole Bouquet), recluse à la Salpêtrière pour permettre la spoliation de son héritage (Hersilie publia par la suite ses mémoires, qui firent grand scandale). S'appuyant sur un scénario extrêmement documenté, Arnaud Des Pallières décrit admirablement ce monde exclusivement féminin où quelques-unes font régner la terreur et les humiliations. Un monde où certaines femmes accouchent et voient disparaître immédiatement leur enfant, qu'on leur arrache pour le confier à une institution religieuse.

Le film est servi par une exceptionnelle troupe d'actrices qui incarnent magnifiquement la sororité des internées et, dans l'autre camp, l'ambiguïté des personnalités de leurs bourreaux, avec le climax que constitue la scène fascinante du bal des folles, une sorte de fête organisée chaque année, où le tout Paris venait, comme dans un zoo humain, contempler en toute indécence l'étrangeté des pensionnaires. La mise en scène, basée sur le choix délibéré de ne voir les événements qu'à travers le regard de Fanni, crée une dynamique qui permet au spectateur de ressentir tous les sentiments contradictoires du personnage. On soulignera les étonnantes couleurs chaudes choisies par le réalisateur – alors même qu'on aurait pu s'attendre à un univers de grisaille – qui insufflent quelque chose d'organique à ce microcosme carcéral.



Samedi 10 février à partir de 18h, projection exceptionnelle de la version longue du film (5h16) encore inédite en salles.

UNDERGROUND

Emir KUSTURICA
France / Allemagne / Hongrie / République Tchèque / Serbie
1995 2h45 **VOSTF**
avec Predrag « Miki » Manojlovic, Lazar Ristovski, Slavko Stimac…

PALME D'OR AU FESTIVAL DE CANNES DE 1995

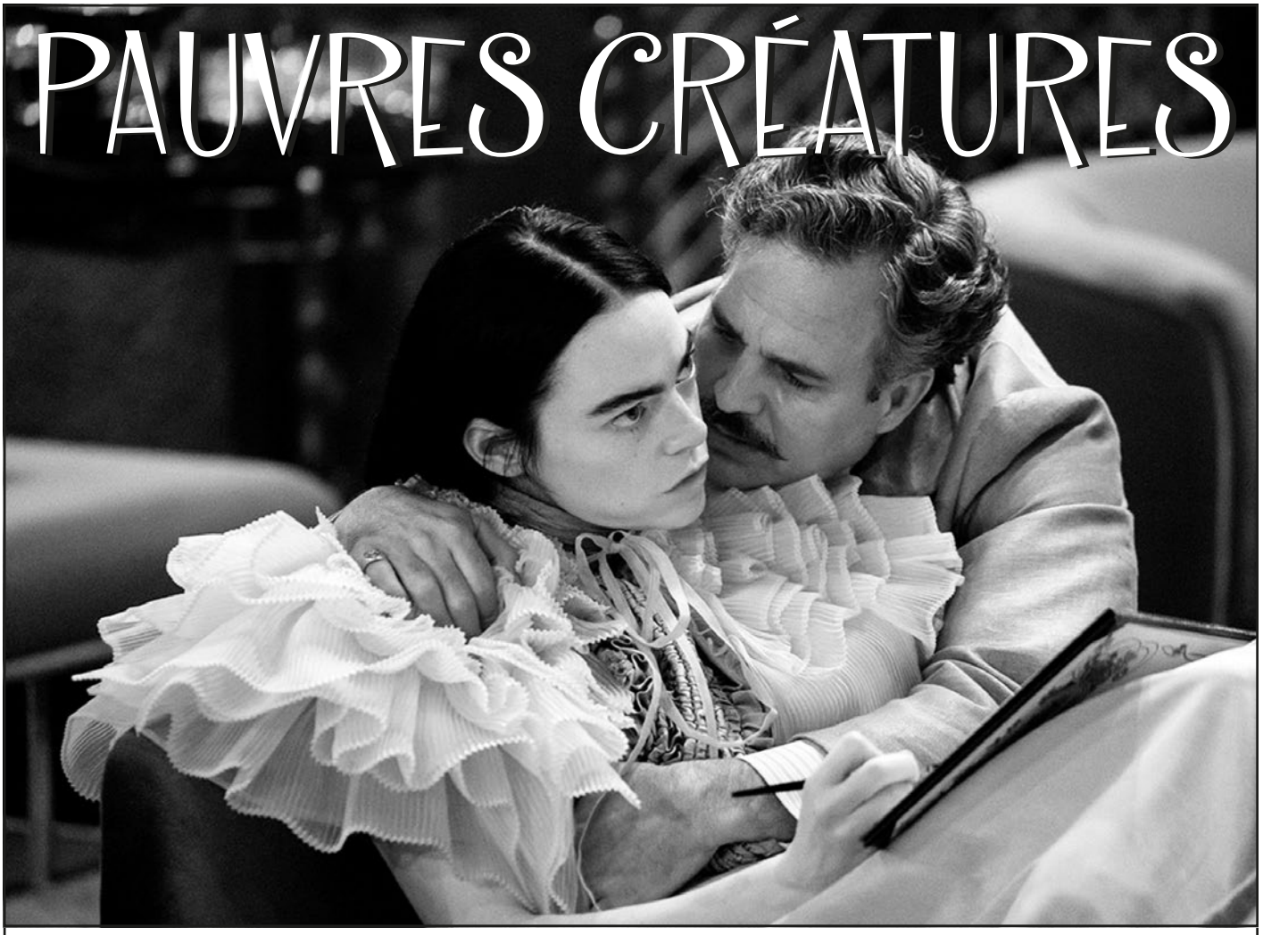
En 1995, Emir Kusturica obtient sa seconde Palme d'or avec *Underground* dix ans après *Papa est en voyage d'affaires*. De quoi faire entrer le cinéaste né à Sarajevo en 1954 dans l'histoire du cinéma. Mais ce film-fleuve de près de trois heures (dont nous vous offrons la version longue inédite pour une séance exceptionnelle le samedi 10 février !) ne vaut pas que pour sa consécration cannoise tant il synthétise l'art de son réalisateur qui retrace ici une part de l'histoire de son pays natal.

Avril 1941, Belgrade est ravagée par les bombes nazies. Marko et Blacky, deux amis, profitent du chaos pour mener quelques trafics tout en combattant à l'occasion contre l'occupant allemand. Marko convainc Blacky et d'autres de leurs proches de se cacher dans une gigantesque cave. A la fin des hostilités, Marko, devenu un héros de la résistance communiste et un proche de Tito, persuade ses amis de rester terrés en leur affirmant que la guerre se poursuit à la surface. Le mensonge va durer de longues années tandis que Marko a refait sa vie avec la compagne de Blacky et qu'il a prospéré dans l'affairisme…

Tourné alors que la guerre faisait encore rage en Bosnie et présenté à Cannes tandis que les accords de Dayton n'avaient pas scellé la paix en ex-Yougoslavie, *Underground* a suscité de vives polémiques notamment de la part de gens qui ne l'avaient pas vu. Sans prendre partie en faveur de l'un des belligérants dans le complexe conflit alors en cours, le film rappelait toutefois des vérités oubliées, comme l'accueil triomphal fait en 1941 aux nazis en Slovénie et en Croatie quand Belgrade était dévastée.
Toutefois, le plus important est cependant ailleurs dans *Underground* dont la démesure et la mise en scène portent la marque de son créateur. Fort de multiples influences (Fellini, Garcia-Marquez, Homère…), Emir Kusturica a créé un monde plein de fanfares, de mariages, d'animaux, de personnages défiant la loi de l'apesanteur, de fleuves et de rivières… Burlesque, tragique, féerique, onirique, poétique, le film – métaphore sur le mensonge et la propagande (« Le communisme était une cave immense ») – regorge de scènes inoubliables.

C'est ainsi que Kusturica nous fait voyager à travers cinquante ans d'histoire de la Yougoslavie, sans jamais nous ennuyer. Hilarant, puis terriblement triste, le film nous dresse le portrait d'un pays ravagé par les guerres : Seconde Guerre Mondiale d'abord, puis Guerre Froide, puis Guerre de Bosnie. Un pays riche pourtant (voir l'allégorie de la valise de billets), mais que les affrontements ravagent. Un film tout en symboles (la cave où vivent les résistants, peut figurer le communisme, et son obscurantisme). Un film qui frappe par sa beauté, par la virtuosité de la caméra de Kusturica. Par la précision des plans, qui captent la vie des acteurs, virevoltants et exaltants. Un film sensuel aussi, grâce à la prestation de Mirjana Jokovic. Et finalement, un film tragique et désespéré. Avec en fond sonore, la musique de Goran Bregovic, entraînante et obsédante. Kusturica est décidément bien un des génies du cinéma !

PAUVRES CRÉATURES



(POOR THINGS)

Yórgos LÁNTHIMOS
USA 2023 2h21 **VOSTF**
avec Emma Stone, Mark Ruffalo, Willem Dafoe, Ramy Youssef, Damien Bonnard, Hanna Schygulla, Jerrod Carmichael…

LION D'OR
FESTIVAL DE VENISE 2023

Avec *Pauvres créatures*, le cinéaste grec désormais hollywoodien Yórgos Lánthimos, a frappé fort : esthétiquement stupéfiant, autant pour les décors que pour les effets de mise en scène (avec notamment quelques plans anamorphosés hypnotiques), servi par des acteurs inoubliables dans des rôles extrêmes, *Pauvres créatures* se permet en outre d'être un flamboyant pamphlet féministe anti-autoritaire, prônant une liberté sexuelle absolue.

Dès la première séquence, intrigante au possible, on est subjugué : une femme, vêtue d'une robe victorienne d'un azur splendide, s'apprête à se jeter d'un pont dans les abysses sombres d'un fleuve, la Tamise peut-être. On va la retrouver, mais totalement différente, dans un immense et mystérieux manoir. Dans un corps de jeune femme, elle se comporte en enfant caractérielle, alignant à peine quelques mots intelligibles et brisant à sa guise les objets qui l'entourent. Bella est la protégée du Docteur Baxter, un chirurgien controversé, au visage repoussant, couturé façon puzzle, qui terrifie et malmène ses étudiants lors de cours d'anatomie fort peu orthodoxes. Un seul étudiant, Max, semble attaché au professeur qui lui confie une mission à risques : observer les progrès de Bella qui, peu à peu, doit se développer mentalement et tendre vers l'âge adulte. Et le jeune étudiant va être foudroyé d'amour pour la jeune femme, malgré son étrangeté plus qu'inquiétante. Vous l'aurez peut-être compris, *Pauvres créatures* est une variation très libre sur le mythe de Frankenstein. Mais on ne vous en dira pas plus…

Yórgos Lánthimos s'en donne à cœur joie pour utiliser les codes esthétiques du XIXe siècle, mais en bousculant l'ambiance victorienne à grand renfort d'inventions futuristes à la Jules Verne, d'imageries bizarres, de trouvailles grotesques… Ainsi, dans *Pauvres créatures*, on se balade en calèche à vapeur mais à tête de cheval, on survole les villes dans d'étranges nacelles, les paquebots semblent sortis d'une BD de Bilal et, comme le professeur Baxter fait des expériences étranges, il a pour animaux de compagnie des poules à tête de caniche et des petits chiens à tête de cochon… Mais le centre du film, c'est bien Bella et sa découverte tardive de la vie. Elle a grandi sans aucun accès aux codes sociaux donc sans aucun tabou et, lors d'une croisière imprévue à travers l'Europe, elle découvre sa sexualité en se moquant totalement de la bienséance. À travers ce personnage « scandaleux », Lánthimos creuse le sillon caustique et provocateur de ses premiers films *(Canine, The Lobster*…) : la critique – voire le jeu de massacre – du modèle formaté du couple et de la famille, l'exaltation de la liberté sans entraves, allant jusqu'à une défense fort peu catholique mais réjouissante de celle des travailleuses du sexe.

Pour mener cette sarabande endiablée, trois immenses comédiens : le marmoréen Willem Dafoe, génial en scientifique obsédé par sa création, dénué de morale mais néanmoins gagné par une sorte de sentiment paternel ; Mark Ruffalo, formidable en don Juan quinqua finissant, libidineux et amoral à souhait ; et surtout la prodigieuse Emma Stone (méconnaissable si on se rappelle son rôle de *La La Land),* incarnant à la perfection et à la folie tous les états de Bella, femme enfant, femme insatiable de désir et de liberté et femme d'esprit.

ANATOMIE D'UNE CHUTE

Justine TRIET
France 2023 2h31
avec Sandra Hüller, Swann Arlaud, Milo Machado Graner, Samuel Théis, Antoine Reinartz, Wajdi Mouawad, Camille Rutherford… **Scénario de Justine Triet et Arthur Harari**

PALME D'OR,
FESTIVAL DE CANNES 2023

Qu'on se le dise, *Anatomie d'une chute*, d'une intelligence rare, mérite amplement tous les honneurs et superlatifs qui le comblent. Et, ce n'est pas si fréquent, il a déclenché l'enthousiasme unanime de notre petite délégation utopienne au Festival de Cannes. Y compris auprès des plus allergiques d'entre nous (il y en a…) aux films de procès – genre passionnant s'il en est, mais qui peut facilement, par ses répétitions, son rythme dolent, générer un certain ennui. Or Justine Triet déjoue brillamment tous les pièges et, redisons-le : *Anatomie d'une chute* est en tous points passionnant, troublant, fort, saisissant.

Tout commence dans un chalet niché dans les Alpes françaises, où vit Sandra, écrivaine à succès. Elle y reçoit Zoé, une étudiante venue l'interviewer. Un petit jeu intellectuel et badin se noue entre elles, l'intervieweuse devient l'interrogée, Sandra s'amusant à déstabiliser gentiment son invitée. Lorsque résonne soudainement, à l'étage supérieur, une musique assourdissante. Sans se départir de son calme enjoué ni se montrer incommodée, Sandra explique à Zoé que Samuel, son mari universitaire, aime travailler en musique. Mais il paraît évident que l'entretien doit être écourté et, troublée, la jeune fille s'en va sur une vague promesse de nouveau rendez-vous. Au retour d'une longue marche avec son chien, leur jeune fils malvoyant, Daniel, bute presque sur le corps de son père, qui gît devant le chalet, le crâne ensanglanté.

Cette scène originelle sera vue, revue, moult fois re-racontée, reconstruite et disséquée sous tous les angles, passée au crible de toutes les analyses policières, scientifiques et psychologiques, pour tenter d'en percer l'innommable mystère : Samuel est-il tombé seul du second étage ? La femme de lettres a-t-elle commis un crime ? Ce couple envié d'intellectuels battait-il de l'aile ? Et d'ailleurs, qu'est-ce au juste qu'un couple, qu'est-ce qui en fait le ciment, la valeur, aux yeux de la justice ? Et quel rôle peut avoir un enfant presque aveugle dans la résolution de cette histoire, forcément compliquée, d'adultes ?
Une fois l'hypothèse de l'accident doctement écartée par les « experts », il ne reste pas trente-six solutions : c'est soit un suicide, soit un meurtre – éventuellement provoqué accidentellement. Sandra, assistée par un ami avocat (excellent Swann Arlaud), se retrouve donc un an plus tard en Cour d'Assises, face à un avocat général retors (non moins excellent Antoine Reinartz).
Ce n'est de toute évidence pas la divulgation de la vérité par les débats qui intéresse Justine Triet. Elle prend même un malin plaisir à nous balader d'une hypothèse à une autre, nous faire douter, au même rythme que les protagonistes, enchaînant les rebondissements au gré d'une mise en scène en immersion virevoltante. C'est prenant, parfois jubilatoire, et on vous met au défi de ne pas vous passionner pour ce petit jeu de Cluedo® familial – mais ce n'est pas ici l'essentiel. Ce qui est passionnant, c'est la dissection du couple de Sandra et Samuel, digne d'une entomologiste, qu'opère la réalisatrice. Cerner cet état commun, immatériel, impalpable, dans lequel chacun peut détenir sa vérité… et *in fine* arriver à percevoir ce qui a entraîné sa chute, le titre du film prenant un double sens. Comment un homme à l'existence ordinaire peut supporter de vivre le parcours de sa femme à qui tout réussit sans que la jalousie et la rancœur s'installent ? À quel point l'amour libre peut-il être accepté par l'autre ? Ambition professionnelle, liberté sexuelle, autant de valeurs que l'on accepte couramment pour les hommes mais qui peuvent être des éléments d'accusation pour une femme. Porté par l'exceptionnelle Sandra Hüller, le film de Justine Triet s'émancipe de son strict « genre » (l'enquête, le procès) pour prendre une dimension de plaidoyer féministe, puissant, brillant. On en reste secoué longtemps après la projection.

UN SILENCE

Joachim LAFOSSE
Belgique 2023 1h39
avec Emmanuelle Devos, Daniel Auteuil, Jeanne Cherhal, Matthieux Galoux, Louise Chevillotte…
Scénario de Joachim Lafosse, Thomas Van Zuylen, Chloé Duponchelle et Paul Ismaël

Dès les premières minutes, oppressantes, on sait que c'est elle que nous n'allons pas quitter. Elle, Astrid, l'épouse, la mère, la sœur. Elle, le cœur noué de ce récit. *Un silence* n'est pas un film tranquille, ni facile. Précis, clinique, ne cherchant jamais ni les effets de manche, ni les jugements simplistes, sa froideur volontaire est la marque de sa rigueur intellectuelle, de son intégrité morale. D'entrée il captive et, peu à peu, il finit par toucher, profondément, suivant pas-à-pas le même cheminement que son personnage féminin, dans un douloureux et nécessaire processus où les fissures deviennent si béantes qu'elles laissent finalement entrer l'émotion. La rythmique particulière du film s'impose dès le choix de commencer l'histoire par sa fin et de remonter le cours du temps en flash-back. La décision, audacieuse, de rendre les trente premières minutes opaques à la compréhension oblige le spectateur à se faire acteur de l'enquête pour glaner les éléments nécessaires à la compréhension de ce dénouement. *Un silence* s'inspire directement d'un fait divers qui défraya la chronique en Belgique il y a une dizaine d'années, c'est important de le préciser tant l'histoire pourrait sembler incroyable. La réalité a souvent cette arrogance cynique de dépasser la fiction…

Astrid est l'épouse discrète d'un célèbre et très médiatique avocat, François Schaar, qui se bat depuis plusieurs années aux côtés de familles de jeunes victimes de violences sexuelles. Dans la grande demeure bourgeoise qui abrite le couple ainsi que leur fils adolescent, le temps semble être suspendu à ce dossier qui pèse des tonnes et pour lequel François donne tant depuis si longtemps. La vie de famille n'est plus que l'ombre d'elle-même et chacun suit sa propre trajectoire : autant de lignes de fuite parallèles qui n'ont plus guère l'occasion de se croiser. On se parle encore, mais les mots semblent s'être vidés de sens, on se côtoie sans communiquer, on se voit sans se regarder.
S'est donc installé le silence. De plus en plus pesant. Et derrière lui, comme toujours, un secret. Terrifiant. Honteux. Un secret qu'Astrid a mis une application douloureuse à enfouir durant de longues années. Mais les secrets de famille finissent toujours par ressortir, d'une façon ou d'une autre et qu'importe le temps ou les formes que prend cette mise à jour. C'est leur raison d'être aux secrets que d'aspirer à se glisser dans les failles, les doutes, au milieu des traumas et de la honte pour être enfin entendus.

Emmanuelle Devos et Daniel Auteuil se retrouvent des années après *L'Adversaire*, dans lequel ils jouaient déjà un couple miné par le mensonge. Ils incarnent, chacun à sa façon, les deux facettes d'un même visage meurtri et ils le font avec beaucoup de complexité et de pudeur, sans jamais chercher à adoucir les traits de ces personnages pas forcément sympathiques, se gardant aussi de les enfoncer, de les condamner.
Le film est âpre, parfois dérangeant mais toujours passionnant parce qu'à travers ce fait divers, il révèle, en filigrane, d'autres silences et d'autres complaisances, ceux de toute la société. Alors le cheminement d'Astrid devient aussi, symboliquement, celui de la responsabilité face au déni, celui de la vérité face aux manipulations, celui de l'empathie face aux turpitudes. Un combat long et douloureux qu'elle semble à peine commencer.

RÉTROSPECTIVE PAUL VECCHIALI 70's – 80's

Le cinéma d'auteur français aurait-il laissé passer l'un de ses talents les plus populaires ? Loué par Pasolini et Godard, le cinéma de Vecchiali est tout entier taillé dans le désir : celui des corps, de l'autre, du cinéma. Celui de s'affranchir des codes et des genres, d'une liberté sans limite. Découvrez cet iconoclaste, immense précurseur d'un cinéma *queer* à la française.

CORPS À COEUR

Paul VECCHIALI France 1979 2h06
Avec Hélène Surgère, Nicolas Silberg, Madeleine Robinson, Béatrice Bruno

Pierrot a 35 ans, Jeanne en a bien 50. Il est garagiste. Elle est pharmacienne. Ils n'ont pas grand chose en commun si ce n'est la musique. *Corps à cœur* est une exploration profonde de la condition humaine, une plongée dans les abysses de l'âme. Vecchiali tisse une toile narrative où l'amour se mêle à la tragédie. Le film explore les méandres complexes des relations humaines, et cela parfois, avec une honnêteté brute.
Hélène Surgère et Nicolas Silberg incarnent avec une sincérité poignante les tourments de l'amour et de la perte, de part leurs forces et leurs failles ils sont extrêmement attachants.
La réalisation de Vecchiali se caractérise par une esthétique réfléchie, des tons soigneusement choisis aux séquences poétiques. Chaque plan semble soigneusement orchestré pour souligner les nuances émotionnelles des personnages.

Paul Vecchiali a créé une œuvre d'une beauté brutale, une symphonie cinématographique qui résonne bien au-delà de son époque, touchant le cœur de ceux qui ont la chance de la découvrir. Le cinéaste filme et raconte l'authentique.

EN HAUT DES MARCHES

Paul VECCHIALI France 1983 1h32
Avec Danielle Darrieux, Françoise Lebrun

Françoise revient à Toulon, sa ville, après vingt ans d'absence pour tuer. Qui veut-elle tuer ? Ces gens – des parents – qui occupent sa maison, une villa qu'elle avait fait construire au prix de lourds sacrifices. Pourquoi veut-elle tuer ? Parce que ces gens ont dénoncé, croit-elle, son mari comme collaborateur durant l'Occupation ? Pour mettre un terme à sa propre réussite sociale qui n'a déclenché qu'envies et calomnies ? Elle revit des moments de son passé… sa mère… l'école où elle-même était institutrice… son mari Charles… En haut des marches de la villa, que va trouver Françoise ?

En haut des marches est né d'un double projet de Paul Vecchiali : raconter la vie de sa mère (décédée peu de temps avant la fin du tournage), et rendre hommage à Danielle Darrieux, son idole, qu'il admirait depuis l'enfance. Émouvant et complexe, romanesque et déstructuré, le récit est balisé en trois niveaux narratifs. Le présent voit le retour de Françoise à Toulon, déambulant dans la ville et rencontrant un ancien collabo (Michel

Delahaye), sa sœur bien-aimée (Hélène Surgère, actrice fétiche du cinéaste), une parente retrouvée (Gisèle Pascal), une ex-domestique, etc. Le passé est évoqué à travers les échanges des personnages et de brefs retours en arrière. Le film ne cesse de nous poser des questions sur ce que nous voyons. Paul Vecchiali signe une œuvre personnelle avec des plan-séquences qui passent d'une époque a une autre… du passé lourd de sa famille au présent après des douleurs inguérissables et d'émotions déchirantes, notamment avec des séquences ou Danielle Darrieux face aux siens qu'elle retrouve, éclate en sanglot…

ROSA LA ROSE, FILLE PUBLIQUE

ROSA LA ROSE, FILLE PUBLIQUE

Paul VECCHIALI France 1986 1h30
Avec Marianne Basler, Jean Sorel, Pierre Cosso, Catherine Lachens, Évelyne Buyle

Rosa est belle comme un soleil, d'une beauté qui éclabousse les malfrats comme les clients biberonnés à son énergie. Sa vie est bien rodée, entre les jaloux qu'elle convainc de faire l'amour ensemble et les consœurs loyales envers et contre tout, les fourrures pour jouer à la dame et les « Et attention au sida ! » qu'elle lance avec nonchalance. Un jour, un jeune homme surgit et lui inspire un amour en forme de chamboule-tout. Son univers s'écroule, son insouciance aussi : elle mesure pour la première fois que la liberté a un prix.

Ce drame intimiste nous transporte dans l'univers de Rosa, incarnée par Marianne Basler, une prostituée au grand cœur qui

EN HAUT DES MARCHES

se bat pour son indépendance et son droit à une existence épanouissante. Vecchiali, en maître du cinéma indépendant fauché, réalise un portrait sensible et nuancé de cette femme à la fois vulnérable et forte. Si Rosa fascine tant les hommes mais aussi les femmes, c'est parce qu'elle représente une image du cinéma. Elle possède la même puissance que Danielle Darrieux dans *En haut des marches*.

Le film contient une grande scène de bal, réécriture de la Cène qui indique peut-être un drame à venir, et célèbre à nouveau, l'amour de Vecchiali pour la chanson, catalyseur émotionnel hérité du cinéma antérieur à la Nouvelle Vague. D'abord conçu en mouvements linéaires (le rituel quotidien pour les passes, les allers-retours entre la rue et le bureau du proxénète dissimulé à l'arrière d'un café), le film prend rapidement la forme d'une folle ronde prisonnière.

LE CAFÉ DES JULES

Paul VECCHIALI France 1988 1h05
Avec Jacques Nolot, Brigitte Roüan, Patrick Raynal, Raphaeline Goupilleau

« Nous sommes en France quelque part, en banlieue, en province, on ne sait où. Il pleut, la nuit est tombée, et la Martine attend encore d'hypothétiques clients à son comptoir. Un bar au parfum de tabac froid et de café comme il y en a des milliers chez nous, toujours debout pour certains, entamant les angles des ruelles comme si rien n'était, visibles et invisibles à la fois. Ce soir-là, dans ce bar anonyme, ce Relais au néon couleur pisse, se rejoigne Jeannot (le nerveux du genre désagréable et impulsif), Guy (le bon vivant un peu passe-partout) et Robert (le rigolo toujours à racler son fric dans les poches), des habitués copains comme cochons. Du vin sur la nappe, de la bière sur le comptoir, une partie de flipper et de billard, des tapes dans l'épaule et des railleries, des tournées qui s'enchaînent : une soirée a priori banale chez ces messieurs. Un représentant en lingerie, alors de passage, ne se mêle pas et reste dans son coin. Les gaillards n'aiment pas son silence, sa politesse, ses manières. Deux mondes qui ne se comprennent pas. Parfois, on peut entendre un mot de trop, des gestes se font pressants, les voix montent. Puis arrive Christine, l'autre intruse, qui connaît bien le groupe. C'est celle qui a fui, qui est devenue parisienne, citadine.

Dans cette réunion de comptoir, Vecchiali ne perd pas une miette du danger banal, de l'immondice de tous les jours, qui ne se canalise dans un Jacques Nolot qu'on pourrait presque voir comme un doppelgänger (un double) du cinéaste. Jeannot, le divorcé qui en veut à la terre entière, aux politiques, aux arabes, aux gitans. Chaque échappée raciste, chaque brimade, chaque remontrance, chaque regret, s'ajoute à une chape de plomb qui, bientôt, ne pourra plus remonter. Jusqu'au moment fatal, atroce. Moment d'égarement, dérapages, diraient-ils. Le lendemain, on fera comme si rien n'était, parce qu'on aime bien faire ça ici. L'expression la plus nette, la plus lucide, la plus terrifiante de notre chère France. Vecchiali nous sert un bon verre de pinard : il a bien traversé les âges et autant dire qu'il est toujours foutrement amer. »
Jérémie Marchetti *chaosreign.fr*

ONCE MORE

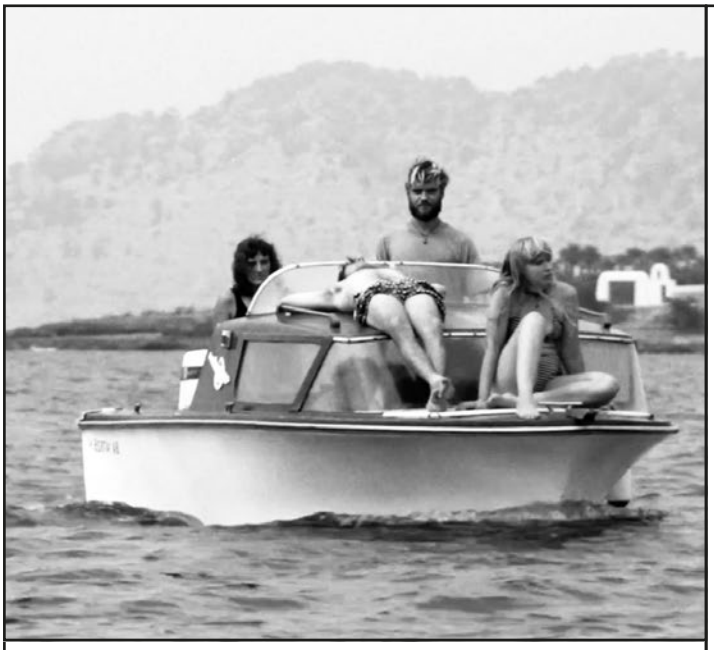
(encore)

Paul VECCHIALI France 1988 1h23
Avec Jean-Louis Rolland, Florence Giorgetti, Pascale Rocard, Nicolas Silberg

Possession, prédation, simulation, contamination, humiliation, inceste : les rapports que Louis entretient avec sa femme, sa fille et ses amants dessinent une cartographie du désir dans ce qu'il a de plus quotidiennement toxique, de plus banalement destructeur, de plus précocement intégré. Le salut est-il à chercher dans la clandestinité, la nuit, l'invisible ? Quoi qu'il advienne dans ces marges que Louis explore comme des îles secrètes, là où la mort est une menace permanente, la vie surgit comme un cri.

Une grande œuvre qui, à partir d'une dizaine de plans-séquences, traduit le malaise de toute une époque. Dans un registre lyrique, émouvant et intelligent, Vecchiali réalise un film important sur les sinistres années du sida. Mais pas que ! C'est avec une homogénéité sidérante que *Once More* parvient à témoigner des aspects les plus tragiques d'une vie humaine, sans pour autant sombrer dans la complaisance ou délaisser les instants de bonheur et l'urgence de vivre. De part ses aspects décadents et poétiques, le film fait écho à l'esthétique des longs-métrages de Fassbinder.

ONCE MORE



Séance unique le 13 février à 20h dans le cadre du cycle **Acid Pop, l'université populaire de l'Acid !** La séance sera présentée par Léo Couture coréalisateur. Séance en partenariat avec le Master 2 Métiers de la Diffusion du Cinéma et de l'Audiovisuel.

MOURIR À IBIZA

(UN FILM EN 3 ÉTÉS)

Mattéo EUSTACHON, Léo COUTURE et Anton BALEKDJIAN France 2022 1h47
Avec Lucile Balézeaux, César Simonot, Mathis Sonzogni…

À la fin du mois d'août, Léna débarque à Arles pour rejoindre Marius, un ancien amour de vacances retrouvé sur internet. Mais le garçon tarde à arriver et elle rencontre Ali et Maurice, un gladiateur et un boulanger. À Arles, Étretat puis Ibiza, défiant tous les dangers, leur amitié durera trois étés. Le film saisit une matière vivante, libre, charnelle, il documente un je ne sais quoi du temps qui passe. Il y a presque un air de temps retrouvé à un âge très jeune, comme si une douce mélancolie se superposait à tant d'espoirs, d'attentes. Des ruptures de styles aussi. On passe d'un doux été arlésien sous le signe de Rohmer à l'énergie captivante d'une chanteuse rock à Ibiza, d'une évocation des *Trois sœurs* de Tchekhov à des monologues amoureux chantés à vélo sous forme de comédie musicale.
Si le film devait au départ être un court-métrage sur un seul été, Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon et leurs acteur·rice·s ont souhaité se retrouver deux fois encore. Pour préciser ce qui a moins bien marché l'été d'avant, pour se lancer de nouveaux défis aussi. Très vite, nous sommes surpris par l'extrême cohérence entre le dispositif de tournage et la narration : l'apprentissage se fait autant par les cinéastes que par les personnages. Sur trois étés, en cherchant leurs repères de jeunes adultes, Lena, Marius, Maurice et Ali évoluent autant que la mise en scène du film. Ainsi, au troisième été, des résonances se créent par mille détails : par une coiffure ou une expression, les quatre amis semblent s'être contaminés les uns les autres. L'écriture intelligente du film nous offre un monde plein de fraîcheur, bien loin d'un cinéma verrouillé et surscénarisé. Ce qui ressort surtout, c'est l'incroyable plaisir de tournage et ses imprévus. Un film libre et contagieux.

Séance unique le vendredi 19 janvier à 20h organisée par le club **Volensud**, et suivie d'une discussion en visioconférence avec **Eliot Nochez**, triple champion du monde de parapente acrobatique, et en présence de **Guillaume Vendrin**, base jumper et moniteur de parapente et de **Franck Malleus**, producteur et acteur du film *Merci Soleil*. La séance a lieu dans le cadre du festival itinérant ***La nuit des Icares***. Il s'agit d'un programme de six courts métrages proposant une immersion dans l'univers du vol libre. Pour les amateurs comme pour les curieux !

NO WAY
Jean Baptiste CHANDELIER, France
Un parapentiste s'amuse sur les routes mythiques des Hautes-Alpes…

DU VENT DANS LA GUEULE
Laurent ROUDNEFF, France
Arnaud est un amoureux des grands espaces. Quand il est victime, en 2019, d'un grave accident de parapente, sa vie prend un tournant radical. S'en suivent plusieurs années de parcours du combattant pour essayer de retrouver cette liberté et ce qui lui a le plus manqué : du vent dans la gueule.

THE GIRL THAT FOUND HAPPINESS
Timothy PARRANT, Espagne
« Combiner mes deux passions et suivre le chemin de la découverte de moi-même à travers une voltige. 5 mois de préparation, d'innombrables obstacles, des nuits blanches pour l'équipe et 12 kilos perdus pour moi. Cela en valait la peine ! » Daniela Dragan

FLYING BETWEEN GIANTS
Thomas De DORLODOT, Belgique
Tom de Dorlodot et Horacio Llorens partent explorer le glacier du Baltoro en parapente. Pendant plus de 30 jours ils tracent des lignes incroyables dans ce décors incroyable. Ils atteignent le K2 en vol et reviennent avec l'histoire exceptionnelle d'un vol mythique, le Grand Slam…

L'AIR DE RIEN
Gabriel HENOT-LEFEVRE, France
Dans un sanatorium en bord de mer, un vieil homme voit sa vie bousculée par l'arrivée d'une mouette qu'il va doucement apprivoiser. Le jour où celle-ci est blessée, l'homme va prendre soin d'elle et retrouver, pour un instant, son âme d'enfant.

MERCI SOLEIL
Franck MALLEUS, France
Un combo très efficace. Grâce à son vélo solaire, Franck parcourt les Alpes pour faire du Base Jump. Il voyage seul, mais il sera amené à faire de belles rencontres sur sa route. Une joyeuse aventure, pendant laquelle il aura assisté son ami Guillaume pendant la célèbre Bornes to fly. Humour et frissons garantis ! 31 jours, 17 sauts et 1700 km

DUMB MONEY

Craig GILLESPIE
USA 2023 1h45 **VOSTF**
avec Paul Dano, Shailene Woodley,
Seth Rogen, Pete Davidson,
Vincent D'Onofrio…
Scénario de Lauren Schuker Blum et Rebecca Angelo

On avait adoré *Moi Tonya* en 2017, Craig Gillespie récidive avec une nouvelle comédie qui réussit à rendre palpitante et émouvante une histoire qui a trouvé relativement peu d'échos en France mais qui a défrayé la chronique outre-atlantique. Il s'attache à rendre toute l'humanité des personnes impliquées, et Paul Dano campe avec brio Keith Gill, un de ces héros malgré eux qu'on trouvait dans le cinéma de Frank Capra.

Littéralement traduit par « argent stupide », *dumb money* est le nom donné par les gros bonnets de Wall Street aux petits porteurs et boursicoteurs de tous poils… tels ceux de « chaton rugissant », analyste financier amateur qui mena, à l'approche de Noël 2020, la révolte de plus de huit millions de manants, aidés à leur insu par la jeune pousse Robin des Bois des jumeaux de Menlo Park, à l'assaut des géants des fonds spéculatifs de Wall Street dans un pays dévasté par la pandémie. Ce pourrait être la réplique caricaturale à la Walt Disney d'un conte de Grimm si la multinationale n'était pas elle-même cotée en bourse (au passage, foi de « mulot affamé », avec Mickey qui vient de passer dans le domaine public, la cotation de la souris aux grandes oreilles ne vaudra bientôt plus tripette…).
C'est pourtant à peu de choses près ce qui s'est produit entre décembre 2020 et janvier 2021 et, ce qui rend cette histoire d'autant plus fascinante, c'est qu'on peut en remonter le fil en cherchant sur internet les vidéos des protagonistes (faites l'expérience après avoir vu le film, c'est sidérant, notamment les auditions au Congrès). C'est cette même fascination qui a poussé deux anciennes journalistes du Washington Post à commencer le scénario dès le mois d'avril 2021, adapté d'un livre pas encore écrit par Ben Mezrich (l'auteur de *The Social Network)* qui allait s'appeler *The Antisocial Network* et dont la MGM avait préempté les droits dès le mois de janvier, au plus fort de ce que l'on appelait déjà l'affaire GameStop. « C'est étrange de voir un film qui se déroule dans le monde réel. On était parfaitement au courant de ce qui se passait à mesure que les événements se déroulaient et qu'on voyait, stupéfaites, la situation dégénérer. »
Craig Gillespie n'était pas très au fait de ce qui se passait alors, mais son fils lui l'était, et c'est par son entremise qu'il avait alors vibré (et même misé…) avec les millions de personnes dans ce qui était une réplique du mouvement Occupy Wall Street, la première fois que des *dumb money* l'emportaient en se fédérant sur les réseaux sociaux contre les *big shots* de Wall Street.

Mais que s'est-il passé en fin de compte ?… Des fonds d'investissements sans scrupules (pléonasme) – dont Citadel, dirigé par l'hilarant bouffon joué par Seth Rogen – parient en 2020 sur la baisse du cours de l'action de la chaîne de magasins de jeux vidéo nommé GameStop, en empruntant des actifs non possédés pour les vendre ultérieurement à un prix inférieur, ça s'appelle des ventes à découvert (appelées aussi positions courtes), c'est de la spéculation grasse et juteuse, mais c'est risqué car exposé à une liquidation forcée des positions courtes *(short squeeze)* en cas de hausse rapide de la demande pour l'actif qui fait monter son cours jusqu'à l'infini (le fameux mot d'ordre « to the moon »). C'est justement ce qui est arrivé avec ces millions de personnes, les sans-grades et travailleurs essentiels qui ne jouaient pas forcément en bourse mais étaient en colère contre l'injustice incarnée par ces fonds prédateurs, colère sédimentée sur les crises récentes successives (subprimes, Occupy WallStreet, Covid19…). Ils se fédérèrent sur le forum *r/WallStreetBets* sur la plateforme Reddit, utilisèrent l'application RobbinHood pour leurs microtransactions, et c'est le streamer Keith Gill, alias *Roaring Kitty*, qui alluma la mèche d'un cours qui allait s'envoler jusqu'à faire tomber Citadel…
Une révolte ? Non, une Révolution !

NOUVELLE ANNÉE, LA FIN D'UN MONDE ?

Le croiriez-vous ? La bonne nouvelle – car il y en a une – est arrivée le 9 novembre dernier du Conseil d'État, qui a annulé le décret de dissolution du mouvement des Soulèvements de la terre. Pris en Conseil des ministres fin juin, le décret suivait de peu la tentative de requalification – ou plutôt de disqualification – par notre ministre de l'Intérieur, des mouvements de lutte environnementales, complaisamment décrits comme « écoterroristes ». Un contresens, puisque le « terrorisme écologique » existe bel et bien dans le code pénal : c'est l'introduction dans l'atmosphère, dans les sols ou dans les eaux d'« une substance de nature à mettre en péril la santé de l'homme ou des animaux ou le milieu naturel ». Tout le contraire, donc, des actions d'une violence somme toute mesurée, menées pour contrer ce terrorisme-là par des militants, des citoyens, d'abord préoccupés par le bien commun et guidés par l'urgence climatique.

L'arbrisseau de la bonne nouvelle du Conseil d'État ne masque certes pas la forêt des inquiétudes. Alors que l'énième COP (la 28e !) pour le climat vient de se refermer à Dubaï sur une énième prise de conscience ennuyée, suivie pour la énième fois d'une absence radicale de moyens pour mettre en œuvre un quelconque embryon de solution au dérèglement climatique mondial. Au passage la promesse de la France et de ses clients envisagent de tripler leur parc nucléaire en 20 ans (il n'y avait déjà pas assez d'eau cet été dans nos fleuves et nos rivières pour refroidir le parc actuel)… en attendant le prochain Fukushima ou le prochain Tchernobyl qui mettra tout le monde d'accord. Une flamme un peu vacillante, donc, que cette bonne nouvelle venue du Conseil d'État. Mais qui donne un soupçon d'espoir et rend aux citoyens quelques leviers d'action.

Extrait du communiqué des Soulèvements de la Terre :

Le Conseil d'État vient d'annuler le décret de dissolution des Soulèvements de la terre. C'est un sérieux revers pour le ministère de l'Intérieur. Cette victoire, c'est à vous que nous la devons. Aux 210 comités locaux qui ont fleuri depuis l'annonce de Darmanin, aux 150 000 personnes qui ont affirmé, « nous sommes tous les Soulèvements de la terre », aux 5 000 personnes qui ont déposé avec nous un recours juridique contre cette décision, au rapport de force sans précédent que nous avons instauré contre cette dissolution depuis 6 mois.

Elle vient appuyer ce que le mouvement démontre depuis 3 ans sur le terrain : nos actions de désobéissance directement impactantes sont à même de peser de tout leur poids sur le cours des événements ; nous pouvons nous défendre et l'emporter face à la répression d'État ; nous pourrons mettre à l'arrêt des projets dévastateurs et faire reculer des multinationales écocidaires. En utilisant l'argument de l'absence de proportionnalité entre les actions du mouvement et la violence d'une dissolution, le Conseil d'État confirme, à notre sens, l'idée que face au ravage des acteurs privés, de l'agriculture intensive, de l'accaparement de l'eau, nos modes d'actions puissent et doivent être considérés comme légitimes. Cette décision est porteuse d'espoirs pour la suite du nécessaire combat que nous devons mener face aux destructions en cours.

Le Conseil d'État a acté qu'on ne pouvait pas dissoudre un soulèvement.

lessoulevementsdelaterre.org

C'est un paradoxe. Chaque jour, les conséquences du dérèglement climatique et les atteintes à l'environnement sont de plus en plus visibles. Et pourtant, les écologistes qui lancent l'alerte depuis plusieurs décennies n'ont jamais autant été la cible d'actes de répression et de violence. (Greenpeace)

Extrait de l'appel de Greenpeace : est-ce un crime de défendre la planète ?

En France, pays démocratique, nous ne devrions pas nous exposer à une peine d'amende ou de prison parce que nous défendons la vie sur Terre.

Pourtant, les tentatives de dissuader Greenpeace se multiplient. De plus en plus de lois liberticides mettent en péril nos modes d'action et notre capacité à porter nos messages. C'est le cas de la loi « séparatisme », qui pourrait entraîner la dissolution de l'association ou la perte de notre agrément pour la protection de l'environnement, car nous prenons part à des actions de désobéissance civile. Nous observons également une hausse des procès intentés aux militants et militantes écologistes et à Greenpeace. Nous sommes profondément inquiets face aux menaces répétées qui pèsent sur notre liberté d'expression. Greenpeace assure chaque jour son rôle de contre-pouvoir pour défendre l'intérêt général contre les intérêts privés et économiques de certaines industries.

Attaque en justice de TotalEnergies en France (avril 2023), du fournisseur d'énergie ENI en Italie (juillet 2023) ou de Shell en Angleterre (novembre 2023)... Faudrait-il se satisfaire d'une société où des multinationales assignent en justice une organisation d'intérêt général, menaçant ainsi sa pérennité et sa capacité à lancer l'alerte ?

Si ces procédures visent à nous intimider, cela ne fonctionne pas. Nous ne nous tairons pas. Si l'on tente de nous museler, c'est bien la preuve que nous visons juste, la preuve que nos actions dérangent ces multinationales dans leur quête de profit, au détriment de la planète et de la nature. Face à ces menaces de plus en plus intenses, nous avons plus que jamais besoin de votre aide pour défendre la planète.

www.greenpeace.fr /repression-contre-les- militants-ecologistes-la-preuve-par-4/

PERFECT DAYS

Wim WENDERS
Japon 2023 1h59 **VOSTF**
avec Koji Yakusho, Min Tanaka,
Arisa Nakano, Tokio Emoto…
Scénario de Takuma Takasaki
et Wim Wenders

FESTIVAL DE CANNES 2023 : PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE POUR KOJI YAKUSHO

Enfin ! avons-nous envie de dire. C'est un retour en force que célèbre *Perfect days*, tellement Wim Wenders, le réalisateur allemand le plus inspiré, le plus adulé, semblait depuis une bonne décennie avoir définitivement tourné la page de la fiction. Réservant le meilleur de son art au service de documentaires sur les pas de Pina Bausch, Sebastião Salgado, plus récemment Anselm Kiefer, on avait presque perdu l'espoir de retrouver le merveilleux conteur d'*Au fil du temps*, d'*Alice dans les villes*, de *L'Ami américain* ou de *Paris, Texas*. Sonnez hautbois, résonnez musettes ! Le Wim Wenders renouvelé est arrivé ! Ramassant dans un même geste de cinéma ample et généreux la beauté épurée de son style documentaire et son écriture fine, délicate, et bienveillante – qui parvient à exprimer tant de subtilité en si peu de mots. Parole : épuré, un peu comme un haïku cinématographique, *Perfect days* est un de ses plus beaux films.
Et pourtant – c'est à partir d'un projet architectural rien moins que poétique, lancé par la municipalité de Tokyo et la proposition faite à Wenders de réaliser une série de courts métrages sur les sanisettes tokyoïtes que ce film formidable a vu le jour. Mystérieuse alchimie du film de commande qui se transforme en œuvre d'art… Ni une, ni deux, le réalisateur s'attache à décrire, le plus simplement du monde, le quotidien d'un homme qui nettoie ces toilettes publiques. Et la magie opère…

Wenders nous amène donc à suivre le quotidien quasi millimétré de Hirayama, cinquantenaire mutique mais pas muet, qu'interprète avec une intensité retenue et finalement bouleversante l'acteur Koji Yakusho, que l'on avait découvert, il y a pas mal d'années maintenant, dans les films de Shôhei Imamura : *L'Anguille* et *De l'eau tiède sous un pont rouge*. Hirayama est un homme de routine, une routine que Wenders ne va pas hésiter une seconde à mettre en scène. On découvre ainsi que notre héros se réveille chaque matin au son du frottement du balai que passe sur le trottoir, avec une ponctualité toute suisse, la cantonnière de service. Suit, immuablement, le pliage du futon, le brossage des dents et l'arrosage minutieux des pousses d'arbres qu'il récolte de temps à autre durant ses périples dans Tokyo. Enfin, avant de monter dans sa camionnette, il achète, dans un distributeur automatique, sa dose de café en canette métallique. Autre marotte de notre sympathique homme de ménage : il écoute de la musique sur son auto-radio qu'il alimente en cassettes de groupes des décennies 70 et 80. Et évidemment, parmi ses morceaux favoris, le mythique *Perfect day* de Lou Reed.

Aussi discret, aussi mystérieux soit-il, on ne peut qu'aimer cet homme qui nous entraîne dans son monde grâce à de petits riens qui prennent une importance capitale : regarder le soleil briller dans les feuilles des arbres, aller chercher un livre à la librairie, laver son linge au lavomatic ou se rendre aux bains publics. Et puis, dans ce quotidien que rien ne semble pouvoir bouleverser, des petits imprévus, des contretemps vont pourtant obliger Hirayama à s'ouvrir aux autres – et à nous, spectateurs, et nous faire entrevoir ce qui lui a fait préférer la solitude et apprécier la poésie des moments les plus simples de l'existence.
Perfect days est un film en état de grâce, zen et lumineux, sur les infimes bonheurs de la vie quotidienne, qui parlera à chacun et qui invite à ne surtout pas négliger les petits riens qui font du bien…

Le temps d'aimer

Katell QUILLEVERE
France 2023 2h05
avec Anaïs Demoustier, Vincent Lacoste, Paul Beaurepaire, Morgan Bailey…
Scénario de Katell Quillevere et Gilles Taurand

FESTIVAL DU FILM FRANCOPHONE D'ANGOULÊME 2023 : GRAND PRIX DU MEILLEUR FILM – PRIX DU MEILLEUR ACTEUR À VINCENT LACOSTE

Le Temps d'aimer est le quatrième film de la talentueuse Katell Quillévéré, après les très remarqués (et programmés chez nous) *Un poison violent* (2010), *Suzanne* (2013) et *Réparer les vivants* (2016). Un bouleversant film romanesque, avec Anaïs Demoustier et Vincent Lacoste en amants qui vont tenter de se réparer l'un l'autre.
Anaïs Demoustier y tient le rôle d'une femme qui a été tondue après la Seconde Guerre mondiale pour avoir vécu une aventure avec un soldat allemand dont elle attend un bébé. Une blessure indélébile, une honte au fer rouge que la rencontre avec son (futur) mari parviendra sinon à atténuer, du moins à mettre en sourdine. Ce dernier, interprété par Vincent Lacoste, porte en lui-même une autre honte, un secret que le film révélera de manière graduelle.

Ces deux-là vont s'aimer durant une vingtaine d'années, prenant conscience de la nature complexe qui les unit. Complexité que les deux acteurs servent avec raffinement et grande délicatesse. Au même titre que la réalisatrice qui, sans la négliger, tient à bonne distance la dimension mélodramatique de son histoire – elle est inspirée de celle de sa grand-mère. Grâce, en partie, au dynamisme de la mise en scène, un art maîtrisé de l'ellipse et un traitement subtil, quasi impressionniste, des époques traversées.

D'abord, en noir et blanc, des images d'archives : la France en ruine, l'arrivée des Américains dans les villes et villages, les femmes traînées sur les places publiques pour être tondues et marquées sur le front, à la peinture noire, d'une croix gammée.
Pour Madeleine, ce sera sur son ventre rond. Deux ans plus tard, on la retrouve loin de la maison familiale, en Bretagne, où elle est serveuse dans un hôtel-restaurant et mère d'un petit garçon qu'elle élève seule et pour lequel elle éprouve peu d'affection.
C'est là qu'un été elle fait la rencontre de François, issu d'une famille nantie, étudiant en archéologie, cultivé, claudiquant en raison d'une poliomyélite contractée à l'adolescence, d'un charme fou. Elle lui confie son passé. Sur le sien, il consent tout juste à avouer une récente rupture. Chacun acceptant les zones d'ombre de l'autre se laisse embarquer par cet amour inespéré, promesse d'un nouvel horizon. Ils se marient, poursuivent leur route, qui va les mener d'abord à Châteauroux, où est installée une base de GI. Soit l'assurance d'une indéfectible et festive clientèle pour le club que Madeleine et François ont décidé de prendre en gérance. Puis, à Paris, où la vie s'embourgeoisera, lui est devenu professeur, elle occupée à rien.

Sur cette trame romanesque, Katell Quillévéré construit un drame intime dont la densité grandissante vient assombrir le récit. Sans jamais parvenir cependant à séparer les deux amants… Tous les deux, exclus d'une société les condamnant chacun – lui à cause du secret qu'on évoquait plus haut –, consolideront à travers leur fragilité et leurs failles communes des liens qui donneront un sens profond à leur histoire.
À travers ces deux personnages dont elle suit les pas avec la minutie d'une portraitiste, la cinéaste trouve un ancrage à la question que pose son film. Qu'est-ce qui initie, fabrique et fait perdurer un couple ? Dans *Le Temps d'aimer*, Madeleine et François se réparent l'un l'autre, chacun trouvant dans leur union une respectabilité que la société leur interdit. Le propos s'échafaude ainsi par petites touches, au fil d'épisodes contrastés qui tissent une toile romanesque à laquelle Katell Quillévéré adjoint une modernité stimulante. Et, dans tous les sens du terme, bouleversante. (V. Cauhapé, *Le Monde)*

WINTER BREAK

(THE HOLDOVERS)

Alexander PAYNE
USA 2023 2h13 **VOSTF**
avec Paul Giamatti, Dominic Sessa,
Da'Vine Joy Randolph, Carrie Preston…
Scénario de David Hemingson

Si *Winter break* était une chanson, elle serait de celles qui se jouent les soirs d'hiver au coin du feu. Comme une mélodie folk, évoquant avec déférence le répertoire seventies, adaptée en quelques arrangements efficaces et la conviction que la sincérité du propos et le soin de l'exécution sauront toucher le cœur de l'auditoire. Et, de fait, cette comédie douce d'Alexander Payne séduit en toute simplicité avec son trio de personnages mal assortis, contraints de passer ensemble les fêtes de Noël de l'année 1970. Avec son image pellicule et sa bande-son vintage, *Winter break* reprend tout des codes de l'époque mais réserve surtout quelques belles interactions humaines entre un vieux prof renfrogné, un lycéen aussi malin qu'indiscipliné et une cuisinière endeuillée. Si le film semble d'abord se lover dans les tons neigeux d'une petite morosité hivernale, c'est pour mieux révéler un intérieur vif et généreux avec pour thème principal la croisée inattendue de gens seuls que rien ne devait réunir et qui, chemin faisant, finiront par laisser une marque indélébile les uns sur les autres.

Nous sommes en décembre 1970, dans un internat privé pour garçons de Nouvelle-Angleterre, au nord-est des États-Unis. Les hivers sont rudes et les pensionnaires n'ont qu'une hâte : retrouver leur famille et se faire gâter pour les fêtes. Mais cela, Paul Hunham (interprété par l'excellent Paul Giamatti), en sa qualité de professeur de civilisations anciennes, titulaire depuis des lustres, n'en a que faire. Lui-même sans famille, il se pourrait même qu'il éprouve un petit plaisir – perceptible dans son regard tronqué par un œil de verre – à remettre aux étudiants leurs copies, majoritairement désastreuses, à la veille de leurs retrouvailles avec leurs parents. Hunham applique le programme, aucune requête ne l'atteint : ni les râleries des élèves, ni les demandes du Directeur de traiter avec clémence les descendants de familles fortunées ou les fils de sénateurs. Tout cela ne vaut pas à Hunham l'amour de ses confrères et c'est sans surprise que tombe sur lui l'astreinte de devoir assurer la permanence au lycée pendant la trêve hivernale. Et accessoirement de veiller sur les quelques élèves sans solution pour les fêtes. Ils sont quatre dans ce cas et Hunham entend bien les mener à la baguette avec, vous l'imaginez, un programme studieux des plus réjouissants… Trois d'entre eux trouvent rapidement le moyen de décamper et il n'en reste bientôt plus qu'un : Angus Tully, que sa mère a lâchement laissé là au dernier moment pour s'offrir une lune de miel avec son nouveau mari. Épanouissante situation familiale qui, on le sent, affecte Angus au plus profond et provoque en lui une rage qui ne tarde pas à exploser sur la carapace de Hunham. Avec l'entremise de la cuisinière Mary, Afro-américaine qui a récemment perdu son fils au Vietnam (on est en 1970…), Paul Hunham va peu à peu infléchir son austérité, découvrir en Angus un jeune homme bien plus intelligent qu'il ne le pensait et s'enquérir des raisons qui empêchent ce gamin de se sentir mieux dans sa peau…

Le Prof, l'Élève et la Cuisinière : drôle de trinité pour un Noël pas comme les autres. Alexander Payne sait nous les rendre particulièrement attachants grâce à un humour toujours doux et un sens savoureux des dialogues. Lors d'une virée à Boston, leur aventure prendra l'allure d'un petit road-movie initiatique, soufflant sur le film un air nostalgique. Comme si Payne trouvait dans ce récit quelque chose d'intime et prenait soin de porter un regard tendre sur ces personnages, chacun à leur façon en marge. Avec la croyance que des rencontres faites de petits riens, si elles ne sauraient changer le monde, peuvent parfois bouleverser des vies.

PROGRAMME

Utopia Sainte Bernadette. 3 salles. 5 Avenue du Docteur Pezet.
Tram ligne 1, Arrêt Saint Eloi.
Pas de parking attitré au cinéma, places dans les rues autour de la fac. L'heure indiquée est celle du début du film et nous ne laissons pas entrer les retardataires. Bons films !!!

ANATOMIE D'UNE CHUTE
du 17/01 au 20/02

BONNARD PIERRE ET MARTHE
du 31/01 au 20/02

CAPTIVES
à partir du 14/02

LA CHIMÈRE
du 17/01 au 23/01

LES COLONS
du 17/01 au 6/02

DREAM SCENARIO
du 17/01 au 30/01

DUMB MONEY
du 17/01 au 30/01

ELAHA
du 7/02 au 20/02

LA FILLE DE SON PÈRE
du 17/01 au 30/01

LA GRÂCE
du 24/01 au 20/02

LES HARMONIES WERCKMEISTER
du 7/02 au 20/02

L'INNOCENCE
du 17/01 au 6/02

JEUNESSE
du 24/01 au 13/02

LE LIMIER
du 17/01 au 13/02

MAKING OF
du 7/02 au 20/02

MAY DECEMBER
à partir du 14/02

MOI CAPITAINE
du 24/01 au 13/02

PAST LIVES
du 17/01 au 30/01

PAUVRES CRÉATURES
du 7/02 au 20/02

PERFECT DAYS
du 17/01 au 30/01

PRISCILLA
du 31/01 au 20/02

SCRAPPER
du 17/01 au 6/02

SI SEULEMENT JE POUVAIS HIBERNER
du 31/01 au 20/02

LE TEMPS D'AIMER
du 17/01 au 23/01

THEY SHOT PIANO PLAYER
du 31/01 au 20/02

UN SILENCE
du 31/01 au 20/02

UNDERGROUND
du 7/02 au 20/02
Version longue inédite
le samedi 10/02 à 18h

WINTER BREAK
du 17/01 au 30/01

LE CINÉ DES ENFANTS

BON VOYAGE DIMITRI
du 17/01 au 6/02

LES PETITS SINGULIERS
du 7/02 au 20/02

SIROCCO
du 17/01 au 6/02

LES TOUTES PETITES CRÉATURES
du 7/02 au 20/02
Ciné goûter le 7/02 à 16h

Rétrospective VECCHIALI

CORPS À COEUR
du 17/01 au 06/02

EN HAUT DES MARCHES
du 17/01 au 06/02

LE CAFÉ DES JULES
du 7/02 au 20/02

ONCE MORE (ENCORE)
du 7/02 au 20/02

ROSA LA ROSE, FILLE PUBLIQUE
du 17/01 au 06/02 au 20/02

RENCONTRES, DEBATS

Séance OBLIK
SORCERER
Mercredi 17/01 à 20h

TOGOLAND-PROJECTIONS
Jeudi 18/01 à 18h45

LA NUIT DES ICARES
Vendredi 19/01 à 20h

THE SOILED DOVES OF TIJUANA
Samedi 20/01 à 20h

TV SERRANA ciné-brunch
Dimanche 21/01à 11h

AU CLEMENCEAU
Lundi 22/01 à 20h15

À PEINE J'OUVRE LES YEUX
Mercredi 24/01 à 14h

THE WANDERING EARTH 2
Jeudi 25 /01 à 20h

ciné-concert
FINIS TERRAE
Vendredi 26/01 à 20h

YALLAH GAZA
Jeudi 1/02 et jeudi 15/02 à 20h

LE TANGO DE SATAN
Samedi 3/02 à14h30

cycle CINÉ CAMPUS
CAPTAIN FANTASTIC
Lundi 5/02 à 20h

LES 3 FANTASTIQUES
Mardi 6/02 à 20h

LES HARMONIES WERCKMEISTER
Mercredi 7/02 à 20h30

NOUS N'AVONS PAS PEUR DES RUINES
Jeudi 8/02 à 20h.

CHIEN DE LA CASSE
Lundi 12/02 à 16h

QUAND JE NE DORS PAS
Lun 12/02 à 20h carte blanche à J.B.Durand

Cycle BLACK LIVES MATTER
DETROIT
Mardi 13/02 à 20h

MOURIR À IBIZA
mardi 13/02 à 20h
ACID pop

LA PART DES AUTRES
vendredi 16/02 à 20h

10 COMMANDEMENTS UTOPIA

1. **Les films commencent à l'heure indiquée** dans les grilles, nous n'acceptons pas les retardataires.
2. Les billets sont vendus pour une entrée immédiate dans la salle **(pour les spectateurs présents)**.
3. Nous vous remercions d'**éteindre vos téléphones** dans la salle (à coups de marteaux au besoin).
4. Nous vous remercions de ne faire entrer **ni nourriture ni de boissons dans les salles**.
5. **Pas de tarifs réduits catégoriels**, nous nous efforçons de maintenir le prix d'entrée le plus bas possible, pour tous. **Nous acceptons les places YOOT** pour les étudiants (voir auprès du Crous).
6. Sauf pour les **-14 ans** et les films vraiment très courts (moins de 45mn) : **4€**.
7. Premières séances de la journée, **« happy hours » du cinéma : 4€ pour tous**.
8. **Les carnets de 10 entrées à 50€** sont valables à toutes les séances, ne sont ni nominatifs ni limités dans le temps. Et sont acceptés dans les autres Utopia de France.
9. Règlement en chèques, espèces, et CB en caisse (pas de réservations).
10. **Les séances « Bébé »** dans les grilles de programmation sont accessibles aux parents accompagnés de leur(s) nourrisson(s). On baisse un peu le son, les autres spectateurs sont prévenus de la présence dans la salle des marmots qui, parfois, babillent doucement dans les bras de leurs géniteurs.

MERCREDI 17 JANVIER	12H00 WINTER BREAK	14H30 L'INNOCENCE	16H50 BON VOYAGE DIMITRI !	18H00 LA FILLE DE SON PÈRE	20H00 Oblik **SORCERER**	
	12H05 LES COLONS	14H00 Vecchiali EN HAUT DES MARCHES	15H50 PAST LIVES	17H50 SCRAPPER	19H30 LE LIMIER	
	12H00 LE TEMPS D'AIMER	14H20 PERFECT DAYS	16H35 SIROCCO	18H10 Vecchiali CORPS A COEUR	20H30 DREAM SCENARIO	
JEUDI 18 JANVIER			15H00 SCRAPPER	16H40 DREAM SCENARIO	18H45 **TOGOLAND PROJECTIONS**	
			15H30 LE LIMIER	18H10 WINTER BREAK	20H40 LA FILLE DE SON PÈRE	
			15H50 PAST LIVES	17H50 LA CHIMÈRE	20H20 PERFECT DAYS	
VENDREDI 19 JANVIER	12H00 Vecchiali ROSA...FILLE PUBLIQUE	13H45 LES COLONS	15H40 LE TEMPS D'AIMER	18H00 SCRAPPER	20H00 **LA NUIT DES ICARES**	
	12H05 PERFECT DAYS	14H25 PAST LIVES	16H25 WINTER BREAK	18H55 LA FILLE DE SON PÈRE	20H40 DREAM SCENARIO	
	11H50 LE LIMIER	14H20 L'INNOCENCE	16H40 DUMB MONEY	18H40 LES COLONS	20H35 LA CHIMÈRE	
SAMEDI 20 JANVIER	12H00 LES COLONS	13H55 PERFECT DAYS	16H10 SIROCCO	17H45 DREAM SCENARIO	20H00 **THE SOILED DOVES OF TIJUANA**	
	11H50 L'INNOCENCE	14H10 WINTER BREAK	16H40 BON VOYAGE DIMITRI !	17H40 LA FILLE DE SON PÈRE	19H30 DUMB MONEY	21H30 L'INNOCENCE
	12H10 LA CHIMÈRE	14H40 PAST LIVES	16H45 Vecchiali CORPS A COEUR		19H10 SCRAPPER	20H50 LE LIMIER
DIMANCHE 21 JANVIER	11H00 Ciné-brunch **TV SERRANA**	14H00 LA FILLE DE SON PÈRE	15H45 DREAM SCENARIO	17H40 DUMB MONEY	19H40 L'INNOCENCE	
	11H20 WINTER BREAK	13H50 LES COLONS	15H50 SIROCCO	17H25 LE TEMPS D'AIMER	19H45 PAST LIVES	
	11H30 ANATOMIE D'1 CHUTE	14H15 SCRAPPER	16H00 BON VOYAGE DIMITRI !	17H00 SCRAPPER	19H00 LE LIMIER	
LUNDI 22 JANVIER	12H00 SCRAPPER	13H40 DREAM SCENARIO	15H35 DUMB MONEY	17H35 LA CHIMÈRE	20H15 **AU CLEMENCEAU**	
	12H05 PERFECT DAYS	14H20 L'INNOCENCE	16H40 LE LIMIER	19H15 SCRAPPER	21H00 Vecchiali ROSA...FILLE PUBLIQUE	
	12H10 LA FILLE DE SON PÈRE	13H55 LE TEMPS D'AIMER	16H15 LES COLONS	18H10 LA CHIMÈRE	20H40 WINTER BREAK	
MARDI 23 JANVIER	12H00 LE LIMIER	14H35 bébé SCRAPPER	16H15 WINTER BREAK	18H45 LES COLONS	20H40 PAST LIVES	
	12H05 DREAM SCENARIO	14H00 L'INNOCENCE	16H20 LA CHIMÈRE (D)	18H50 SCRAPPER	20H30 DUMB MONEY	
	12H10 PERFECT DAYS	14H25 LE TEMPS D'AIMER (D)	16H45 Vecchiali EN HAUT DES MARCHES	18H35 LA FILLE DE SON PÈRE	20H20 LA CHIMÈRE	

Les tarifs à Utopia : pour les moins de 14 ans, tarif unique 4€ pour tous les films.
1re séances de la journée : 4€. Puis **6,50€** ou **abonnements : 50€** les 10 places, abonnez-vous, c'est non daté, non nominatif et utilisable dans tous les Utopia ! Utopia est partenaire du **YOOT** (étudiants) et du **Pass Culture**.

MERCREDI 24 JANVIER	12H00 L'INNOCENCE	14H20 **À PEINE J'OUVRE...**	16H20 SCRAPPER	18H00 PERFECT DAYS	20H15 MOI CAPITAINE	
	12H00 PAST LIVES	14H05 WINTER BREAK	16H35 BON VOYAGE DIMITRI !	17H40 LA FILLE DE SON PÈRE	19H30 LA GRÂCE	
	12H05 DREAM SCENARIO	14H00 DUMB MONEY	16H00 SIROCCO	17H35 LE LIMIER	20H10 Vecchiali ROSA...FILLE PUBLIQUE	
JEUDI 25 JANVIER			15H35 LES COLONS	17H30 LA GRÂCE	20H00 Liu Cixin **THE WANDERING EARTH 2**	
			16H00 LE LIMIER	18H35 SCRAPPER	20H20 MOI CAPITAINE	
			15H50 Vecchiali EN HAUT DES MARCHES	17H40 DUMB MONEY	19H40 L'INNOCENCE	
VENDREDI 26 JANVIER	11H45 LA GRÂCE	14H00 PAST LIVES	16H00 JEUNESSE		20H00 Ciné-concert **FINIS TERRAE**	
	12H00 WINTER BREAK	14H30 SCRAPPER	16H10 L'INNOCENCE	18H30 PERFECT DAYS	20H45 MOI CAPITAINE	
	11H50 LE LIMIER	14H25 LA FILLE DE SON PÈRE	16H15 DUMB MONEY	18H15 LES COLONS	20H10 LA GRÂCE	
SAMEDI 27 JANVIER	11H00 LES COLONS	13H00 LE LIMIER	15H35 SIROCCO	17H10 LA GRÂCE	19H25 MOI CAPITAINE	21H45 DREAM SCENARIO
	11H05 LA FILLE DE SON PÈRE	12H50 WINTER BREAK	15H20 BON VOYAGE DIMITRI !	16H20 JEUNESSE	20H10 L'INNOCENCE	22H30 PAST LIVES
	11H10 LA GRÂCE	13H25 DREAM SCENARIO	15H20 DUMB MONEY	17H20 PERFECT DAYS	19H35 SCRAPPER	21H15 Vecchiali EN HAUT DES MARCHES
DIMANCHE 28 JANVIER	11H00 PAST LIVES	13H00 L'INNOCENCE	15H20 BON VOYAGE DIMITRI !	16H20 MOI CAPITAINE	18H45 PERFECT DAYS	21H00 DREAM SCENARIO
	11H00 LA GRÂCE	13H15 JEUNESSE	17H05 SIROCCO		18H40 LA GRÂCE	20H55 WINTER BREAK
	11H05 ANATOMIE D'1 CHUTE	13H50 SCRAPPER	15H30 LA FILLE DE SON PÈRE	17H15 LES COLONS	19H10 Vecchiali CORPS A COEUR	21H30 DUMB MONEY (D)

LUNDI 29 JANVIER	12H00 JEUNESSE		15H50 PERFECT DAYS	18H05 L'INNOCENCE	20H30 PAST LIVES	
	11H55 MOI CAPITAINE	14H15 bébé LA GRÂCE	16H30 SCRAPPER	18H10 WINTER BREAK	20H40 LA GRÂCE	
	12H05 Vecchiali CORPS A COEUR	14H25 LA FILLE DE SON PÈRE	16H15 LE LIMIER	18H50 LES COLONS	20H45 DREAM SCENARIO	
MARDI 30 JANVIER	12H05 SCRAPPER	13H45 PAST LIVES (D)	15H45 L'INNOCENCE	18H05 LA GRÂCE	20H20 MOI CAPITAINE	
	12H10 LA GRÂCE	14H30 PERFECT DAYS (D)	16H45 WINTER BREAK (D)		19H15 JEUNESSE	
	12H00 Vecchiali ROSA...FILLE PUBLIQUE	13H50 LE LIMIER	16H25 DREAM SCENARIO (D)	18H20 (D) LA FILLE DE SON PÈRE	20H10 LES COLONS	

Pour vous aider à nous rejoindre pendant les travaux, la TAM vous informe sur les perturbations de son réseau sur tram5-montpellier3m.fr

MERCREDI 31 JANVIER	11H55 BONNARD P. ET M.	14H15 MOI CAPITAINE	16H40 SIROCCO	18H15 THEY SHOT PIANO...	20H15 PRISCILLA	
	11H50 LE LIMIER	14H25 L'INNOCENCE	16H45 BON VOYAGE DIMITRI	17H50 UN SILENCE	19H45 LA GRÂCE	
	12H05 LA GRÂCE	14H20 JEUNESSE		18H10 SI SEULEMENT JE ...	20H05 Vecchiali CORPS A CŒUR	
JEUDI 1er FÉVRIER			15H15 BONNARD P. ET M.	17H35 PRISCILLA	20H00 **YALLAH GAZA**	
			15H40 MOI CAPITAINE	18H00 LA GRÂCE	20H20 THEY SHOT PIANO...	
			15H45 LES COLONS	17H40 SI SEULEMENT JE ...	19H35 UN SILENCE	
VENDREDI 2 FÉVRIER	12H00 MOI CAPITAINE	14H20 BONNARD P. ET M.	16H40 SCRAPPER	18H20 THEY SHOT PIANO...	20H20 PRISCILLA	
	11H30 JEUNESSE	15H20 Vecchiali ROSA...FILLE PUBLIQUE	17H00 LES COLONS	18H55 UN SILENCE	20H50 LA GRÂCE	
	11H45 THEY SHOT PIANO...	13H45 L'INNOCENCE	16H10 LE LIMIER	18H45 Vecchiali EN HAUT DES MARCHES	20H35 SI SEULEMENT JE ...	
SAMEDI 3 FÉVRIER	12H00 LA GRÂCE	14H15 SI SEULEMENT JE ...	16H10 BON VOYAGE DIMITRI	17H15 LA GRÂCE	19H30 THEY SHOT PIANO...	21H30 PRISCILLA
	11H00 UN SILENCE	12H55 SCRAPPER	14H30 **LE TANGO DE SATAN**			
	11H15 ANATOMIE D'1 CHUTE	14H00 THEY SHOT PIANO...	16H00 SIROCCO	17H35 JEUNESSE		21H25 BONNARD P. ET M.
DIMANCHE 4 FÉVRIER	11H00 THEY SHOT PIANO...	13H00 UN SILENCE	15H00 PRISCILLA	17H10 LA GRÂCE	19H30 BONNARD P. ET M.	
	11H10 LA GRÂCE	13H25 SI SEULEMENT JE ...	15H20 SIROCCO (D)	16H55 THEY SHOT PIANO...	19H00 MOI CAPITAINE	
	11H20 L'INNOCENCE	13H45 SCRAPPER	15H30 (D) BON VOYAGE DIMITRI !	16H40 LE LIMIER	19H20 LES COLONS	
LUNDI 5 FÉVRIER		14H00 LES COLONS	15H55 SI SEULEMENT JE ...	17H50 UN SILENCE	20H00 Ciné-campus **CAPTAIN FANTASTIC**	
	11H45 MOI CAPITAINE	14H05 bébé BONNARD P. ET M.	16H25 LA GRÂCE	18H40 PRISCILLA	20H50 THEY SHOT PIANO...	
	12H00 Vecchiali (D) EN HAUT DES MARCHES	13H50 LE LIMIER	16H25 L'INNOCENCE	18H45 MOI CAPITAINE	21H05 Vecchiali (D) ROSA...FILLE PUBLIQUE	
MARDI 6 FÉVRIER	11H50 PRISCILLA	14H00 BONNARD P. ET M.	16H20 SCRAPPER (D)	18H00 SI SEULEMENT JE ...	20H00 **LES 3 FANTASTIQUES**	
	12H05 MOI CAPITAINE	14H25 LES COLONS (D)	16H20 L'INNOCENCE (D)	18H45 THEY SHOT PIANO...	20H45 UN SILENCE	
	12H00 Vecchiali CORPS A CŒUR (D)	14H20 LE LIMIER	16H55 JEUNESSE		20H45 LA GRÂCE	

Les séances « Bébé » dans les grilles de programmation sont accessibles aux parents accompagnés de leur(s) nourrisson(s). On baisse un peu le son, les autres spectateurs sont prévenus de la présence dans la salle des marmots qui, parfois, babillent doucement dans les bras de leurs géniteurs.

MERCREDI 7 FÉVRIER	11H35 MAKING OF	13H45 LA GRÂCE	16H00 TOUTES PETITES...	18H30 Vecchiali ONCE MORE	20H30 **LES HARMONIES WERCKMEISTER**	
	11H30 UNDERGROUND	14H35 THEY SHOT THE PIANO...	16H35 LES PETITS SINGULIERS	17H50 ELAHA	20H00 PAUVRES CRÉATURES	
	11H40 MOI CAPITAINE	14H00 UN SILENCE	15H55 SI SEULEMENT JE...	17H55 BONNARD P. ET M.	20H15 PRISCILLA	
JEUDI 8 FÉVRIER		13H40 UN SILENCE	15H35 THEY SHOT THE PIANO...	17H35 MAKING OF	20H00 **NOUS N'AVONS PAS PEUR DES RUINES**	
		13H45 bébé PRISCILLA	15H55 ELAHA	18H05 LA GRÂCE	20H20 PAUVRES CRÉATURES	
		13H50 SI SEULEMENT JE...	15H45 UNDERGROUND	18H50 MOI CAPITAINE	21H10 Vecchiali LE CAFE DES JULES	

VENDREDI 9 FÉVRIER	11H00 MOI CAPITAINE	13H20 UN SILENCE	15H15 ELAHA	17H30 THEY SHOT THE PIANO…	19H30 MAKING OF	21H40 PAUVRES CRÉATURES
	11H30 PRISCILLA	13H45 BONNARD P. ET M.	16H10 LA GRÂCE	18H30 PRISCILLA		21H00 ELAHA
	11H15 SI SEULEMENT JE…	13H15 LE LIMIER	15H50 PAUVRES CRÉATURES	18H25 UN SILENCE	20H20 Vecchiali ONCE MORE	22H00 LA GRÂCE
SAMEDI 10 FÉVRIER	11H15 PRISCILLA	13H25 PAUVRES CRÉATURES	16H00 LES PETITS SINGULIERS	17H10 Vecchiali LE CAFE DES JULES	18H30 MAKING OF	20H40 PAUVRES CRÉATURES
	11H00 ELAHA	13H10 JEUNESSE		17H00 TOUTES PETITES…	18H00 **UNDERGROUND XL**	
	11H10 MOI CAPITAINE	13H30 SI SEULEMENT JE…	15H30 BONNARD P. ET M.		17H50 LES HARMONIES W…	20H50 ELAHA
DIMANCHE 11 FÉVRIER	11H00 BONNARD P. ET M.	13H20 SI SEULEMENT JE…	15H15 MAKING OF	17H25 PAUVRES CRÉATURES	20H00 THEY SHOT THE PIANO…	
	11H05 LA GRÂCE	13H25 MOI CAPITAINE	15H45 TOUTES PETITES…	16H40 JEUNESSE (D)	20H30 ELAHA	
	11H10 THEY SHOT THE PIANO…	13H10 ELAHA	15H20 LES PETITS SINGULIERS	16H30 UNDERGROUND	19H40 LE LIMIER	
LUNDI 12 FÉVRIER	11H45 THEY SHOT THE PIANO…	13H45 MAKING OF		16H00 **CHIEN DE LA CASSE**	20H00 **QUAND JE NE DORS PAS**	
	11H15 PAUVRES CRÉATURES	13H50 Vecchiali LE CAFE DES JULES	15H15 TOUTES PETITES…	16H10 LA GRÂCE	18H25 PAUVRES CRÉATURES	21H00 ELAHA
	11H00 UN SILENCE	13H00 BONNARD P. ET M.	15H20 LES PETITS SINGULIERS	16H30 PRISCILLA	18H40 LE LIMIER	21H15 THEY SHOT THE PIANO…
MARDI 13 FÉVRIER	11H45 LES HARMONIES W…	14H45 SI SEULEMENT JE…	16H40 LES PETITS SINGULIERS	17H45 UN SILENCE	20H00 ACID pop **MOURIR A IBIZA**	
	12H00 Vecchiali ONCE MORE	13H40 LA GRÂCE	16H00 TOUTES PETITES…	17H10 BONNARD P. ET M.	20H00 Black lives matter **DETROIT**	
	11H30 ELAHA	13H40 LE LIMIER (D)	16H15 MAKING OF	18H30 THEY SHOT THE PIANO…	20H30 PAUVRES CRÉATURES	

Retrouvez nous sur Facebook Utopia Montpellier-Sainte Bernadette et Instagram @utopia_montpellier

MERCREDI 14 FÉVRIER	12H00 ELAHA	14H10 BONNARD P. ET M.	16H30 LES PETITS SINGULIERS	17H35 PAUVRES CRÉATURES	20H10 MAY DECEMBER	
	12H05 THEY SHOT THE PIANO…	14H05 PRISCILLA	16H15 TOUTES PETITES…	17H10 MOI CAPITAINE	19H30 CAPTIVES	
	11H40 SI SEULEMENT JE…	13H35 UN SILENCE	15H30 LA GRÂCE	17H45 UNDERGROUND	20H50 MAKING OF	
JEUDI 15 FÉVRIER		15H30 MAKING OF		17H40 CAPTIVES	20H00 **YALLAH GAZA**	
		15H45 LES PETITS SINGULIERS	16H50 TOUTES PETITES…	17H50 PAUVRES CRÉATURES	20H25 MAY DECEMBER	
		15H00 LA GRÂCE	17H15 Vecchiali LE CAFE DES JULES	18H35 ELAHA	20H45 THEY SHOT THE PIANO…	
VENDREDI 16 FÉVRIER	12H00 MAKING OF	14H10 MAY DECEMBER	16H25 LES PETITS SINGULIERS	17H30 ELAHA	20H00 **LA PART DES AUTRES**	
	11H55 BONNARD P. ET M.	14H15 bébé THEY SHOT THE PIANO…	16H15 TOUTES PETITES…	17H10 CAPTIVES	19H30 MAY DECEMBER	
	11H50 PRISCILLA	14H00 UN SILENCE	16H00 Vecchiali LE CAFE DES JULES	17H20 UNDERGROUND	20H30 PAUVRES CRÉATURES	
SAMEDI 17 FÉVRIER	11H00 LA GRÂCE	13H15 MOI CAPITAINE	15H35 LES PETITS SINGULIERS	16H40 ELAHA	18H50 MAY DECEMBER	21H00 PAUVRES CRÉATURES
	11H10 Vecchiali ONCE MORE	12H50 MAY DECEMBER	15H10 TOUTES PETITES…	16H10 THEY SHOT THE PIANO…	18H10 CAPTIVES	20H30 PRISCILLA
	11H00 LES HARMONIES	14H00 BONNARD P. ET M.		16H20 UN SILENCE	18H15 SI SEULEMENT JE…	20H10 UNDERGROUND
DIMANCHE 18 FÉVRIER	11H30 PAUVRES CRÉATURES	14H05 CAPTIVES	16H10 LES PETITS SINGULIERS	17H15 MAY DECEMBER	19H30 PRISCILLA	
	11H20 THEY SHOT THE PIANO…	13H20 ELAHA	15H30 BONNARD P. ET M.	17H50 MAKING OF	20H00 UN SILENCE	
	11H25 ANATOMIE D'1 CHUTE (D)	14H10 MOI CAPITAINE (D)	16H30 TOUTES PETITES…	17H30 SI SEULEMENT JE…	19H45 LA GRÂCE	
LUNDI 19 FÉVRIER	12H00 MAKING OF	14H10 MAY DECEMBER	16H25 LES PETITS SINGULIERS	17H30 BONNARD P. ET M.	20H10 CAPTIVES	
	12H05 UN SILENCE (D)	14H00 THEY SHOT THE PIANO…	16H00 TOUTES PETITES…	17H00 LES HARMONIES	20H00 PAUVRES CRÉATURES	
	11H45 LA GRÂCE (D)	14H00 Vecchiali ONCE MORE	15H40 UNDERGROUND (D)	18H45 SI SEULEMENT JE…	20H40 ELAHA	
MARDI 20 FÉVRIER	12H00 MAY DECEMBER	14H15 PAUVRES CRÉATURES	16H50 PETITS SINGULIERS (D)	18H00 MAY DECEMBER	20H15 THEY SHOT PIANO… (D)	
	12H05 CAPTIVES	14H10 MAKING OF	16H20 TOUTES PETITES… (D)	17H15 PRISCILLA (D)	19H40 ELAHA	
	11H50 SI SEULEMENT JE… (D)	13H45 Vecchiali ONCE MORE (D)	15H30 LES HARMONIES (D)	18H30 Vecchiali LE CAFE DES JULES (D)	19H50 BONNARD P. ET M. (D)	

Séance unique le lundi 22 janvier à 20h15, suivie d'une discussion en présence de **Xavier Gayan**, réalisateur, et **Robert Bres**, psychiatre et fondateur de la **Maison des Adolescents 34**.

AU CLÉMENCEAU

Xavier GAYAN
France 2023 1h26

Les propos authentiques de tous les protagonistes sur le monde sont sans fioriture. Des mots puissants reviennent, la famille, la solitude, la maladie, la différence et toute la nécessité de les réunir pour faire un peuple. Pas le peuple confondu à la foule, mais celui qui permet de tisser les êtres parlants dans la cité. On observe ainsi comment un discours de haine si répandu n'est pas vide de sens par sa recherche sous-jacente d'amour. Alors oui, des yeux vitreux pénétrés par l'effet de la boisson, des visages abîmés par la vie, mais une lumineuse simplicité qui dit ce qu'on trouve chez tous, de l'humanité, au plus simple et au plus vrai de tout sujet. Tous vivent ces drôles de galères qui nous parlent : ceux qui n'ont aucun poids dans les décisions qui sont faites pour eux, les démunis, les oubliés, les vieux, les fous, les pauvres, et aujourd'hui les enfants. Ces anonymes à l'ombre du monde débattent de la religion jusqu'à la science en passant par le et la politique. Tout y est pour prendre au sérieux la nécessité de faire avec les autres. Il y a des gens pour qui l'alcool, la cigarette, et le jeu, c'est un symptôme, mais cela ne peut se lorgner sans avouer que c'est un symptôme social qui dit une manière de chercher d'accéder à un rêve commun.

Une question crève l'écran, le bar comme lieu nécessaire de lien social. Et dès lors se trouve-t-il aujourd'hui plus accueillant que les institutions étatiques qui structurent le socius ? La psychiatrie, la prison, l'hôpital, autant de lieux fondamentaux qui hurlent la souffrance, le manque de moyens et de considérations depuis tant années. Ces gens du quotidien sont les réels lanceurs d'alerte. Il n'y a pas de lutte contre les inégalités, ce serait partir du principe d'une fatale inégalité en la faisant exister. La lutte, malheureusement, est sans doute encore à construire face à la situation actuelle, mais c'est plutôt celle de l'égalité.

Séance unique le samedi 20 janvier à 20h, en présence du réalisateur **Jean-Charles Hue**, et suivie d'une discussion.

THE SOILED DOVES OF TIJUANA

Film documentaire de Jean-Charles HUE
France Mexique 2022 1h22 **VOSTF**
avec Yolanda Mesa Garcia…

Des silhouettes féminines se dessinent à l'angle d'un boulevard, leur allure donne l'étrange impression d'être ici et ailleurs à la fois, d'errer à Tijuana. Quatre ans après *Tijuana Bible*, c'est de nouveau dans cette ville du Nord-Ouest du Mexique que Jean-Charles Hue (à qui nous devons le superbe *La BM du Seigneur)* pose sa caméra pour filmer le quotidien de ces prostituées laissées pour compte, les colombes souillées…

À travers le récit de Yolanda, Mimosa et Clementina, le documentaire restitue leur quotidien dans toute sa rudesse et dresse leur histoire faite d'un passé teinté par la violence, la drogue, la prostitution, la maladie. Certaines sont aujourd'hui porteuses d'un trouble psychique. Elles soliloquent, déambulent dans le quartier et personne n'ose les regarder. Si leurs paroles peuvent sembler étranges et incohérentes, le film s'engage à sonder leurs fantasmes, à l'affût d'un sursaut de lucidité. Et toute la force de ce documentaire se loge peut-être dans ce mystère, cette zone trouble où la vérité et le fantasme se brouillent. Nulle vérité à saisir sinon celle de leur croyance en leur destin ou à Dieu. L'une d'elles est assise par terre, ses pieds nus sur le bitume, les yeux levés vers le ciel. « Je sais que mon saint me protège », assure-t-elle. Le cadre se met alors à graviter autour de ce regard. En catalysant ces prières, le film atteste la croyance de ces femmes comme une manière de pallier l'ostracisme du monde qui les entoure.

À mesure que le film progresse, la mise en scène dépasse l'effet de réalité pour s'accorder à une texture plus onirique. Les jeux de lumière et les brillances contribuent à la formulation d'un réalisme poétique, et l'utilisation de ces artifices, entraîne un glissement vers une fiction rendant grâce à ces dames blanches.

PAST LIVES, *nos vies d'avant*

Écrit et réalisé par Celine SONG
USA / Corée du Sud 2023 1h46
VOSTF (anglais, coréen)
avec Greta Lee, Teo Yoo, John Magaro, Seung Ah-moon, Seung Min-yim…

Cela fait sans doute plus de 20 ans et le magnifique *In the mood for love* du cinéaste hongkongais Wong Kar Wai que l'on avait pas vu un film aussi émouvant et délicat sur un amour impossible, un amour platonique dont on comprend qu'il ne se consommera jamais. *Past lives* remuera profondément toutes celles et tous ceux dont les choix amoureux, les ruptures regrettées ou pas, les choix de vie plus ou moins volontaires ont éloigné de quelqu'un ou quelqu'une qui aurait pu être le grand amour, avec qui une autre vie aurait pu se construire… De quoi laisser au fond de vous une nostalgie de plus en plus vaine au fil des années qui avancent.

La première séquence de *Past lives* surprend : dans un bar new yorkais, trois personnages sont accoudés au comptoir, un couple, plus exactement un duo asiatique et un homme américain, tous les trois trentenaires. Les deux Asiatiques, qui semblent complices, ont l'air de délaisser l'Américain et la voix off d'un observateur un peu lointain se demande quelle est leur relation : un couple accompagné d'un ami ? Trois membres d'une même famille ?
Puis un flash-back nous projette 24 ans auparavant, à Séoul, où l'on découvre Nora et Hae Sung, 12 ans et copains de classe. Mais il est évident que c'est un peu plus que cela : Nora aime beaucoup Hae Sung, voire a un crush comme diraient les jeunes générations, et, bien qu'à cet âge-là on formule difficilement ses sentiments à l'intéressé·e, Hae Sung le lui rend bien. Les deux préadolescents sont des complices de tous les instants même si Nora ne supporte pas que Hae Sung soit exceptionnellement meilleur qu'elle en classe… Aussi, quand Nora annonce à son grand/petit ami que ses parents ont décidé d'émigrer au Canada pour donner plus de chances à leur carrière artistique, le cœur d'Hae Sung se brise… mais en secret.
12 ans plus tard, Hae Sung achève l'interminable service militaire imposé par son pays qu'obsède l'hypothèse d'une attaque nord coréenne. De l'autre côté du Pacifique, Nora, écrivaine en devenir, a la curiosité de chercher sur Facebook son amour d'enfance. La complicité renaît entre eux comme si elle ne s'était jamais interrompue, lors de communications trans-Pacifique bientôt quotidiennes. Jusqu'à ce que Nora, chamboulée mais pragmatique, réclame une pause qui finira par devenir un arrêt de 10 ans, durant lesquels elle épousera un écrivain rencontré en résidence d'artistes (le troisième larron de la scène d'ouverture).

Past Lives est une carte du tendre extrêmement sensible et touchante qui laisse entrevoir les existences que chacun aurait pu vivre si la chronologie de la vie et des sentiments avait aligné différemment les planètes. Le récit, en grande partie autobiographique, interroge aussi le sentiment d'exil qui ronge Nora et qui la pousse à perpétuer cette relation avec Hae Young, qui est si « coréen-coréen » comme elle le définit avec amusement. Et incarne le concept très coréen de « inyeon » qui, opposé au concept occidental de destin linéaire, développe l'idée que les amours et les amitiés se superposent entre le passé et le futur.

PROJECTION UNIQUE spéciale LIU CIXIN
jeudi 25 janvier à 20h, suivie d'une discussion

THE WANDERING EARTH 2

FRANT gwo Chine 2023 2h53 **VOSTF**
avec Andy Lau, Jing Wu, Zina Blahusova…
D'après la nouvelle de Liu Cixin, Terre errante.

Dans cette nouvelle écrite en 2000, Liu Cixin manifeste déjà tout le talent que l'on retrouvera à l'œuvre dans la célèbre trilogie du *Problème à trois corps*, pour laquelle il a reçu le prestigieux Prix Hugo en 2015. Une première adaptation cinématographique qui en fut tirée en 2019 se hissa au troisième rang du box-office mondial. Cette deuxième adaptation, bien plus aboutie et impressionnante, raconte en fait ce qui précède, il n'est donc pas nécessaire d'avoir vu celle de 2019. Loin des dystopies dont regorge la science fiction actuelle, son originalité réside plutôt dans un retour à l'âge d'or de la science-fiction, où l'auteur met en avant ce qu'il y a de poétique dans la science.

« Je n'avais jamais vu la nuit. Je n'avais jamais vu les étoiles. Je n'avais jamais vu le printemps, ni l'automne, ni l'hiver. Je suis né à la fin de l'Ère du freinage. La Terre venait tout juste d'arrêter de tourner. »
Lorsque les astrophysiciens découvrent que la conversion de l'hydrogène en hélium s'est accélérée à l'intérieur du Soleil, ils comprennent que notre étoile est sur le point de se transformer en une géante rouge qui absorbera de manière inéluctable la Terre. Pour contrer cette extinction programmée de l'humanité, les nations se regroupent pour mettre en branle un projet d'une ambition folle : élaborer des moteurs gigantesques afin de transformer la planète bleue en véritable vaisseau spatial et de l'emmener à la recherche d'une nouvelle étoile…

Ce spectaculaire *Wandering Earth* raconte la complexité d'unification de tous les pays pour sauver l'humanité autour d'une même stratégie, déployant tous aspects technologiques et géopolitiques dans une fresque colossale, comparable aux blockbusters américains de Roland Emmerich, mais avec le soft power chinois, ce qui rend le film d'autant plus savoureux à regarder dans ce monde multipolaire secoué par les guerres, les tensions internationales, et les catastrophes écologiques.

SÉANCE OBLIK mercredi 17 janvier à 20h

OBLIK célébrons le cinéma du regretté William Friedkin avec l'un de ses plus beaux films dans une magnifique copie restaurée. Et après la séance on vous propose de venir trinquer au Tarbrew juste en face du cinéma.

SORCERER

William FRIEDKIN USA 1977 2h **VOSTF**
avec Roy Scheider, Bruno Cremer, Francisco Rabal, Amidou.

C'est le grand film malade de William Friedkin – c'est aussi son préféré –, une aventure hors du commun, de son tournage dantesque pendant presque un an dans plusieurs pays d'Amérique centrale et du Sud – acteurs et techniciens malades, conditions météo extravagantes, intervention policière pour cause de consommation de drogues sur le plateau – jusqu'à son retentissant échec commercial et le charcutage de son montage initial pour sa carrière à l'étranger (sauf en France). Bref une sorte d'œuvre maudite qu'on redécouvre aujourd'hui avec stupeur et tremblements : un vrai faux remake du *Salaire de la peur* de Clouzot qui se transforme au fil d'un récit haletant en un véritable trip sous acide, un voyage au bout de la nuit, ou au cœur des ténèbres, à chacun ses citations…

Trois hommes doivent quitter précipitamment leur pays. Manzon, un agent de change français, doit s'enfuir de Paris après une fraude bancaire. Scanlon, le chauffeur d'un gang de malfrats, est poursuivi par ses commanditaires après le casse foireux d'une église dans le New Jersey. Kassem, un Palestinien, a la police israélienne à ses trousses à la suite d'un attentat à Jérusalem. Les trois hommes se trouvent exilés au fin fond de l'Amérique du Sud, dans un bidonville infâme, où ils travaillent pour une raffinerie de pétrole, sans aucun espoir d'échapper à cet enfer.
Suite à l'incendie d'un puits de pétrole, qui ne pourrait être éteint que par une énorme charge d'explosifs, on leur propose un marché qu'ils ne peuvent pas refuser : moyennant un salaire mirobolant, ils devront transporter des caisses de nitroglycérine – hautement explosive – au volant de deux camions, à travers la jungle, jusqu'au puits en flammes. Les trois hommes sont rejoints par un quatrième, Nilo, un tueur à gages mexicain… Commence un périple au-delà de leurs forces, au-delà de leur peur, au-delà de leur humanité…

LE LIMIER

(SLEUTH)

Joseph L. MANKIEWICZ
USA/GB 1972 2h20 **VOSTF**
avec Laurence Olivier, Michael Caine,
Alec Cawthorne, Eve Channing,
John Matthews, Teddy Martin,
Karen Monfort-Jones…
Scénario d'Anthony Shaffer,
d'après sa pièce

Le Limier, c'est le genre de film dont on sort en s'écriant : « c'est génial ! » *. Et on se fiche bien de savoir si le mot est trop fort, si on pousse le bouchon un peu loin… « C'est génial ! »… c'est un cri du cœur, la traduction immédiate et sans calcul du plaisir qu'on vient de prendre, de tous les états de jubilation par lesquels on vient de passer.

Il faut dire que *Le Limier* n'est pas l'œuvre du premier venu. C'est tout simplement le dernier film d'un des grands maîtres du cinéma américain, Joseph L. Mankiewicz, responsable de quelques petites réussites telles que *L'Aventure de Madame Muir* (1947), *Chaînes conjugales* (1948), *Ève* (1950), *L'Affaire Cicéron* (1951), *La Comtesse aux pieds nus* (1954), *Cléopâtre* (1963)… Sacrée filmographie ! Et *Le Limier* est à la hauteur de tous ces titres-là : intelligent, subtil, vertigineux parfois, et brillant comme c'est à peine permis… Une comédie noire sur le jeu, les faux-semblants, les rapports de force, de domination à la fois individuels et sociaux. Une machine diabolique qui vous mène par le bout du nez, qui vous fait prendre des vessies pour des lanternes, qui vous retourne comme une crêpe… et c'est fait avec une classe, une habileté époustouflantes. Vous allez de surprises en étonnements jusqu'au dénouement, ça fait partie intégrante du plaisir, alors surtout, surtout : ne racontez pas la fin ni le nœud de l'intrigue à vos amis, sauf si vous préméditez une brouille définitive… Nous, nous allons nous contenter de mettre en place le décor et les personnages. Après, à vous de faire…

Un homme habillé avec une élégance un peu voyante gare sa rutilante voiture de sport devant un superbe manoir. Il progresse bientôt dans un labyrinthe de verdure, guidé par une voix, qui dicte au magnétophone un épisode des aventures du détective Sir John Merrydew. La voix est celle d'Andrew Wyke, célèbre auteur de romans policiers à énigmes : c'est Laurence Olivier. Le visiteur a pour nom Milo Tindle, alias Michael Caine. D'origine italienne, Tindle dirige un salon de coiffure à la mode et se trouve être l'amant de Margareth, la femme de Wyke, qui est parfaitement au courant de leur liaison. Son épouse étant absente pour quelques jours, Wyke a prié Tindle de venir le voir. Il accueille son hôte avec une courtoisie ostentatoire mais, derrière les formules de politesse, pointe son mépris pour un homme qui n'est pas de sa classe. Pour lui, Milo Tindle n'est qu'un petit immigré italien, un parvenu… Wyke affecte de ne pas souffrir de son cocufiage. Il affirme avoir lui-même une maîtresse, une certaine Vera. Il propose bientôt un étrange marché à Tindle : celui-ci devra dérober les bijoux de Margareth. Wyke lui indique précisément la marche à suivre, et lui fournira le moment venu l'adresse d'un receleur, qui achètera les bijoux aux deux tiers de leur valeur. Tindle gardera l'argent et pourra ainsi faire face aux dépenses de Margareth, qui sont conséquentes… Quant à Wyke, il sera dédommagé par la compagnie d'assurance. Le coup parfait, tout le monde sera gagnant. Tindle hésite, bien sûr, mais l'honnêteté n'est pas sa vertu principale et il finit par accepter le marché… mettant ainsi le doigt dans l'engrenage…

** : Il existe une variante, également très utilisée, par les malpolis et les bavards, qui donne : « Putain, c'est génial ! ». Deux petites syllabes qui donnent un relief certain à l'expression spontanée de l'enthousiasme…*

Séance unique le jeudi 18 janvier à 18h45
Avant-première française du documentaire de Jürgen Ellinghaus, *Togoland*, suivie d'un échange avec le réalisateur. Séance en partenariat avec **la cinémathèque du documentaire** et soutenue par le **fonds citoyen franco-allemand**, dans le cadre de la journée franco-allemande du 22 janvier.

TOGOLAND PROJECTIONS

Jürgen ELLINGHAUS
France / Allemagne / Togo 2023, 1h36

« En suivant le parcours du réalisateur allemand Hans Schomburgk, qui, avant la Première Guerre mondiale, se lança dans une aventure cinématographique inédite en Afrique de l'Ouest, *Togoland – Projections* propose un voyage sur le territoire de l'ancienne colonie allemande du Togo où les phases successives de la colonisation ont laissé des traces durables. Guidés par le récit qu'en fit à l'époque la comédienne Meg Gehrts, nous accomplissons, à plus d'un siècle d'écart, le trajet de l'équipe de tournage. Aux étapes de notre voyage, nous projetons in situ les films tournés à l'époque coloniale, restés quasiment inconnus en Afrique. En écho à ces archives, s'élèvent alors des voix togolaises d'aujourd'hui, mémoires vivantes interrogeant ces images et leur contexte historique, dans ce pays longtemps appelé la Musterkolonie, la « colonie modèle » de l'Empire allemand. »
(Jürgen Ellinghaus)

Jürgen Ellinghaus étudie le droit à Berlin (Ouest) et les sciences politiques à Paris I. Durant 10 ans, il travaille en tant que chroniqueur, producteur et auteur de documentaires radiophoniques. Après un passage par ARTE Strasbourg, il est, de 1997 à 2004, chargé des programmes allemands de la chaîne documentaire Planète / Planet TV (Paris / Munich). Il réalise son premier documentaire en 2005, *La Lettre scellée du soldat Doblin* (avec Hubert Ferry) puis, en 2010, *La Croix et la Bannière* (première française : Cinéma du Réel 2011). Son dernier film documentaire *Togoland – Échos d'Empires* concerne un chapitre méconnu des relations franco-allemandes en terre africaine.

Séance exceptionnelle le jeudi 8 février à 20h, en présence de **Yannis et Maud Youlountas**, et suivie d'un débat.

NOUS N'AVONS PAS PEUR DES RUINES

(Nous portons un monde nouveau dans nos cœurs)

Yannis YOULOUNTAS
France Grèce 2023 1h20 **VOSTF**

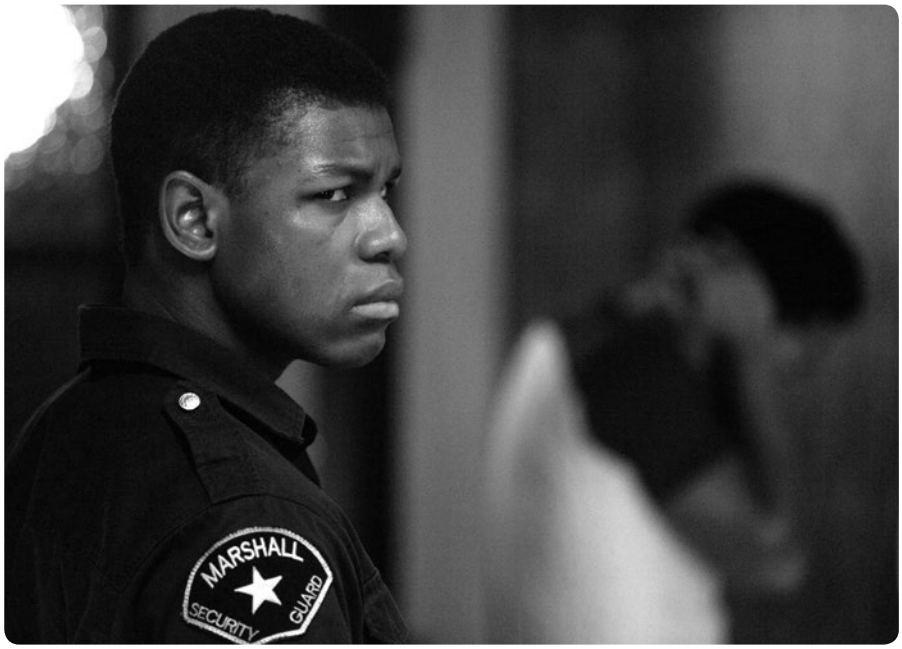
Grèce, 2019 à 2023. Mitsotakis remplace Tsipras au pouvoir en Grèce et promet d'en finir avec Exarcheia, un quartier rebelle et solidaire d'Athènes. Mais la résistance s'organise et des renforts arrivent d'autres villes d'Europe. Le cri de ralliement devient *No Pasaran* ! Au fil des années, d'autres luttes s'étendent du nord au sud de la Grèce pour défendre la terre, la mer et la vie : en Crète, en Thessalie, en Épire… Même sur l'île de Paros dans les Cyclades, la population manifeste sur les plages devenues payantes et réussit à ce qu'elles redeviennent un bien commun, pour le bonheur de tous.

« Nous avons décidé collectivement de commencer le tournage dès l'arrivée au pouvoir de la droite en juillet 2019. L'offensive promise par Mitsotakis contre Exarcheia venait alors de commencer : occupation brutale du quartier, évacuation hebdomadaire de squats, propagande médiatique, répression tous azimuts. Nous savions qu'une page se tournait et nos proches dans le quartier souhaitaient vivement qu'on garde la mémoire de cette période et qu'on fasse savoir notre réponse déterminée.
À l'époque, le mouvement social grec avait repris le slogan de 1936 en Espagne : « No Pasaran », au point de nommer ainsi notre réseau de résistance. Alors qu'on nous répétait : « nous ferons de vos lieux des ruines », nous avons répondu d'une même voix : « Nous n'avons pas peur des ruines ». Notre réponse était inspirée par une phrase célèbre de Buenaventura Durruti : « Nous n'avons pas peur des ruines, nous sommes capables de bâtir aussi… la bourgeoisie peut bien faire sauter et démolir son monde à elle avant de quitter la scène de l'Histoire, nous portons un monde nouveau dans nos cœurs. »
Oui, nous portons un monde nouveau dans nos cœurs, en Grèce comme ailleurs. Nous savons qu'au-delà de la catastrophe écologique et sociale, la vie trouvera un chemin et nous reconstruirons autrement la société. Nous sortirons, tôt ou tard, de la préhistoire politique de l'humanité. Nous prendrons résolument nos vies en mains, sans plus jamais nous laisser piétiner. Nous serons ensemble « la vie qui se défend. » (Yannis Youlountas)

#BLACK LIVES MATTER : ANTIRACISME ET MOBILISATIONS

Cycle de projections en collaboration avec l'équipe de recherche Études Montpelliéraines du Monde Anglophone de l'Université Paul-Valéry

Séance unique le mardi 13 février à 20h, suivie d'une discussion animée par **Raphaël Ricaud**, Maître de Conférences en Histoire et Civilisation des États-Unis à l'université Paul Valéry.



DETROIT

Kathryn BIGELOW
USA 2017 2h23 **VOSTF**
avec John Boyega, Will Poulter, Algee Smith, Jacob Latimore, Jason Mitchell, Hannah Murray, Jack Reynor, Katlyn Dever…

Été 1967. Les États-Unis connaissent une vague d'émeutes sans précédents. La guerre du Vietnam, vécue comme une intervention néocoloniale, et la ségrégation raciale nourrissent la contestation. À Detroit, alors que le climat est insurrectionnel depuis deux jours, des coups de feu sont entendus en pleine nuit à proximité d'une base de la Garde nationale. Les forces de l'ordre encerclent l'Algiers Motel d'où semblent provenir les détonations. Bafouant toute procédure, les policiers soumettent une poignée de clients de l'hôtel à un interrogatoire sadique pour extorquer leurs aveux. Trois hommes, non armés, seront abattus à bout portant, et plusieurs autres blessés. Les émeutes de Juillet 1967 à Détroit dureront cinq jours, causeront la mort de 43 personnes et laisseront 467 blessés…

CYCLE #BLACK LIVES MATTER : Antiracisme et mobilisations

L'équipe de recherche EMMA (Études Montpelliéraines du Monde Anglophone) de l'Université Paul-Valéry mobilise cette année ses étudiants et ses enseignants autour du mouvement « Black Lives Matter ». S'il a émergé en 2013 à la suite des violences policières et des meurtres d'Africains Américains aux États-Unis, ce mouvement politique a essaimé dans le monde entier, en particulier grâce aux réseaux sociaux. Un colloque international aura lieu les 16-17 mai 2024 sur le campus St Charles : il a pour objectif d'examiner les mobilisations antiracistes aux États-Unis et au Royaume-Uni dans leurs continuités historiques et leurs circulations géographiques. Il s'interroge sur les échos politiques de ces mobilisations, leurs impacts sur les trajectoires individuelles et collectives, ainsi que sur les réponses suscitées dans le domaine artistique : littérature, théâtre, arts visuels et graphiques, danse, musique et cinéma.

Pour associer le plus grand nombre aux étudiants, aux chercheurs, et accompagner cette réflexion, un cycle de sept projections a été pensé qui revient sur l'histoire des Noirs américains, de l'esclavage à la ségrégation, aux années 60-70 (Mouvement des Droits Civiques). Il se poursuit par une évocation de la continuité des discriminations et des violences subies par la minorité noire aux États-Unis dans les années 80 et 90. Avec la mort de George Floyd le 25 mai 2020 par suffocation, le nouveau millénaire voit un regain de violences et d'affrontements qui interroge. Ainsi, en 2021, alors que la minorité noire américaine ne constitue que 13/% de la population, les Noirs comptent pour 27% de ceux morts sous les tirs de policiers.

Ces séances sont l'occasion de mettre en perspective la période contemporaine et d'éclairer le concept de racisme systémique, tout en mettant l'accent sur la pratique esthétique et l'engagement politique de chaque cinéaste. Elles sont accompagnées de quelques documentaires qui ancrent la question raciale dans la réalité de l'histoire américaine, et au-delà, dans notre rapport aux traces d'un passé qui, selon le mot de Faulkner, « n'est pas passé ». Les mouvements sociaux et politiques se nourrissent de ce rapport au passé, ainsi que des luttes collectives, de leurs succès ou de leurs échecs. Il s'agit alors de réfléchir sur l'écriture de l'histoire, la mémoire privée et publique, la transmission, notre devoir d'éducation, notre humanité partagée. La violence policière et la revendication pour une justice équitable sont au cœur du mouvement #BLM qui reprend le cri de Floyd : « I CAN`T BREATHE ».

Séance unique le mardi 24 janvier à 14h, dans le cadre du **Festival Chrétien du Cinéma**, présentée par Mme Dominique Durand-Descamps. Tarif unique **5€**

À PEINE J'OUVRE LES YEUX

Leyla BOUZID
Tunisie 2015 1h42 **VOSTF**
avec Baya Medhaffar, Ghalia Benali, Montassar Ayari…
Scénario de leylaBouzid et Marie-Sophie Chambon

Tunis, été 2010. Farah est une jeune fille brillante qui vient de réussir son bac avec succès et que sa famille imagine déjà médecin. Mais Farah est aussi une fille à l'énergie débordante qui veut profiter de la vie et de sa jeunesse. Elle sort dans les bars, s'enivre, découvre l'amour dans les bras d'un des musiciens du groupe de rock dans lequel elle chante des textes engagés, qui parlent des problèmes de son pays, de sa frustration et de ses rêves qui sont aussi ceux de ses compatriotes. Libre et impulsive, Farah s'oppose à la volonté de sa mère Hayet, qui connaît les interdits de son pays et tente de la protéger en l'éloignant de son groupe. Car dans la Tunisie de Ben Ali, Farah est considérée comme une rebelle, et les membres de son groupe sont d'ailleurs surveillés par la police. Mais le désir de liberté est trop fort pour être contenu. Et c'est peu à peu les rouages de la machine répressive qui vont se refermer sur la jeune fille, symbole d'une jeunesse fière et vivante qui veut rester debout, mais risque d'en payer le prix…
À peine j'ouvre les yeux est donc le portrait d'une jeune fille trop libre pour un système autoritaire qui n'a plus d'autres solutions que la répression et la violence pour perpétuer son règne, étendard d'une jeunesse qui fera entendre sa voix quelques mois plus tard. Le film de Leyla Bouzid suit à un rythme effréné la tignasse bouclée et le visage poupin de son héroïne, plongeant à sa suite dans la vie nocturne tunisienne, ses rues, ses bars et ses boîtes de nuits. Il laisse une grande place à la puissance de la musique et aux textes chantés par Farah. Et offre deux magnifiques personnages à deux sublimes actrices autour desquelles le récit se resserre peu à peu.

Séances les jeudis 1er et 15 février à 20h présentées par **Brigitte Challande**, membre du groupe **Gaza urgence déplacé·e·s** et co-autrice entre autre du livre *Gens de Gaza*. Les séances seront suivies d'une discussion.

YALLAH GAZA !

Film documentaire écrit et réalisé par Roland NURIER
France 2022 1h40 **VOSTF**

Après 2 voyages dans les territoires de Palestine occupée, un premier film *Le char et l'olivier*, une autre histoire de la Palestine, j'ai voulu comprendre et appréhender spécifiquement Gaza, territoire isolé de la Palestine de 40 km x 12 km occupé depuis 1967, où vivent plus de 2 millions de personnes. La population est complètement enfermée depuis 2007 par Israël et régulièrement bombardée au mépris de toutes les règles de Droit International et conventions des Nations Unies. Gaza est historiquement un carrefour de peuples et de cultures. Trois guerres menées par Israël, ces dernières années, faisant des milliers de morts et de blessés majoritairement dans la population civile, n'ont visiblement pas altéré la résilience des gazaouis qui reste un modèle de résistance. Mais comment est-ce-possible ? J'observe que, bien que sous perfusion d'aides internationales, malgré une pauvreté importante, un taux de chômage abyssal, les Palestiniens de Gaza continuent de vivre ou de survivre grâce à un courage et une abnégation qui forcent le respect des observateurs. La société y est encore structurée et organisée mais pour combien de temps ?

Les gazaouis vivent sous administration du Hamas, ils subissent les tensions intra-palestiniennes, et continuent cependant de « faire société ». Dans *Yallah Gaza*, les nombreux témoignages des Palestiniens de Gaza sont mis en perspective avec les analyses de responsables politiques locaux, d'historiens, de journalistes, d'Israéliens, de juristes. Les gazaoui·e·s parlent de leur quotidien, de géopolitique, de religion, de sionisme, de droit international, bref de tous les éléments nécessaires à la compréhension du vécu de cette société palestinienne et de son environnement si anxiogène. Le film permet d'appréhender leur résilience pour que le désespoir ne s'installe pas et comprendre comment se transmet de génération en génération cette flamme de la culture et de la terre. Et participe à démystifier les préjugés, tordre le cou au « prêt à penser » et témoigner que Gaza est une société normale qui vit dans un environnement totalement anormal.

(Roland Nurier)

ELAHA

Milena ABOYAN
Allemagne 2023 1h50
VOSTF (allemand et kurde)
avec Bayan Layla, Derya Durmaz,
Nazmi Kirik, Cansu Leyan…
Scénario de Milena Aboyan
et Constantin Hatz

Le procédé « Virginia Care », vous connaissez ? Il s'agit d'un hymen artificiel, constitué de capsules de faux sang, qui permet de simuler le saignement lors d'un rapport sexuel, enfin DU rapport sexuel lié au mariage, censé être le premier pour les jeunes femmes. Et de prouver ainsi la virginité de ladite demoiselle… Il s'agit d'une méthode bel et bien réelle, commandable tout simplement sur le net. C'est d'ailleurs ainsi, en surfant sur la toile à la recherche d'une solution miracle à son épineux problème, qu'Elaha va trouver la combine sous nos yeux ébahis. Mais revenons un peu en arrière.

Elaha donc, jeune femme kurde de 22 ans, vit en Allemagne dans un appartement avec ses parents, sa sœur et son frère, et elle doit se marier dans neuf semaines avec Nasim, lui aussi issu d'une famille kurde du quartier. Elle suit des cours dans un centre de formation, pense sérieusement à passer son bac et travaille dans le pressing de sa future belle-sœur pour ramener un peu d'argent à la maison. La vie normale d'une jeune femme à première vue. Sauf que, petit à petit, on se rend compte qu'Elaha (tout comme ses amies de son âge) n'est pas tout à fait libre de ses mouvements : lorsque sa mère l'appelle, elle exige de parler à sa patronne pour être sûre qu'elle est bien là où elle prétend être ; elle sert d'alibi à une amie en sortie, service qu'elle demande en retour alors qu'elle rend visite à un copain. Bref, on sent bien cette surveillance insidieuse qui régit la vie d'Elaha, laquelle ne doit pas se compromettre dans une situation qui pourrait jeter la honte sur toute la famille. Comme lui dit son père : « les dommages faits au troupeau sont une honte pour le berger ». Le décor est planté. Mais voilà, dans le cas d'Elaha le mal est déjà fait puisqu'elle a consommé avant le sacrement du mariage. Commence alors une course contre la montre pour trouver le moyen de produire cette tache de sang miraculeuse le soir de sa nuit de noce…

Milena Aboyan nous montre avec force le parcours d'obstacles de son héroïne, un parcours qui n'est qu'une infime facette de ce à quoi les femmes sont exposées, indépendamment de leurs origines, de leurs religions ou de leurs cultures : « Nos corps sont observés, évalués et contrôlés depuis des siècles. C'est pourquoi je dois souligner que le problème d'Elaha ne peut être réduit à son origine ou même à ses traditions et doit être considéré de manière universelle. Parce que la racine de son problème se trouve dans le patriarcat, considéré comme un ordre social évident dans l'Histoire de l'Humanité. Je suis préoccupée par l'idée d'éclairer, d'identifier et de briser ce système de domination. Cependant, nous ne pouvons réussir que si, comme Elaha, nous questionnons de manière désobéissante cet ordre social inégalitaire et si nous nous engageons à ne jamais nous taire. »

Car oui, Elaha est une sacrée nana, qui se retrouve coincée entre le besoin de respecter les traditions et sa volonté d'émancipation, mais qui parvient à remettre en question certains comportements considérés comme normaux autour d'elle. Pourquoi faut-il toujours se justifier ou s'excuser de son attitude lorsqu'on est une femme ? Pourquoi est-il normal qu'un futur mari ait connu plusieurs femmes alors que la future épouse doit être contrôlée par un médecin pour être « vérifiée avant utilisation » ? Au final, Elaha va décider qu'il n'y a qu'une seule bonne question qui mérite de se poser pour elle et toutes les autres : « es-tu la femme que tu veux être ? ».

Séance unique lundi 12 février à 16h suivie d'un échange avec le réalisateur **Jean-Baptiste Durand**
Séance organisée dans le cadre du **cycle Art et Images** par **Claire Chatelet** et **Jean-Philippe Trias**, maîtres de conférences en cinéma, audiovisuel, nouveaux médias à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3.

CHIEN DE LA CASSE

Jean-Baptiste DURAND
France 2023 1h33
avec Anthony Bajon Raphaël Quenard,
Galatea Bellugi, Bernard Blancan…

Chien de la casse se passe dans un petit village de l'Hérault. Un village de pierre avec son église romane et sa petite place pas loin. On y suit des loulous en jogging baskets qui zonent, sur le banc de la petite place, le jour comme la nuit, les conversations, les joints, la bière, les blagues et l'ennui. On y suit leurs errances, leurs rituels et leurs coups de pied dans le vide. Une jeunesse de campagne qu'on connaît peu, ni paysanne, ni ouvrière, ni néorurale, qui ne correspond à aucune famille sociologique prédéfinie. Ici, en cas de coup dur, on vient trouver conseil auprès du ciel de l'infinie garrigue, parfois aussi auprès du dealer en chef. Car le dealer, lui non plus ne correspond pas tout à fait à l'image habituelle qu'on s'en fait : il vit près de la mer, prodigue au son des mouettes de sages conseils d'ami. Ainsi le film emprunte au sous-genre du film de lascars un certain nombre de motifs, mais ne ressemble pour sûr à aucun autre : on y traîne en bande, on joue à Fifa sur la play, on s'embrouille et on écoute du rap… mais pas que. On aime aussi écouter du piano, pâtisser des zézettes pour la voisine, lire de la littérature et citer Montaigne.

Servi par un duo d'acteurs époustouflants, le film est rythmé par des dialogues au cordeau où l'humour et les traits d'esprit fusent, bouffées d'air lumineuses et salutaires. Et à l'image des lumières multiples qui composent le film dans des contrastes forts et une alternance vive, Jean-Baptiste Durand travaille et charge le dialogue de sa force si bien que le verbe martyrise ou colore le monde dans toute sa puissance ; mais, assurément il n'en finit pas de l'éclairer. (La poésie comme le rap le savent bien).

AVANT-PREMIÈRE, mardi 6 février à 20h, suivie d'un temps de discussion.
La séance sera précédée d'une table ronde à l'Atrium de l'Université Paul Valery à 17h30 sur le thème "Existe-t-il un cinéma français pour les adolescent·es?" avec la participation de professionnels de la diffusion cinématographique, notamment **Luc Cabassot** de **Cinephilae**, **Victor Poucalow** du cinéma Utopia et des professionnels de la distribution et de l'éducation à l'image. À 19h, un apéritif sera offert sur la terrasse du cinéma.

LES TROIS FANTASTIQUES

Michaël DICHTER France 2024 1h37
avec Diego Murgia, Emmanuelle Bercot, Raphaël Quenard, Jean Devie et Benjamin Tellier
Scénario de Michael Dïchter et Mathias Gavarry

Premier long réussi de Michaël Dichter qui débute comme un teen movie solaire (on pense alors un peu au classique *Stand by me* de Rob Reiner) où l'on suit Max, Vivian et Tom, 13 ans et inséparables depuis toujours. Les jeunes héros sillonnent les forêts ardennaises sur leur bicyclette en ce début d'été qui va être plein de bouleversements : la dernière usine de leur petite ville des Ardennes va fermer, Vivian va déménager et Seb, le grand frère de Max, sort de prison. Il entraîne peu à peu Max dans ses combines, et toutes ces épreuves vont mettre à mal le lien qui unit nos trois héros et qui leur permettait jusqu'à présent de surmonter tous les obstacles.
Un film d'apprentissage où l'on passe d'une forme de légèreté de l'enfance, malgré un contexte social difficile, à la cruauté de l'adolescence, avant de basculer dans la violence des adultes. Le film nous surprend ainsi très vite quand, à l'insouciance adolescente se substituent désillusions, amitiés trahies et fratrie toxique. On y découvre un beau trio de jeunes comédiens dont l'énigmatique Diégo Murgia qui incarne Max, le fil conducteur de l'histoire, déjà présent dans le court-métrage Pollux de Michaël Dichter dont ce premier long-métrage est un prolongement. On y retrouve également Emmanuelle Bercot en maman dépressive et Raphaël Quenard en grand frère terrible.

Cet événement est organisé dans le cadre des **Rencontres des écrans cinématographiques** : Une initiative portée par les étudiants·es du Master 2 Métiers de la diffusion du Cinéma et de l'Audiovisuel de l'Université Paul Valéry Montpellier 3. L'événement se déroulera sur cinq jours du 5 au 9 février 2024.
R.E.C. vise à être un espace d'échange, de rencontre et de partage entre les professionnels·les et les spectateurs·ices en offrant une plateforme unique de réflexion et de partage autour des nouvelles formes de diffusion et de médiation du cinéma et de l'audiovisuel.

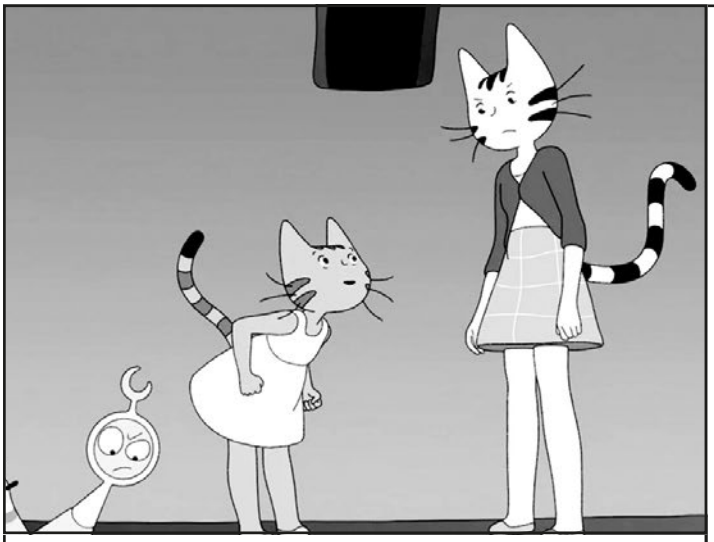
MAKING OF

Cédric KAHN
France 2023 1h54
avec Denis Podalydès, Jonathan Cohen, Souheila Yacoub, Emmanuelle Bercot, Stefan Crepon, Xavier Beauvois, Valérie Donzelli…
Scénario de Fanny Burdino, Samuel Doux et Cédric Kahn

À peine sortons-nous du huis clos oppressant et virtuose du *Procès Goldman* que Cédric Kahn nous offre un nouveau film, totalement différent du précédent mais qui confirme ses talents de meneur de jeu. Si le principe du « film dans le film » est un grand classique, il demeure un exercice complexe, toujours sur le fil du rasoir. Comme en cuisine, tout est ici question d'équilibre, de nuances, de découpage, de dosage entre la dramaturgie de la « vraie » et de la « fausse » fiction. Dans ce numéro de passe-passe où les comédiens et leurs personnages se font écho, le vrai défi est de ne pas perdre le spectateur en même temps que le fil de la narration. Aucun risque ici : la ronde est menée tambour battant sur un tempo de franche comédie. Mais en grattant un peu le vernis ironique qui fait briller la peinture de ce petit monde merveilleux et un peu pathétique du cinéma, *Making of* est aussi un film grinçant et mélancolique sur la difficulté de maintenir intacte la flamme de la création, qui, au fil des années, des échecs, des succès et des compromissions, a tendance à furieusement défaillir.

Simon, réalisateur aguerri mais néanmoins toujours en stress, débute le tournage de son nouveau film. C'est un film engagé, politique. Un film exigeant mais jamais élitiste qui sera programmé à Utopia et ne manquera pas de susciter l'adhésion d'un public curieux et connaisseur. L'histoire, « inspirée de faits réels », raconte le combat d'ouvriers pour sauver leur outil de travail, leur usine. On a mis des vrais travailleurs dans le casting, on a recueilli des témoignages, on a un scénario super documenté et le tournage se déroule sur les lieux même de la lutte. Cela promet d'être intense, ce sera un film important… Mais bien sûr… rien ne va se passer comme prévu et tout va partir en sucette.
Un producteur magouilleur, qui exerce avec talent l'art de la compromission façon arracheur de dents. Un premier rôle au cachet mirobolant, totalement égocentrique, qui n'a de cesse de ramener la caméra et les attentions autour de sa petite personne : normal puisque le film s'est monté sur son nom. Une directrice de production qui va devoir faire des coupes sévères dans le budget. Une équipe technique au bord de la crise de nerfs et un pizzaïolo du cru qui a des grands rêves de cinéma à la capitale… Tout cela va mettre sous pression notre metteur en scène qui va devoir composer avec cette schizophrénie : faire un film dénonçant la violence faite à des ouvriers tout en étant contraint de maltraiter économiquement ses techniciens en tant que patron d'un tournage. Le vertige ne va pas s'arrêter aux frontières du plateau car à Paris, c'est la cata tout pareil : outre les financiers qui se retirent, sa femme elle aussi voudrait quitter la scène de leur vie conjugale.

Cédric Kahn filme cet incroyable pataquès avec l'autodérision du type qui se retrouve un peu dans chacun de ses personnages et qui a déjà vécu ce ballet étourdissant des contradictions, des engueulades, des concessions et des grosses déceptions humaines. Le cinéma comme une micro-société où les castes, les classes, les guerres d'ego, les luttes de pouvoir et les enjeux financiers dictent leurs règles et créent un maelstrom qui emporte tout sur son passage. Mais heureusement, il reste le making of du film qui saura peut-être capter l'âme véritable de toute cette aventure… C'est vif, c'est drôle, c'est intelligent, jubilatoire ! Pas sûr que le petit monde du cinéma ressorte grandi à vos yeux après la vision du film mais qu'importe, the show must go on…



SIROCCO
ET LE ROYAUME DES COURANTS D'AIR

Film d'animation de Benoît CHIEUX
France / Belgique 2023 1h20
Scénario d'Alain Gagniol et Benoît Chieux.

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 6 ANS

Sélectionné en compétition officielle lors du dernier Festival d'Annecy où il a reçu le Prix du public, *Sirocco et le royaume des courants d'air* est une nouvelle preuve de la richesse, de l'inventivité, de la créativité, bref du talent des studios d'animation made in France.
D'une poésie folle, porté par une musique à l'impact émotionnel puissant, Sirocco nous transporte dans un monde imaginaire foisonnant : des bestioles un peu dingos aux allures de grenouille, des petites filles dégourdies qui n'ont pas la langue dans leur poche, une chanteuse au charme mystérieux et une ribambelle d'engins volants tous plus incroyables les uns que les autres… Mais le cœur de l'histoire, c'est un livre… et pas n'importe lequel. C'est celui qui occupe les jours et les nuits d'Agnès, écrivaine passionnée qui vient juste d'achever un chapitre du prochain tome de sa série pour enfants intitulée « Le Royaume des courants d'air ». Dans cette saga, il est question d'un magicien terrifiant, Sirocco, de Selma, une cantatrice à la voix de velours dont le chant s'élève bien au-dessus des nuages et d'un monde qui vit au rythme des tempêtes, du souffle doux ou impétueux du vent.

Quand Juliette et Carmen, deux sœurs intrépides de 5 et 8 ans, débarquent chez Agnès, qui est une amie de leur maman, pour y passer la soirée, elles ne se doutent pas encore qu'elles vont vivre une extraordinaire aventure… Au détour d'un passage secret, les voilà propulsées dans le royaume des courants d'air, au cœur des pages de ce livre qu'elles connaissent et qu'elles adorent. Mais comme souvent quand des terriens pénètrent sur les terres interdites des mondes imaginaires, les portes se referment aussitôt derrière elles et les voilà coincées entre les lignes, transformées en chats ! Dans leur quête pour retrouver le chemin de la maison d'Agnès, elles seront bien heureusement aidées par Selma et son incroyable machine à survoler les murmures du vent. Il se pourrait même que Sirocco, qui cache sous ses airs de méchant de l'histoire un cœur tendre qui bat la chamade aussi fort que le grondement du tonnerre, vienne à leur secours.

LES PETITS SINGULIERS

Programme de 4 courts-métrages
2023 47 mn **VF**

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 6 ANS
Tarif unique : 4 euros

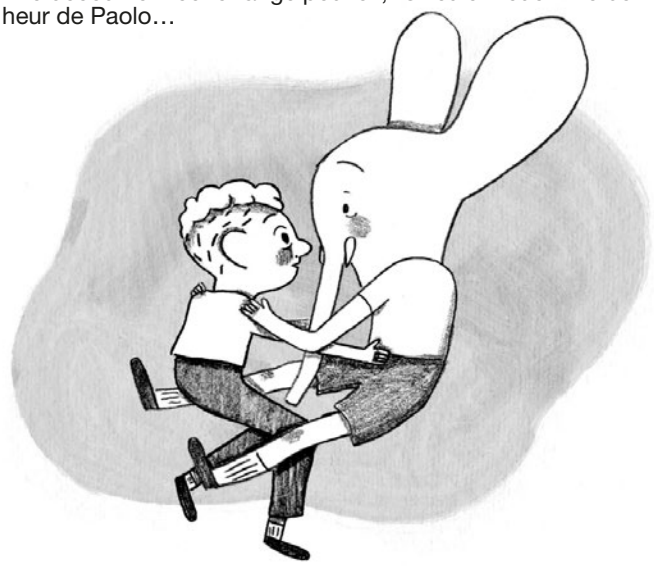
Les petits singuliers est un programme de 4 courts métrages qui célèbrent la singularité à travers des personnages uniques et captivants. À partir de ces récits à hauteur d'enfants, les jeunes spectateurs découvriront une autre manière d'aborder des sujets sensibles auxquels ils peuvent être confrontés : le rejet, la différence, l'exclusion, le harcèlement… pour ainsi mieux les saisir. Et c'est aussi l'occasion de leur transmettre des valeurs essentielles telles que la tolérance, le respect, l'empathie et la solidarité, sans parler, évidemment de l'éveil artistique à divers styles d'animation. Un programme unique !

LAÏKA ET NEMO
Jan GADERMANN
Allemagne 2022 15mn
Nemo est différent. Il habite dans le phare d'une ville de bord de mer et est le seul à porter un scaphandre. Un jour, il rencontre Laïka, une astronaute qui lui ressemble…

LE GARÇON ET L'ELÉPHANT
Sonia GERBEAUD
France 2022 7mn
Dans une classe, l'arrivée d'un nouveau à tête d'éléphant déclenche moqueries et sarcasmes. Pourtant, un des élèves semble captivé et troublé par ce nouveau camarade.

À LA BONNE PLACE !
Meinardas VALKEVIČIUS
Lituanie 2021 11mn
Patrick vit dans un foyer. Il espère qu'un jour une famille le prendra sous son aile. Un à un, les autres enfants finissent par être adoptés par des gens qui leur ressemblent, sauf lui. Alors Patrick attend et rêve de prendre son envol…

AU BONHEUR DE PAOLO
Thorsten DROESSLER, Manuel SCHROEDER
Allemagne / République tchèque / Suisse 2021 14mn
Paolo est heureux – parce qu'il peut pleurer et de ses larmes naissent de magnifiques fleurs. Lorsque les habitants de la ville découvrent cet étrange pouvoir, ils veulent cueillir le bonheur de Paolo…



BON VOYAGE DIMITRI

Programme de 3 courts-métrages d'animation
2014 44 mn **VF**

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 3 ANS
Tarif unique : 4 euros

Une évocation du continent africain au gré de délicates histoires où les animaux mènent la danse ! Laissez-vous emporter par ces fables drôles et vives, aux univers attachants et fantasques…

LE VÉLO DE L'ÉLÉPHANT
Olesya SHCHUKINA
France 2014 9 mn
Un éléphant habite en ville parmi les gens normaux et travaille comme balayeur. Un jour, il voit un panneau d'affichage énorme qui fait la publicité d'un vélo, avec l'air d'être parfaitement à sa taille. A partir de cette minute, la vie de l'éléphant change : il doit à tout prix obtenir ce vélo !

FLOCON DE NEIGE
Natalia CHERNYSHEVA
Russie 2012 6 mn
Un jour un petit garçon africain reçoit une lettre d'un ami et dans cette lettre, il y a un flocon de neige…

DIMITRI À UBUYU
Agnès LECREUX et Fabien DROUET
France 2014 28 mn
Au cours du grand voyage de migration, Dimitri le petit oiseau a été séparé de ses parents. Egaré dans la savane africaine, il rencontre une bande d'animaux sympathiques qui vont faire de leur mieux pour réunir la famille : dessins sur le sable, invocation aux esprits, trafic de cacahuètes, tous les moyens sont bons ! Et Dimitri y trouve, sans l'avoir prévu, l'occasion de montrer qu'il devient grand, ou au moins « moyen » comme il le souligne lui-même !

La Séance du mercredi 7 février à 16h
sera suivie d'un **goûter partagé** et d'un
atelier découpage-collage : fabriques ta toise !
À ramener à la maison… Pensez à appeler
pour réserver vos places !

LES TOUTES PETITES CRÉATURES

Film d'animation composé de 12 petites histoires
GB 2022 38mn **VF**

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 3 ANS
Tarif unique : 4 euros

Voici le nouveau venu du studio Aardman (à qui l'on doit *Wallace et Gromit* ou encore *Shaun le mouton* !) qui nous offre la magie de la pâte à modeler pour émerveiller les petites frimousses (et les grandes aussi, il faut le dire !) à travers les 12 mini péripéties qui composent ce programme.
Suivez les aventures de Rose, Bleu, Orange, Jaune et Vert, un groupe de toutes petites créatures drôles et attachantes. À travers le jeu, ces petites créatures en pâte à modeler découvrent avec amusement le monde qui les entoure. L'humour est au cœur de ce programme, abordant avec légèreté des thèmes tels que la découverte de l'autre, le travail d'équipe, l'empathie et la tolérance.
Ces films regorgent de tendresse, d'empathie et de complicité. Il y a de la malice, du jeu, de l'entraide et du courage.
L'inventivité de Lucy Izzard, la réalisatrice, ne cesse de nous surprendre. Son talent pour nous faire comprendre les émotions si complexes que traversent les créatures à l'aspect pourtant si simple est incroyable de finesse et de précision. Ainsi, dans chaque court métrage, sont abordés délicatement différentes traits de caractère qui peuvent parfois sembler des défauts, ou du moins des différences qui séparent les uns des autres, pour les réinscrire dans une perspective plus vaste d'inclusion sans discrimination, et bien au-delà des stéréotypes classiques !
En somme, quelle que soit votre couleur préférée, l'une ou l'autre de ces toutes petites créatures saura vous émouvoir et vous amuser le temps d'un programme où il fait bon vivre ensemble.

SCRAPPER

Écrit et réalisé par Charlotte REGAN
GB 2023 1h24 **VOSTF**
avec Harris Dickinson, Lola Campbell, Alin Uzun, Cary Crankson…

PUBLIC ADULTE ET ADOLESCENT, À PARTIR DE 10 ANS

Comme vous l'aurez peut-être ressenti depuis quelque temps, le cinéma britannique est en plein renouveau. Après Charlotte Wells qui nous avait profondément touchés avec *Aftersun*, film sur la fragilité du sentiment filial, nous découvrons ici, dans un registre proche, le premier long-métrage d'une autre jeune réalisatrice londonienne. Et quand on sait que la directrice de la photo du film n'est autre que Molly Manning Walker, la réalisatrice du percutant *How to have sex*, on a la confirmation de l'émergence d'une nouvelle vague anglo-saxonne. En digne héritière de Ken Loach dont elle est une fervente admiratrice, Charlotte Regan n'hésite pas à casser les codes du drame social et nous livre un regard personnel sur la classe ouvrière d'une banlieue de Londres. Affirmant un style très libre, formellement coloré et dynamique, elle réussit un film chaleureux et pêchu autour de thèmes pourtant difficiles : le deuil et la reconstruction familiale après désintégration.

En anglais, « scrapper » désigne quelqu'un qui se bagarre : dans le style combattante, Georgie (bluffante Lola Campbell), 12 ans, se pose un peu là ! Depuis la mort de sa mère, elle vit seule dans leur pavillon. À l'adage « il faut tout un village pour élever un enfant », elle annonce, irrévérencieuse, dès les premières minutes : « je peux m'élever seule, merci ». Pour assumer ce style de vie singulier, elle a mis en place une stratégie bien rodée qui lui permet de passer entre les filets des services sociaux. Dés ses premières apparitions, on est épaté par la débrouillardise, l'éloquence et le culot de cette gamine blonde, petite gavroche génération TikTok. Tout se passe plutôt bien pour elle : elle joue à la maîtresse de maison, reconstituant fidèlement le cocon domestique de sa mère. Elle traverse les étapes de son deuil à sa manière, grâce au soutien d'Ali, son meilleur ami et attachant complice de vol de vélos (avec une séquence de haut vol à ce propos !)
Jusqu'à ce que débarque Jason, un jeune homme blond peroxydé qu'elle ne connaît pas et qui déclare être son père biologique. Le bel équilibre qu'elle s'était créé se brise et voilà que la petite fille grandie trop vite à cause des épreuves va devoir accepter l'intrusion de ce nouveau venu ! Commence un émouvant parcours initiatique non seulement pour Georgie, adulte dans un corps d'enfant, mais aussi pour Jason, enfant dans un corps d'adulte, qui va devoir apprivoiser sa fille après toutes ces années d'absence. Après l'étape de la méfiance surviendront les moments de complicité à travers les jeux, les regards, les répétitions de « choré » (séquences joyeuses et enlevées : la réalisatrice est renommée pour ses clips), un rapprochement facilité par l'humour et l'espièglerie qui les habitent tous les deux. Mais il reste pas mal de chemin à accomplir pour que Georgie cesse de résister, accepte les élans de paternité de Jason et lui fasse vraiment confiance…

Ce qui touche particulièrement dans le film, c'est la manière dont il traite le processus de deuil. Il est évident que l'arrivée soudaine d'un père absent ne peut remplacer l'absence d'une mère. Tout en se raccrochant aux fragiles et éphémères traces de son existence stockées dans la mémoire de son téléphone, Georgie s'en tire surtout grâce au pouvoir salvateur de l'imagination, que notre héroïne a foisonnante et qui lui permet de se créer des mondes et de traverser joyeusement la vie ! Et on se réjouit nous-mêmes de l'insertion de mini séquences surréalistes et comiques, ainsi que de la ribambelle de personnages secondaires hauts en couleur qui viennent ponctuer le film, tel un chœur antique s'adressant au public à propos des aventures épiques de Georgie, inoubliable pré-ado rebelle et irréductible, « scrapper » de choc qui saura cependant lâcher prise…

L'INNOCENCE

(KAIBUTSU)

Hirokazu KORE-EDA
Japon 2023 2h06 **VOSTF**
avec Soya Kurokawa, Hinata Hiiragi, Sakura Ando, Eita Nagayama, Mitsuki Takahata…
Scénario de Yuji Sakamoto
Musique de Ryūichi Sakamoto (son ultime composition pour le cinéma)

FESTIVAL DE CANNES 2023 : PRIX DU SCÉNARIO

« Tout ce que tu ne peux pas dire, souffle-le. »

Devenu adulte, éventuellement parent, que sait-on de la vie des enfants, de leurs aspirations, de leurs rêves, de leurs émois ? Tout bien considéré : pas grand chose. Et sait-on leur parler – je veux dire, parler vraiment, écouter, échanger ? Sans doute pas beaucoup plus. Encore faudrait-il en avoir le temps, ou l'énergie. Du temps et de l'énergie, la mère de Minato n'en a guère, elle qui élève seule ce gamin d'une dizaine d'années, avec tout ce qu'elle a d'amour et de tendresse. Affairée entre le boulot, les courses, le ménage et la cuisine, elle voit bien que son petit d'homme traverse une mauvaise passe. Plus sombre, moins attentif, moins présent, moins gentil aussi… Minato vu par sa mère, c'est beaucoup d'inquiétude – et, sans doute, une suspicion de harcèlement. Dont le gamin serait victime, de la part de ses camarades. Ou d'un enseignant. Et qui affecterait son moral et son caractère. Minato vu par sa mère, c'est un bon petit, doux, fragile et attentionné, qu'un événement extérieur a transformé en cet ado (pas tout à fait encore) inconnu, secret, renfermé et possiblement violent (il y a des signes qui, certainement, ne trompent pas). Minato vu par sa mère, c'est cette angoisse qui lui serre le ventre et qui la transforme en louve, déterminée à sauver son louveteau. Quitte à ruer dans les brancards de l'administration scolaire, au mépris des conventions, pour désigner des responsables, accuser – ce prof, cet élève, la direction…

Des points de vue sur Minato, il y en aura trois : celui de la mère, celui de l'enseignant et celui de l'enfant lui-même. Trois regards qui se recoupent, se complètent, se contredisent. Trois récits qui racontent la même histoire, au même moment, bornée par des motifs répétés comme autant de repères dans le temps : tel attroupement dans une cour, telle sirène qui hurle, et surtout tel immeuble dont le dernier étage a pris feu, on ne sait par quel acte de malveillance. Trois fois le même fragment de vie, trois récits qui se superposent dans un même laps de temps, l'étirent à peine, pour compléter d'un détail ou d'une bribe d'information le portrait qui se dessine en transparence d'un enfant insaisissable.

Inlassablement, l'ami Kore-eda sur son métier remet l'ouvrage pour dire la famille, l'enfance, la société japonaise corsetée. Et c'est à chaque fois un bonheur renouvelé que de redécouvrir son cinéma dont la grande ambition est de rester modeste. Tout en douceur, aussi peu spectaculaire que possible mais qui nous traverse pourtant d'un tourbillon d'émotions, du rire aux larmes, en ayant l'air de ne surtout pas les provoquer. Et nous, que voulez-vous, à chaque fois on marche et on en redemande !

Après deux échappées en France *(La Vérité)* et en Corée *(Les Bonnes étoiles)*, Kore-eda revient au Japon, puise à nouveau dans le petit sac d'ingrédients qu'il aime travailler, s'adjoint (chose rare sinon unique) les services d'un scénariste chevronné et nous offre avec *L'Innocence* rien de moins que l'un de ses plus beaux films. Le mystère Minato, qu'il détricote sous nos yeux ébahis, prend des chemins de traverse inquiétants, parfois sombres, à la lisière du thriller fantastique. La recherche de la vérité sur l'enfant met discrètement à nu les rouages sévères du monde des adultes, la violence physique et sociale qui les contraint, mais aussi leurs failles et leur complexité. C'est que, nous dit le cinéaste, leur regard est tel qu'il ne voit pas spontanément la lumière et – justement – l'innocence. Laquelle n'est jamais très loin. Là, juste sous nos yeux.

LA CHIMÈRE

Écrit et réalisé par
Alice ROHRWACHER
Italie 2023 2h13 **VOSTF**
avec Josh O'Connor, Carol Duarte,
Isabella Rossellini, Alba Rohrwacher…

Arthur est un mystérieux Anglais trentenaire, qui a le don de détecter le « vide » sous terre, avec ses potentielles galeries antiques, remplies de trésors (vases étrusques, etc.). On le découvre dans le train, visage peu avenant, après un séjour en prison. Il arrive dans sa petite ville du bord de la mer Tyrrhénienne et retrouve à contrecœur ses copains de braquage, avec lesquels il reprend ses activités nocturnes. Profanant le sacré, ces hommes prennent le risque de s'enfoncer à plusieurs mètres de profondeur, dans l'espoir de trouver quelques pépites au milieu des ossements. Revendant leur butin à des receleurs, ils échappent ainsi à une morne vie de travail, du moins l'espèrent-ils.

La réalisatrice et scénariste toscane clôt, avec ce film, une trilogie en forme de conte rural commencée et poursuivie avec ses deux précédents longs-métrages – *Les Merveilles* (2014) et *Heureux comme Lazzaro* (2018).

La Chimère traverse plein de reliefs, le comique romanesque, la démesure, la mélancolie d'un amour révolu. La première image du film nous l'apprend : un écran noir, qui soudain laisse entrer la lumière, imprime le visage d'une jeune femme, puis le chasse comme on éteint une bougie. Cette absence de l'être aimé déroule un fil rouge, au propre et au figuré, auquel Arthur se raccroche pour tenir. Mi-bandit, mi-ethnologue, le jeune homme sensible, autant fasciné par les âmes du passé que par l'argent facile, ne sait que faire de ce don qui lui est tombé du ciel.
Les pilleurs de tombes, démunis, prennent les richesses où elles se trouvent. Pendant que les hommes commettent leurs forfaits, les femmes surveillent. Puis tous ensemble ils font la fête, sans rien s'interdire – point de ferveur catholique ici. La cinéaste peint le portrait d'une communauté aux accents felliniens, jouissive, où pointe le rêve d'une alternative. Pas seulement économique, mais aussi de genre. Du temps des Étrusques, les femmes commandaient, apprend-on. Peut-être est-ce pour cela que les pilleurs ne rechignent pas à se grimer en femmes, soutien-gorge sur leur poitrine velue.

Tout une panoplie de personnages féminins habite le film. Il y a cette pétroleuse d'envergure qui apparaît sous les traits d'Alba Rohrwacher : l'actrice et sœur de la réalisatrice est impeccable dans le rôle d'une arnaqueuse délivrant de faux certificats d'authenticité à des amateurs d'antiquité, qu'elle embarque en croisière. D'autres intrigantes sont aux manettes. Dans une vieille demeure, une dame en fauteuil roulant (Isabella Rossellini) est à la tête d'une famille délabrée, avec son lot de filles ingrates, guettant le départ de la mère en maison de retraite. Les robes et les murs de la baraque qui se fondent dans des couleurs fanées sont de toute beauté. Dans cette maison de fous, la seule personne digne de confiance est la jeune servante, Italia (excellente Carol Duarte), qui essaie de recoller les morceaux de sa vie et rêve de devenir chanteuse d'opéra – l'occasion d'un fabuleux play-back… Elle se rapproche d'Arthur sans trop savoir ce qu'il fabrique.

Comme un mirage, le personnage d'Italia est celui qui rend possible une utopie de femmes vivant en autonomie. Arthur, qui n'a cessé d'errer depuis le début de cette ébouriffante histoire, va devoir choisir. Vivre avec une mortelle, ou avec le souvenir d'une tête de statue. Une magnifique histoire de masques.

(C. Fabre, *Le Monde)*

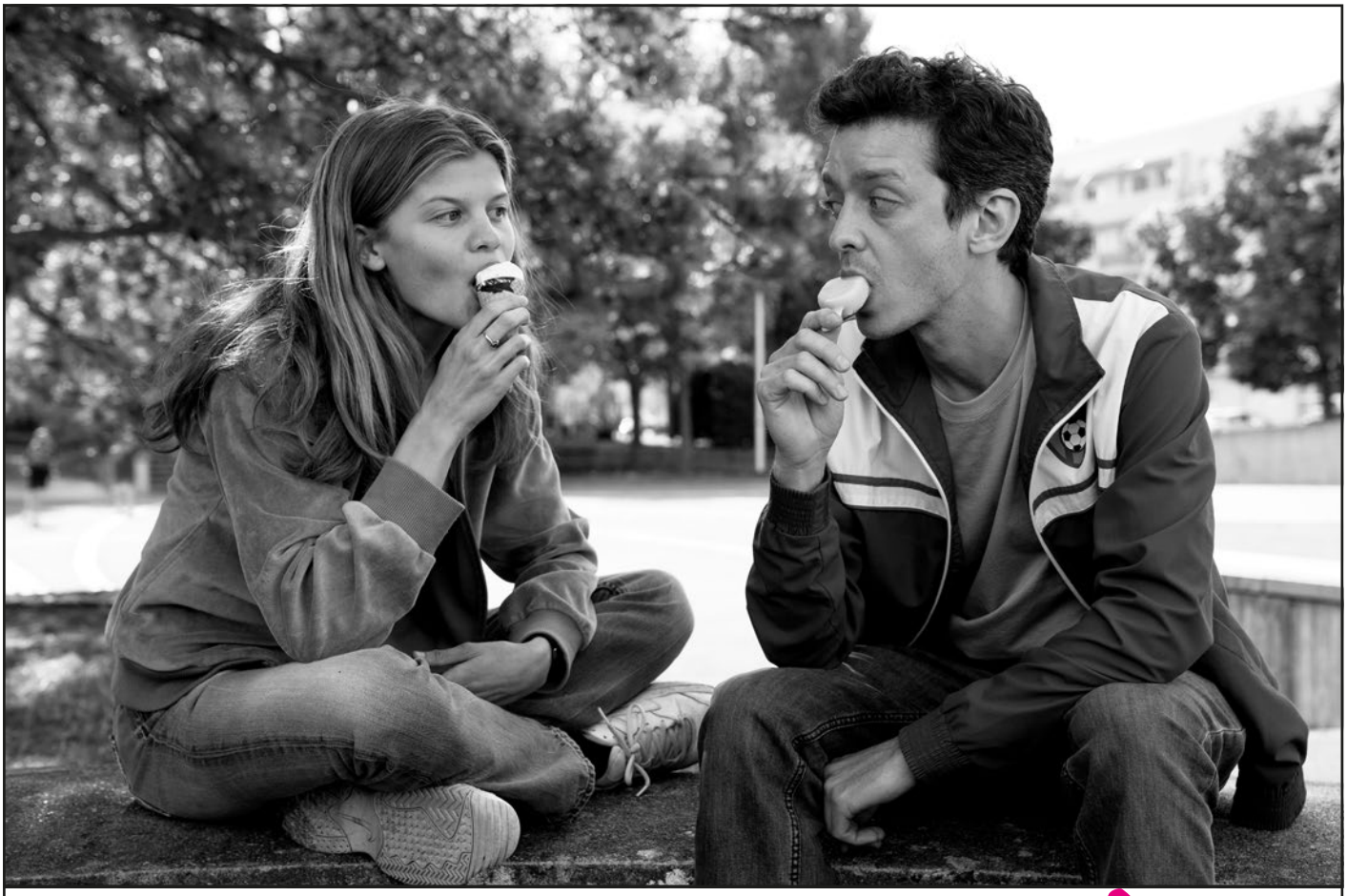
Bonnard, Pierre et Marthe

Martin PROVOST
France 2023 2h03
avec Cécile de France, Vincent Macaigne, Stacy Martin, Anouk Grinberg, André Marcon, Grégoire Leprince-Ringuet...
Scénario de Martin Provost et Marc Abdelnour

S'il vous prend l'envie, au cœur de l'hiver, de vous faire une toile colorée et pleine de vie, de sortir de la grisaille, il n'est pas impossible que l'on vous recommande ce grand format au son de l'expression qui nous paraîtra alors irrésistible : « c'est bonnard ! » Cette petite touche, qu'on pourrait juger hâtivement un peu vulgaire pour un film sur la vie d'un célèbre peintre post-impressionniste, n'est pourtant pas sans à propos pour parler de cette Belle Époque qui, au sortir de la grande dépression, vit éclore dans les années 1890 la joyeuse troupe des Nabis qui voulaient envoyer valser toutes les conventions. Martin Provost prête ces mots à Misia Natanson (magnifique Anouk Grinberg) : « des amis, des poètes, des saltimbanques, des êtres tous épris d'absolu et de liberté qui ne vivaient que pour leur art, en s'amusant et en faisant la fête ». C'était le monde de *La Revue Blanche*, revue littéraire et artistique de sensibilité anarchiste, à laquelle collaborèrent nombre des plus grands écrivains et artistes de langue française de l'époque : les Natanson, Édouard Vuillard, Félix Vallotton… Ils s'affublèrent de surnoms facétieux empreints de cette liberté, de cette légèreté revendiquée. Pierre Bonnard reçut celui de « Nabi très japonard », en raison de son goût pour les estampes japonaises, peignant même sur des paravents, sans contrainte imitative, avec sa propre logique décorative et symbolique.

C'est durant ces premières années qu'il rencontre Marthe, sa compagne et sa muse, posant nue sur plus d'un tiers de ses tableaux tout au long de leur vie jusqu'à sa mort en 1942. Après avoir réalisé *Séraphine*, avec le succès qu'on connaît, Martin Provost fut contacté par Pierrette Vernon, petite nièce de Marthe Bonnard, qui voulait le convaincre de faire un film sur sa grand-tante, dont elle sentait qu'on ne mesurait pas assez le rôle fondamental qu'elle avait tenu dans l'œuvre de Pierre Bonnard. Omniprésente dans ses tableaux, mais aussi peintre, elle ne correspondait pas au rôle de muse trouble et manipulatrice qui lui avait été accolé. Souhaitant alors faire tout sauf un nouveau film sur la peinture, Martin Provost la présenta à Françoise Cloarec. De cette rencontre naquit le livre *L'Indolente* qui, des années et quelques films plus tard, au sortir du confinement, allait l'inspirer à son tour.
Bonnard peignait de mémoire, disant qu'il fallait « beaucoup de petits mensonges pour une grande vérité ». Martin Provost fait de même, réalisant « presque un travail médiumnique », pour tenter d'approcher la vérité de la part d'ombre de ce couple merveilleusement interprété par Cécile de France et Vincent Macaigne. Loin de la reconstitution historique dans ce qu'elle peut avoir de pesant, c'est un film vibrant, vivant et charnel où éclatent les couleurs des tableaux. Il parle d'un amour qui traverse bien des vicissitudes (qu'on ne racontera pas ici) et qui ne s'éteint pas. Il y a un mystère Bonnard, incarné dans la représentation obsessionnelle du corps de Marthe, offerte, énigmatique, impudique, puis peu à peu, alors qu'elle devient folle, repliée sur elle-même, le plus souvent dans sa baignoire, éternellement jeune, et éternellement fuyante.

Qualifié de « peintre du bonheur », Pierre Bonnard disait que « celui qui chante n'est pas toujours heureux ». Peindre fut pour lui une aventure personnelle, avec Marthe, dans leur « Roulotte » de Vernon, canotant sur les bords de Seine et rendant parfois visite aux Monet. Mais alors que le jardin de Monet était bien ordonné, Bonnard a laissé pousser le sien en toute liberté. Nus dans leur jardin sauvage, à l'abri des guerres qui ravageaient le monde autour d'eux, les Bonnard, tout à la recherche de leur Arcadie, ont traversé le temps jusqu'à nous apparaître dans leur évidente, essentielle simplicité, qui nous fait tant défaut aujourd'hui.



LA FILLE DE SON PÈRE

Écrit et réalisé par Erwan LE DUC
France 2023 1h31
avec Nahuel Pérez Biscayart, Céleste Brunnquell, Maud Wyler, Mohammed Louridi, Noémie Lvovsky…

Après son coup d'essai remarqué en 2019 avec *Perdrix* – et un passage tout récent par la série Arte avec *Sous contrôle* –, le singulier Erwan Le Duc nous offre *La Fille de son père*, qui marque un approfondissement ou une variation (comme on veut) de son style plus héritier de Buster Keaton, Jacques Tati, Aki Kaurismäki ou Elia Suleiman que de la tradition naturaliste française. Des injections à haute dose de légèreté poétique qui apportent à ce film mené tambour battant quelques séquences franchement hilarantes, mais qui ne l'empêchent pas néanmoins de traiter « sérieusement » son sujet : une relation d'osmose entre un père et sa fille arrivant à la croisée des chemins quand survient le temps pour la jeune fille de quitter l'enfance et le nid familial.

« Au début, Étienne (Nahuel Pérez Biscayart) a 20 ans et il ne se doute de rien ». Tout commence à 200 à l'heure avec une rencontre coup de foudre, révolutionnaire, avec Valérie (Mercedes Dassy) qui abandonne aussi sec et sans préavis l'idylle et l'enfant qui en est né ! Étienne, devenu entraîneur de foot, élève donc seul Rosa qui grandit jusqu'à ses 17 ans dans un climat de bonheur flottant créé naturellement par ce père à l'énergie et à l'enthousiasme débordants, ayant mis un mouchoir sur la flamme de son passé pour se dédier entièrement à sa fille. Mais l'état de grâce semble parvenir à son terme : Rosa (Céleste Brunnquell) qui a été admise aux Beaux-Arts de Metz, à des centaines de kilomètres, va quitter la maison de famille mise en vente pour qu'Étienne puisse emménager ailleurs avec sa copine Hélène (Maud Wyler). Pour la jeune fille, envisager de laisser son père est difficile, mais pour ce dernier, c'est encore pire car non seulement son travail est menacé par la décision de la mairie de planter des arbres à la place du terrain de foot où il exerce, mais encore il va s'avérer qu'il n'en a pas tout à fait terminé avec la mère de sa fille…
Cinéaste sachant créer son propre espace et doué pour l'inattendu et le télescopage humoristique (entre autres une scène de berceuse d'anthologie), Erwan Le Duc déploie son univers ludique à la frontière d'un monde contemporain qui est à la fois un décor singulier ultra-composé et pourtant une réalité bien ancrée dans les préoccupations (notamment écologiques) de son époque. (F. Lemercier, cineuropa.org)

« C'est une sorte d'enchantement du réel que je recherche, cette idée que ça peut surgir tout le temps, de manière inattendue… J'ai envie d'être capable de surprendre et de jouer sur plusieurs registres. C'est sans doute un regard sur le monde… Mais c'est aussi une façon de secouer un peu le spectateur. J'essaie que ce ne soit pas gratuit et en même temps j'assume tout à fait que ça puisse l'être et que ce soit une virgule, un pas de côté. C'est une manière de faire se redresser le spectateur dans son siège, de lui apporter une émotion différente de celles d'avant. Et même si dans le récit, ça ne sert à rien, dans la sensation que procure le film, ça sert beaucoup, ça joue beaucoup dans l'attention qui lui est portée, dans la manière d'être dedans… Une façon de jouer avec le spectateur qui ne passe pas que par le récit, mais aussi par la mise en scène, par le désir d'inventer d'autres manières de filmer… » Erwan Le Duc

Écrit et réalisé par Sofia COPPOLA
USA 2023 1h53 **VOSTF**
avec Cailee Spaeny, Jacob Elordi, Dagmara Domingzyk, Tim Post…
D'après le livre *Elvis et moi* de Priscilla Beaulieu-Presley et Sandra Harmon

FESTIVAL DE VENISE 2023 : PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE POUR CAILEE SPAENY

« Si je devais rester, je te gênerais, alors je pars mais je sais que je penserai à toi à chaque pas. » (extrait traduit de *I will always love you*, chanson de Dolly Parton)

On pourrait se demander quelle mouche a piqué Sofia Coppola pour qu'elle s'attache à l'histoire d'amour puis au mariage qui a uni durant dix ans un Elvis Presley au faîte de sa gloire et la toute jeune Priscilla Ann Wagner, de dix ans sa cadette, jusqu'à une séparation qui devait marquer le King, lequel ne se remaria jamais. Elvis a aujourd'hui perdu beaucoup de son aura, se retrouve même, sans doute à tort, ringardisé, Priscilla n'a quasiment aucune existence en dehors de sa relation avec son rocker d'ex-époux… rien de très passionnant sur le papier. Et pourtant on aurait bien tort de passer à côté de ce *Priscilla* qui s'inscrit en fait parfaitement dans la filmographie de la réalisatrice : elle n'a eu de cesse dans la majorité de ses films de raconter le destin de jeunes femmes dont les espoirs – ou les illusions – se fracassent contre les tristes réalités d'un monde d'hommes. On ne citera que *Virgin suicides*, qui évoque le sort tragique de sœurs adolescentes dans l'Amérique conservatrice du début des années 70, et *Marie-Antoinette*, portrait d'une jeune femme trop libre étouffée par une Cour trop étriquée…
Dans la droite ligne de ces deux films, *Priscilla* est ainsi l'histoire d'une adolescente de quatorze ans subjuguée par une idole, comme des millions de jeunes américaines, à ceci près qu'elle va vraiment la rencontrer et partager sa vie pendant dix ans.

Tout commence sur une base militaire américaine en Allemagne où le père de Priscilla est affecté alors qu'Elvis doit y effectuer son service militaire. Le hasard fait que la jeune fille participe à une fête, avec l'exceptionnelle autorisation parentale, et se retrouve nez-à-nez avec la star. Le coup de foudre est immédiat, respectueux (Elvis n'est pas du genre à abuser de sa célébrité), les rendez-vous se multiplient… Les parents, d'abord réticents puis désemparés, finissent par accepter l'improbable, sinon l'impensable : à sa démobilisation, Elvis prendra en charge Priscilla encore lycéenne à Memphis, elle vivra avec lui à Graceland et il la fera admettre dans le meilleur lycée catholique de la ville…
Sofia Coppola décrit non sans humour la vie insensée de cette fille de seize ans qui vit avec le musicien le plus adulé des États-Unis et rejoint chaque jour ses camarades de classe, qui forcément la jalousent, voire la haïssent. Mais surtout elle montre à merveille le contraste effrayant entre le luxe kitsch, le confort extravagant de l'immense Graceland et le sentiment d'emprisonnement et d'abandon grandissant de la malheureuse Priscilla, qui doit accepter l'omniprésence de l'entourage familial et professionnel d'Elvis, son absence quasi-permanente pour cause de tournées ou de tournages, durant lesquels il noue des idylles largement relatées dans la presse qu'on n'appelait pas encore people. Sofia Coppola, grâce à Cailee Spaeny, incroyable actrice justement récompensée à Venise, nous fait vivre l'éveil à la liberté d'une jeune femme au destin unique, n'évacuant pas la question des relations sexuelles qui manquaient semble-t-il cruellement à Priscilla dans son mariage avec Elvis, pourtant considéré comme le mâle alpha du rock… Mais si la réalisatrice est clairement du côté de Priscilla et de ses sentiments, elle ne charge pas le personnage du King, montré comme un être somme toute sensible mais prisonnier de sa notoriété, manipulé par son entourage, dominé par les démons et les drogues qui finiront par le détruire.

THEY SHOT THE PIANO PLAYER

qui l'auraient connu à l'époque, tels que Gilberto Gil, Milton Nascimento, João Gilberto, Bud Shank… afin de recueillir leurs témoignages. Ce que Jeff va découvrir, en réveillant les souvenirs autour du mystère Tenorio Jr., va rapidement dépasser le cadre de la musique…

« J'adore le jazz. J'adore la musique brésilienne. Il y a quelques années, alors que j'écoutais un CD de musique brésilienne des années 1960, le piano a attiré mon attention. En jetant un œil à la pochette du CD, j'ai découvert un nom qui ne me disait rien : Tenório Jr. J'ai cherché à mieux connaître ce pianiste, savoir s'il avait été leader d'un groupe de musique, J'ai appris sur internet qu'il avait collaboré avec plusieurs musiciens de renom. Mais sa dernière apparition remontait à 1975. Un soir, il était à Buenos Aires, il donnait un concert avec les musiciens Vinicius de Moraes et Toquinho. Quand ils ont fini de jouer, il est allé faire un tour dehors et personne ne l'a jamais revu… » Ses mots sont ceux du réalisateur espagnol Fernando Trueba qui retrouve ici son compatriote Javier Mariscal, artiste peintre, designer et figure notoire de l'art espagnol, déjà responsable de la conception graphique et de l'animation de leur très beau film *Chico et Rita*.

En célébrant la Bossa Nova, ce mouvement musical majeur proche du jazz, les deux réalisateurs nous plongent donc dans l'effervescence culturelle du Brésil, épicentre d'une Amérique Latine qui, dans les années 1960 (et début 1970), regorgeait de liberté créatrice et populaire. Mais c'est en menant, en parallèle, l'enquête sur la disparition du pianiste que le film devient vraiment passionnant. De révélations en révélations, apparaissent les contours de l'effondrement de cet âge d'or. En effet, à cause de l'arrivée au pouvoir de régimes totalitaires (soutenus par les États-Unis) qui exercent rapidement leur violence étatique, plusieurs pays basculent dans les ténèbres. On arrête, on enferme, on torture et on assassine les dissidents à l'ordre établi.
À la fois documentaire musical, thriller et enquête politique, *They shot the piano player* est un voyage singulier et passionnant dans la culture et dans l'histoire du Brésil. Narré par la voix de l'acteur américain (et pianiste de jazz) Jeff Goldblum, ce splendide film d'animation, débordant d'idées graphiques et de couleurs, avance au rythme chaloupé d'une bande son regroupant les plus beaux trésors de la musique brésilienne. Il y a fort à parier que, comme nous, vous resterez jusqu'à l'ultime seconde du générique de fin pour repérer quelques-uns des titres des chansons qui composent la bande son du film !

CINÉ-CONCERT vendredi 26 janvier à 20h : le trio PERMAFROST (guitares-violoncelle-percussions) accompagnera le film. Une bande-son live en forme de montage à partir de compositions originales et improvisations, un terrain de pratique sonore improbablement délimité par les frontières floues des musiques d'aujourd'hui qui ne se laissent pas facilement apprivoiser par ni les étiquettes marchandes, ni les injonctions du spectacle, qui préfèrent dévier vers des destinations ouvertes et poétiques. **Tarif : 6€50 (ou un ticket d'abonnement), plus 5€ pour le groupe**.

FINIS TERRAE

Jean EPSTEIN France 1928 1h20

En 1928, une page définitive se tourne pour Jean Epstein. Il vient tout juste de terminer le montage de son dernier chef d'œuvre, une adaptation de *La chute de la Maison Usher* d'E.A. Poe. À l'annonce très prochaine du cinéma parlant, il décide alors d'abandonner l'univers des studios pour partir vers le Finistère breton. Ce sera là, en plein Far West, en décors naturels, avec des acteurs non professionnels exclusivement, qu'il va réaliser une série de plusieurs films, dont deux longs métrages, qui deviendront les *Poèmes bretons*. *Finis Terrae* est le premier, encore muet, de ce recueil, et l'un des plus remarquables tant il peut être considéré comme une rencontre magique entre la volonté nouvelle de réalisme qui anime le cinéaste, et ses aspirations esthétiques, formelles et poétiques toujours très audacieuses.

Délaissant les oripeaux baroques de ses expérimentations passées, Epstein y raconte une chronique de pêcheurs et cueilleurs de goémon entre les îles d'Ouessant et de Bannec, petite communauté affectée par une blessure de l'un des leurs et ses conséquences. Rien de plus que ce contexte pour permettre à la caméra d'Epstein d'atteindre ce qu'on pourrait appeler une dimension cosmique, où le moindre objet, le moindre détail naturel du décor, les corps et visages des hommes et femmes filmés dépassent le simple cadre pour accéder à une forme de réalisme magique, sans pour autant se défaire de leur immanence. Dans *Finis Terrae*, la beauté sidérante du monde est donnée à voir, sans masque, juste avec le filtre d'un grand poète philosophe du cinéma, sur le point de quitter le monde de la fiction.

MAY DECEMBER

Todd HAYNES
USA 2023 1h57 **VOSTF**
avec Natalie Portman, Julianne Moore, Charles Melton, Cory Michael Smith…
Scénario de Samy Burch

« Au début du film, le spectateur fait confiance à Elizabeth (qu'incarne Natalie Portman). C'est par elle qu'on fait la connaissance de Gracie (qu'interprète Julianne Moore) et de son histoire. Puis on découvre comment Elizabeth utilise tous ceux qu'elle rencontre, et notre confiance en elle s'en trouve ébranlée.
C'est cela qui me séduisait dans ce projet : confronter deux actrices que j'adore, et mettre le spectateur dans une position instable, dans laquelle il doit constamment réévaluer ce qu'il pense des personnages… » Todd Haynes

On n'osait même pas en rêver, mais Todd Haynes l'a fait : un film qui additionne les sortilèges du Sud des États-Unis, de Julianne Moore, de Natalie Portman et d'une passion transgressive, en ayant, de surcroît, une actrice célèbre comme personnage principal… *May December* nous conduit ainsi de ravissement en ivresse, puis nous laisse une tenace invite à la cogitation admirative.

Elizabeth (Natalie Portman), comédienne connue, débarque à Savannah, dans l'État de Georgie, pour rencontrer Gracie (Julianne Moore) et se documenter en profondeur sur son histoire, en vue d'un film en préparation. Car, une vingtaine d'années auparavant, Gracie a soudain quitté son mari afin de vivre pleinement son amour avec un garçon âgé de… 13 ans, Joe. Elle a dû alors passer par la case prison, tout en assumant d'être enceinte de son trop jeune amant, et, plus tard, de l'épouser en restant dans son quartier, malgré le scandale…

Comme souvent avec Todd Haynes, réalisateur cinéphile et érudit, la forme tient de l'écrin. La musique de Michel Legrand composée jadis pour *Le Messager* de Joseph Losey (1971), ici réarrangée avec éclat comme du John Barry pop, devient la ponctuation omniprésente et entêtante de l'action. L'atmosphère sulfureuse du Sud à la Tennessee Williams, dans la tradition de *La Chatte sur un toit brûlant*, attise l'imagination. Comme l'écho des audaces de Douglas Sirk, maître du mélodrame féministe, auquel Haynes avait rendu hommage dans *Loin du paradis* (2002), avec, déjà, une Julianne Moore affranchie…
Le fond est tout aussi fascinant, où que l'on porte son attention. Il y a l'écart énigmatique entre le passé brûlant entraperçu et la routine familiale du couple formé par Gracie et Joe, après plus de deux décennies partagées. Il y a, plus encore, la relation en miroir, ambiguë et glissante, entre les deux héroïnes, le modèle et son double en devenir. Gracie est combative, lunatique, ombrageuse. Elle se définit comme « naïve », est toujours plongée jusqu'au cou dans la réalité quotidienne. Elizabeth, en retrait, observe, analyse, rêve. Pure actrice, elle est portée, elle, à jouir d'une imitation de la vie, d'un simulacre qui est le cœur même de son travail – superbe composition sur un fil de Natalie Portman. Cette dualité est d'autant plus vertigineuse que la « non-actrice » de l'histoire doit tout au talent monstre de l'immense Julianne Moore… Todd Haynes a la virtuosité nécessaire pour embrasser les deux manières d'être au monde. Il nous fait aimer à la fois la spontanéité déconcertante de celle qui a vécu sans trop réfléchir et le plaisir spécial, vampirique, de l'autre – plaisir qui est aussi, bien sûr, le sien. (L. Guichard, *Télérama)*

PS : En langue anglaise, l'expression « May-December » désigne une relation dans laquelle il y a une différence d'âge notable entre les deux amoureux. En français, on a l'équivalent dans la chanson de Serge Reggiani Il suffirait de presque rien : « Comment peut-il encore lui plaire, elle au printemps, lui en hiver ? »

LA GAZETTE
Cinéma garanti sans 3D
UTOPIA
CINEMAS
ignoti nulla cupido

5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 ARRÊT ST ELOI • 04 67 52 32 00 • WWW.CINEMAS-UTOPIA.ORG

THEY SHOT THE PIANO PLAYER

Film d'animation de Fernando TRUEBA et Javier MARISCAL
Espagne 2023 1h44 **VOSTF**
(portugais, espagnol, anglais)

De nos jours, dans une petite librairie de New York, Jeff, un écrivain et journaliste musical, accompagné de son éditrice, présente son nouveau livre devant un public attentif. Sa voix s'élève dans le micro. Instantanément les phrases se transforment en images et nous transportent dans la baie de Rio de Janeiro. C'est dans cette ville que démarre l'enquête menée par Jeff sur la disparition, dans les années 1970, d'un jeune pianiste virtuose brésilien nommé Tenório Jr. Pour retrouver la trace du musicien, le journaliste décide de partir à la rencontre de sa famille, de ses compagnes et des nombreux artistes (légendaires)